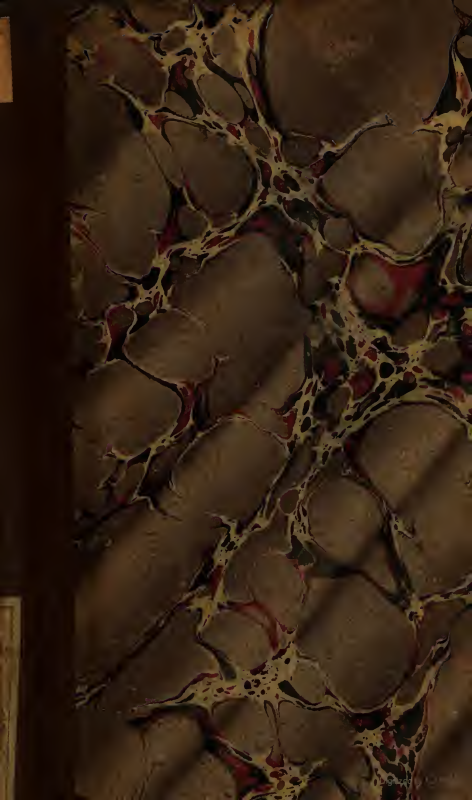




90-1.

9688.



200
Pact. Ex. 6.



L'ÉCOLIER DE BRIENNE,
ou
LE CHAMBELLAN INDISCRET.



L'ÉCOLIER DE BRIENNE,

ou

LE CHAMBELLAN INDISCRET.

Imprimerie de V^e H. PERRONNEAU, quai des
Augustins, n^o 39.

2 spec

Je ne connais que a l'heure
lettre - - - - -
devenue que je documentis
quelque - - - - -
Chose qui puisse - - - - -
malheureusement se
lettre

Philippe



58/418 SEN

L'ÉCOLIER

DE BRIENNE,

OU

LE CHAMBELLAN INDISCRET,

MÉMOIRES HISTORIQUES ET INÉDITS,

PUBLIÉS par M. le Baron de B***,

Auteur du PRÉCIS HISTORIQUE SUR NAPOLEON, des
MÉMOIRES SECRETS, et des AMOURS SECRÈTES DE
NAPOLEON BUONAPARTE, etc., etc.

Ouvrage orné de *Fac simile*.

Il n'est pas de héros pour
son valet de chambre.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

Chez { H. VAUQUELIN, lib., quai des Augustins, n° 11.
G. MATHIOT, lib., quai des Augustins, n° 13.
MONGIE, libraire, boulevard poissonnière.
DELAUNAY, au Palais-Royal.

1818.



21013

L'ÉCOLIER DE BRIENNE,

ou

LE CHAMBELLAN INDISCRET.

MÉMOIRES HISTORIQUES ET INÉDITS.

CHAPITRE PREMIER.

EN m'annonçant qu'il allait abandonner l'Égypte, Buonaparte ne me précisait pas l'époque de son retour ; cependant, six semaines après sa lettre, je soupçonnai que la France ne tarderait pas à le revoir. Tout était en mouvement à la Malmaison. Une foule de personnages y arrivaient de jour et de nuit, y restaient peu, et se trouvaient remplacés par d'autres.

Ces allées et ces venues, qui durèrent à peu près quinze jours, cessèrent tout à coup au commencement d'octobre. Enfin, le 9 du même mois, Joséphine me dit que son époux était débarqué le 7 à Fréjus, sous pavillon danois, et que sous deux jours il serait à Paris. Le 11 au soir il descendit en effet à la Malmaison.

Pour qui ne l'avait vu qu'une fois avant son départ, il était vraiment méconnaissable. Son extrême maigreur, son front sourcilleux, son teint basané, et ses regards inquiets lui donnaient un air à la fois conspirateur et mythologique. Ses traits néanmoins s'éclaircirent à la vue de son épouse, qui faillit se trouver mal dans ses bras, tant fut grande l'émotion que lui faisait éprouver cet heureux retour. « Il y a long-temps,

madame, lui dit Buonaparte, que je soupire après cette réunion (et un peu peu plus bas), j'eusse bien fait de ne point vous quitter. » Toute sa famille le conduisit au salon et fit cercle autour de lui. Ce groupe, au milieu duquel il dominait, eut richement inspiré le peintre habile à saisir les nuances de l'espoir et de l'ambition. Sur la physionomie des différens personnages de la famille, je lisais facilement ces mots : « Que serons-nous par vous, général ? que ferez-vous pour nous ? En promenant ses regards sur les personnes qui l'environnaient, Buonaparte m'aperçut et me tendit la main en me disant : « Ma foi, capitaine, à quelque chose malheur est bon : votre accident vous a sauvé bien des périls, bien des chagrins, bien des privations. Cette Égypte n'est pas le pays

d'Eden. Nous causerons de cela quelque jours. »

Le lendemain dans la matinée, Buonaparte, suivi d'Eugène, son beau-fils, et du général Murat, se rendit à Paris, d'où il ne revint que le soir très-tard. Depuis ce jour tout prit autour de lui et des siens un air de mystère et d'intrigue, dont les véritables motifs m'étaient parfaitement connus ; et, pour me servir de l'expression de Savary, on chargeait la mine. Dès lors l'hôtel à Paris et la Malmaison ne désemplirent pas de personnages de tous rangs et de tous partis. Mais chacun d'eux avait son jour, son heure, son concubule. Là venaient alternativement le modeste royaliste, l'insolent jacobin, le fier républicain, et ceux-là qui, n'étant rien de tout cela, après avoir peut-être servi sous ces trois ensei-

gnes , ne cherchaient plus que de la fortune et de brillans emplois. Ces derniers n'étaient pas les moins nombreux , et , je crois , les moins sages.

Cette foule d'occupations absorbant tous les momens du général , me seyait de ses confidences. Mais aux regards qu'il laissait tomber sur moi , et aux demi-mots , que de temps à autres il m'adressait , j'étais presque certain de n'y rien perdre.

Depuis son retour en France , Buonaparte n'avait vu Barras que dans les occasions indispensables et devant témoins. Le directeur crut apercevoir dans cet éloignement le premier grain de la tempête qui le menaçait. Ne pouvant se dissimuler qu'un changement de gouvernement était inévitable , et que le général y prendrait une forte part , il imagina

de se rapprocher de lui, et de le résoudre à diriger la réaction préméditée en faveur des Bourbons.

Qu'un honorable repentir ou des intérêts politiques aient inspiré ce projet à Barras, il n'en est pas moins constant qu'il en fit les premières ouvertures. Voici comment je fus instruit de cette curieuse circonstance.

Dans l'après-midi du premier novembre, le général monta brusquement à ma chambre, et me dit avec beaucoup de gaieté : « Je vous donne en dix à deviner quel est le personnage que je viens d'entretenir, et en mille les propositions qu'il m'a faites ? Mais ce serait vainement vous intriguer ; et je préfère vous mettre sur la voie. C'est Barras... Vous ne vous attendiez pas à celui-là ; eh bien ! ni moi non plus.

« Je vous épargnerai notre premier abord et notre mutuel embarras. Nous étions l'un et l'autre à peindre... J'abrège et je viens au plus intéressant. « Depuis dix ans, me dit Barras, de grands malheurs pèsent sur la France ; de grandes fautes ont été commises ; et les hommes les plus conséquens dans leurs principes se sont écrits, sans le vouloir, sur la liste des coupables. Mais, et vous le savez, général, en révolution, bien sages et bien rares sont ceux qui ne bronchent pas, car, en politique, deux et deux ne font pas toujours quatre.

1. « La chute des divers gouvernemens qui succédèrent à la monarchie, m'a convaincu qu'il n'en était qu'un seul susceptible de rendre à notre patrie le calme et le bonheur ; et ce gouvernement, c'est une Charte consti-

tutionnelle confiée aux lumières et à la sagesse de l'héritier légitime.

« Là , Dangeais , je reculai d'étonnement. De telles propositions, dans la bouche de Barras , me parurent d'abord un piège contre lequel je devais me prémunir. Ma surprise n'était point échappée au directeur.

« Ce que je vous propose , me dit-il , semble vous avoir interdit , et rien n'est plus naturel. Mais enfin , oubliez ce que je fus et ce que j'ai fait , pour vous fixer sur les propositions que vous venez d'entendre. Oui , et je le répète , un Bourbon sur le trône , en vertu d'une Charte conservatrice des droits de la nation , peut seul fermer l'abîme que douze années de troubles et d'effervescence ont creusé sous nos pas.

« M'objecterez-vous les difficultés de l'entreprise ? elles seront , croyez

en moi, beaucoup moins nombreuses que vous ne pensez.

« A peine vous serez-vous déclaré, que la France, qui depuis long-temps appelle à grands cris un gouvernement stable et paternel, saisira avidement l'occasion de se le procurer sous la tutelle d'un prince qu'aucun rival ne pourra balancer. Sachez aussi que dans les deux conseils, il est une foule de personnages qui pensent en secret à peu près comme moi. Je crois inutile de vous montrer la somme de gloire et de prospérités que doit cumuler sur votre tête l'exécution d'un aussi vaste projet. Il n'est pas, je crois, d'ambitieux qui ne puissent en être satisfaits. Vous serez, quant au titre et au rang, la seconde personne du royaume, et pour la réputation le premier homme du siècle.

« Veuillez donc, général, réfléchir aux offres que je vous fais , et comptez que mes amis et moi nous vous appuierons de tous les moyens qui sont en notre pouvoir. »

« Si, premièrement, j'avais suspecté les intentions du directeur , la chaleur et le ton de vérité qu'il mit dans son discours, m'eût bientôt prouvé qu'il parlait sincèrement.

« J'étais, certes, bien loin de penser comme lui ; mais j'appréciai rapidement tout le parti que je pourrais tirer de ses propositions. Je crus y voir l'excellent moyen d'endormir sa vigilance , et de lui donner le change sur mes véritables projets.

« Fortement stimulé par le plaisir d'en donner à garder à ce vétéran des factions révolutionnaires , je me suis surpassé dans l'art de feindre des sentimens que l'on n'éprouve pas.

« Il ne faut rien moins que votre confiance , ai-je dit à Barras , pour m'arracher mon secret. Comme vous , je pense que le rétablissement des Bourbons peut seul mettre un terme à nos tourmentes politiques. Mais la crainte de me compromettre m'a toujours empêché de m'en ouvrir à quelqu'un. Aujourd'hui que , dépositaire de votre opinion , je la trouve conforme à mes desseins , je puis vous assurer que je ferai tous mes efforts pour rendre le sceptre à son légitime héritier. Je vous avouerai même que j'ai déjà mis la main à l'œuvre , mais c'est avec tant d'art et de fausses apparences , que personne encore ne soupçonne mes véritables intentions. Un mois encore , et vous verrez un ordre de choses plus calme , plus légitime , et moins sujet à variations. Quels que soient vos amis ,

ne leur découvrez rien de mes projets ; je ne puis avant quinze jours les communiquer à qui que ce soit.

« Ces fausses confidences ont complètement séduit le directeur , qui m'a promis de me garder le silence tout le temps que j'en aurais besoin. Nous nous sommes quittés également satisfaits l'un de l'autre , moi de le voir ma dupe , et lui de m'avoir trouvé disposé à travailler en faveur de la famille royale. »

En donner à garder aux autres était sans doute un plaisir que Buonaparte sentait plus vivement que tout autre motif de joie : car ce fut avec une gaieté peu commune chez lui , qu'il me donna les détails de ce singulier tête à tête.

On est encore à se demander comment un Barras a pu s'endormir sur la foi des promesses d'un

homme tel que Napoléon. Un mois encore , lui avait dit ce dernier , et vous verrez un nouvel ordre de choses. N'en était-ce pas assez pour qu'il s'attachât à surveiller les intrigues du général : mais non ; son insouciance fut telle , que le 9 novembre , 18 brumaire , il ne voulait pas croire que Buonaparte mettrait à exécution le décret du conseil des anciens qui transférait le corps législatif à Saint-Cloud. « Je sais à quoi m'en tenir , dit-il à Moulins ; il n'en sera pas ce que vous pensez ». Aussi fut-il complètement atterré quand Botot son aide-de-camp vint lui dire que le général ne voulait plus entendre parler de lui. « Ce Corse , s'écria-t-il , est un franc-corsaire ; il m'a capturé avec des signaux de paix. »

• Tout le monde sait que dans la fameuse journée du dix-huit bra-

naire, ce furent des baïonnettes qui signifièrent aux représentans de la nation qu'ils étaient déchus du droit de travailler à ses Codes.

Pour l'homme impartial et sensible, c'est un bien pénible spectacle que ces destitutions opérées le sabre à la main. Voir sauter par les croisées, se précipiter vers les portes, et se sauver à travers champs, les législateurs d'un grand peuple, les mandataires de trente millions d'hommes, est un de ces événemens extraordinaires qui prouve sans réplique le néant de tout ce qu'organisent de simples mortels.

Buonaparte savait bien ce qu'il disait, quand il citait Lucien son frère comme un homme de caractère et fort en moyens. Ceux qu'en effet il déploya dans l'orangerie de Saint-Cloud, contribuèrent puissam-

ment au succès de cette journée, que l'énergie de quelques députés faillit rendre funeste à ceux qui l'avaient organisée.

La dissolution du conseil des cinq cents était à peine terminée, que les principaux conjurés se rassemblèrent dans un local séparé, pour organiser un nouveau gouvernement. Buonaparte me remit alors un billet tracé au crayon avec ordre de le porter en toute diligence à la Malmaison, où son épouse, inquiète sur les résultats de l'événement, en attendait impatiemment des nouvelles.

L'ambition, l'espoir, la crainte, avaient réuni toute la famille Buonaparte autour de Joséphine.

Je n'avais pas encore mis pied à terre que, du plus jeune au plus âgé, tous se précipitèrent sur l'esca-

lier pour venir à ma rencontre. La vieillesse alors l'emporta sur les plus jeunes, car ce fut la mère du général qui m'aborda la première, en me disant : « Où en sommes nous ? où est mon fils ? que fait-il ? » Son émotion était de nature à lui donner la mort si je ne l'avais calmée sur-le-champ. « Rassurez-vous, madame, lui répondis-je, le succès a passé les espérances du général. Le directoire n'est plus. — Dieu soit loué ! je renaiss : nous voici maintenant en pied. » Et, se retournant vers Caroline : « Mes enfans vous avez un excellent frère ; un être précieux ; vous lui devez beaucoup. »

Joséphine, plus doucement émue, reçut le billet de son époux, elle le parcourut des yeux et le lut ensuite à haute voix. Il ne contenait que ces mots :

« Soyez maintenant sans inquiétude, mon amie ; le gouvernement est dissout , et je vais travailler au nouveau : abandonnez-vous aux plus douces espérances. Je vous rejoindrai le plus tôt possible. »

Ce billet consolateur éclaircit tous les fronts, et dans les traits de chaque membre de la famille se lisait une partie des projets qu'il formait dans l'avenir.

Buonaparte revint fort tard à la Malmaison. Lucien, Joseph, Eugène et Murat, l'accompagnaient, outre une escorte des Guides.

Monarque qui, après quinze années de guerres et d'absence, rentrerait victorieux parmi les siens, ne serait pas mieux accueilli que Buonaparte le fut de sa famille. Grands et petits, hommes et femmes, l'accablèrent de caresses, d'éloges et

de félicitations. Ce délire, je l'avoue, était suffisamment motivé. Dans l'étonnante élévation de son chef, toute la famille entrevoyait les brillantes destinées auxquelles il l'associerait ; et certes on s'enthousiasme à moindre prix.

CHAPITRE II.

On ne peut nier qu'à l'époque de sa promotion au consulat, Buonaparte n'eût beaucoup d'audace et d'ambition. Néanmoins il me parut quelque peu étonné du brillant fardeau qu'il s'était choisi. Se pénétrait-il trop vivement des dangers qui le menaçaient, des obstacles qu'il rencontrerait, où seulement n'était-il pas encore satisfait ? c'étaient toutes choses que j'ignorais. Mais à son air continuellement affairé et soucieux, je me doutai qu'intérieurement il n'était pas tranquille. Son avènement au consulat l'avait en effet jeté dans un océan d'idées et de réflexions

nouvelles. Étouffant, pour ainsi dire, sous le poids de ses prospérités, il me laissait apercevoir dans ses moindres regards le besoin qu'il avait de m'entretenir et de s'épancher en liberté. J'avoue sincèrement que je le désirais au moins autant que lui. Le 16 novembre au matin un huissier de la chambre vint m'annoncer que le consul me demandait dans son cabinet. Je m'y rendis au même instant.

Napoléon était seul, assis, devant son bureau, et la tête appuyée dans ses deux mains. Immobile au bruit que je fis en entrant, il me laissa l'espace de quatre à cinq minutes passablement embarrassé de ma personne.

Le rang et les titres, quoi qu'en disent certains esprits forts, en imposent toujours à quiconque ap-

proche ceux qui les possèdent, quels qu'ils aient été. Avec Buonaparte, consul et premier magistrat de France, je n'osais en agir comme avec Napoléon mon ami de collège. J'attendais enfin qu'il se ressouvint de moi, lorsque, se réveillant tout à coup comme d'un long somme, il me fit entendre ces mots : « *Là, tout n'est pas plaisirs. En vérité c'est une bien forte tâche que je me suis imposée... Il y a de quoi perdre la tête. Mais...* » Il eût probablement continué s'il ne m'eût aperçu en se retournant. « Eh bien ! monsieur Dangeais, me dit-il, je viens de fournir à vos mémoires un de leurs plus beaux chapitres. Témoin oculaire, vous pourrez narrer les faits ce qu'ils sont. Mais non ; assez d'autres sans vous brocheront la scène de l'Orangerie de Saint-Cloud. Plus heureux

et plus instructif, vous avez à transmettre à la postérité le chaos de mes pensées les plus secrètes, le tumulte de mes sensations, la foule et le choc de mes projets. Rassemblez tous ces traits dans un contour imposant et fidèle, et la génération à naître aura mon portrait moral.

• Capitaine, je me suis taillé bien de la besogne, et cependant je ne serai point en arrière. Il est vrai que ce qu'il me convient maintenant de faire est honorable et susceptible de me concilier de nombreux suffrages. A bien considérer ma position, elle ne me demande aucune vengeance éclatante ; et c'est déjà beaucoup que de n'avoir personne à *fustiger* pour se maintenir. Ce n'est pas que je pardonne à certains personnages ; mais, ne pas m'en venger aujourd'hui, c'est peut-être

m'en venger cruellement. Le temps vous expliquera ce jeu de mots.

« Déjà mes projets de gouvernement sont dans ma tête. Ce n'est pas assez d'avoir rendu nulles toutes les factions, je veux encore les fondre ensemble et dans l'intérêt de mon ambition. Oui, je veux que celui-là qui tonna contre les rois, qui jura la perte de l'infortuné Louis seize, se place à côté du législateur qui jadis prit la défense du trône. Cette grande opération, et quelques autres du même genre, ne m'enlèveront point à certains détails domestiques que nécessitent et le présent et l'avenir. Si j'ai révolutionné la France, autant il faut que j'en fasse à ma famille. Tout ce qui maintenant tient à moi par les liens du sang doit se monter à la hauteur de mes brillantes destinées. Mère, frères, sœurs, et parens, ne

peuvent plus exhaler l'odeur de leur origine. Quiconque , parmi eux , ne se *repétrirait* point noblement , serait éliminé sans pitié. Je parviendrai d'autant plus facilement à ce but , que l'éducation de mes frères est , à peu de chose près , terminée , le plus jeune excepté. Quant aux femmes , je les confierai aux soins d'une excellente institutrice , à mon épouse. Qu'elles se forment sur ce modèle , et bientôt elle ne seront plus entachées de petite bourgeoisie. Ces occupations vous paraîtront probablement indignes de moi ; et vous auriez raison , monsieur , si je n'avais besoin d'entourer ma famille de la considération publique : et près de quel peuple doit-elle paraître respectable ! Le Français , vous le savez , aime à saisir le ridicule et les

manières ignobles de gens placés à une certaine élévation. Plus d'une fois , de leurs caustiques remarques naquit le mépris qu'ils vouèrent aux personnages ; et je serais douloureusement humilié si le dédain et les sarcasmes de la nation atteignaient mes proches , car j'ai de grandes vues sur eux. Quelque jour je serai maître. — Ne l'êtes vous pas déjà passablement , lui demandai-je en souriant ? — Pour l'instant , oui ; mais ce n'est encore qu'un pouvoir partagé , et je voudrais ne pas voir les autres mettre les lèvres au vase de la toute-puissance. — Pourquoi vous être associé Sieyes et Ducos ? — Laissez donc , ce sont deux états que je me donne , pour ne pas laisser apercevoir que je puis me soutenir contre la tempête. Ces deux hommes,

au surplus , sont , l'un de coton (1), et l'autre de bourre. Je les affaisse quand mon intérêt le demande. Il est probable aussi que bientôt ils abandonneront la place, réellement trop ample pour leurs moyens ; cependant je ne précipiterai rien. J'imposerai silence à mes vœux secrets ; je comprimerai mon impatience ; je graduerai enfin mes ambitieux projets , pour ne point trop éveiller de soupçons. Ces ménagemens me sont d'autant plus strictement commandés, qu'il est encore des *intrus* qu'il faut mettre hors de voie. »

Trois semaines après cette conversation , Buonaparte fut élu premier

(1) Ce mot rappelle celui d'une dame célèbre, qui disait de l'abbé Sieyès : « Nommé consul avec Buonaparte et Ducos , c'est du coton placé entre deux vases de cristal. »

consul. Cambacérès et Lebrun lui furent sans doute adjoints seulement pour la forme ; car , laissant à son choix la nomination des trente membres qui devaient composer le conseil d'état , c'était mettre évidemment toute l'autorité entre ses mains.

Une remarque que personne n'a encore faite , c'est que Napoléon , pour atteindre au pouvoir suprême , n'a copié aucun de ceux qui l'avaient précédé dans la même carrière.

Un ambitieux vulgaire eût débuté par éloigner tout ce qui , comme lui , aurait été dévoré d'ambition ; le premier consul fit précisément tout le contraire , et fit mieux. A l'exception de quelques personnages que des raisons particulières et des ressentimens domestiques lui firent écarter , il intercala dans les conseils , dans le sénat , et dans le corps

législatif, tout ce que la France avait d'hommes le plus avides de puissance et d'honneurs. Il visait à la royauté, et les premiers emplois furent donnés à des hommes qui, depuis douze ans, fulminaient contre les rois. Berthier, frappé de cette conséquence qu'il croyait dangereuse pour les projets ultérieurs de Napoléon, lui en fit un jour l'observation. « Vous n'y êtes pas, général, lui répondit-il ; sachez que mon ambition n'atteindra son but qu'autant que les autres ambitieux seront satisfaits. Ces hommes avides que vous supposez redoutables, n'ont au surplus rien de commun avec moi. Ils désirent beaucoup, je le sais ; mais moi, ma noble ambition veut tout englober. Ils essaieront prudemment de se bien placer, et moi je m'exposerai à tout pour envahir la première

place. Conséquemment, entre leurs sentimens et les miens il n'existe aucune parité. Leur souplesse, depuis quelque temps, ne vous donne-t-elle pas la mesure de leurs prétentions ? en est-il un seul parmi eux qui ait l'énergie, les moyens, et même la volonté de s'élever seul sur les autres ? De riches honoraires, de brillans emplois, un équipage, un nombreux domestique, voilà leur soif éteinte. Vous les verrez alors très-humbles et très-paisibles valets de quiconque aura l'adresse et l'audace de se proclamer leur maître et seigneur. En un mot, et croyez-m'en sur parole, il est une vérité incontestable, c'est que sous un ambitieux de première classe, il faut nécessairement que tous les autres ambitieux puissent vivre ; exception faite des téméraires qui menace-

raient de se placer en première ligne. Quant à ces derniers, sévir promptement contre eux est le plus sage et l'unique parti que l'on ait à prendre. »

S'il se fût élevé des doutes sur la suprématie bien avérée du premier consul, ses opérations législatives et ministérielles les auraient probablement levés.

Son nom, presque toujours mis exclusivement en tête des lois de l'état et des négociations avec l'étranger, prouvait suffisamment qu'en lui seul résidait toute l'autorité du gouvernement. Napoléon, lui-même, ne se donnait plus la peine de masquer ses envahissemens journaliers. S'il m'arrivait quelquefois de lui en faire la remarque, il me répondait : « J'agis sagement ; je prépare mon monde à l'isolement de la toute-

puissance ; je crois même que l'on commence déjà à s'apercevoir qu'il ne peut en être autrement. »

Ce projet d'isoler ses collègues de la plupart des grandes opérations de l'état se manifestait en tout et partout. Le peu de communications importantes qu'il leur faisait n'était, à bien prendre, que des miettes qu'il laissait tomber de sa table. Voici un fait qui prouvera suffisamment cette assertion.

Depuis quelques mois il s'agissait de paix entre la France et l'Angleterre. Cambacérès , Maret , Caulincourt , Fourcroy et Regnault - d'Angely , agitaient cette grande question en présence du premier consul. Le premier soutenait à Regnault que, dans les circonstances actuelles, cette paix était totalement impossible , attendu que le cabinet de

Saint-James n'y souscrirait que sous la condition du rétablissement des Bourbons en France. « D'où tenez-vous cette assurance, lui demanda le premier consul ? — De lord Keit, lui répondit Cambacérès. Ce seigneur a fait partie d'un conseil où cette condition fut vivement appuyée. — D'une condition appuyée à une condition expresse, il y a différence. Eh bien ! moi, qui suis, je pense, un peu plus ministériellement instruit des dispositions du cabinet britannique, je vais vous donner la preuve que cette condition n'est point du tout de rigueur, et que sans elle la paix peut encore se conclure. » Passant alors dans son cabinet, il en revint avec une lettre de Milord Grenville, dans laquelle se trouvait cette phrase nullement équivoque : ... « La plus

grande sûreté pour une paix durable serait le rétablissement de la famille des Bourbons en France ; mais on ne pense pas que ce soit une condition exclusive à la possibilité d'une paix solide... »

Cambacérés intérieurement confus de son erreur , et surtout piqué des soustractions ministérielles de son premier collègue , n'ajouta que ces mots : « J'avoue avoir été mal informé ; mais peu de personnes en France ne sont en mesure de l'être aussi-bien que vous. » Il fut un temps, sans doute, où le second consul n'eût point aussi tranquillement reçu cet affront ; mais tout alors lui prescrivait des ménagemens , et le passé , et le présent , et l'avenir.

C'était toujours avec un extrême plaisir que Buonaparte narrait ces petites circonstances. Sa causticité

naturelle lui rendait précieux de tels sujets. « Vous êtes donc bien sûr que de pareils gens ne sauraient vous nuire, lui dis-je, en parlant de l'affront qu'il avait fait à Cambacérès ? — Non-seulement certain qu'ils ne peuvent me nuire, je suis plus que persuadé qu'en dépit des petites nassardes que je leur détache, ils me rendront les plus importants services. Tout, au surplus, leur commande de favoriser mon entreprise. Leur fortune et leur existence, compromises par un nouvel ordre de choses, me garantissent leur souplesse et leur attachement. Qu'ils me tracassent, et soudain je les menace des Bourbons. Ce serait alors qu'ils seraient à mes pieds pour m'arracher à ce projet. »

A cet échantillon, qui ne reconnaîtrait un mortel dangereux sous tous les rapports. Possédant à fond

l'histoire morale et politique des individus marquans, habile à mettre à profit leurs crimes ou leurs erreurs, plaçant les personnages entre la menace et de brillantes promesses, il les contraignit à le servir, quelque éloignés qu'ils fussent de le vouloir. Machiavel à cet égard ne l'eût pas mieux conseillé.

Constamment occupé de son projet favori, celui de gouverner seul, le premier consul crut, avec assez de raison, devoir, avant tout, se donner des créatures dans toutes les administrations civiles de la république. Il imagina donc une nouvelle division territoriale de la France, qu'organisèrent messieurs Regnault-d'Angely, Boulay (de la Meurthe), Cambacérès, Fouché, et autres initiés aux grandes opérations. Nous eûmes alors, au lieu de 6000

cantons , 398 arrondissemens communaux , et par département un préfet , un conseil de préfecture , et un conseil de département ; un sous-préfet par arrondissement , des maires et adjoints municipaux.

Circonstance étonnante , et peut-être unique en révolution , où les réflexions politiques sont de tous états , personne en France , que je sache , ne soupçonna les grands motifs qui dirigèrent Buonaparte dans cette nouvelle division territoriale. Comment se fait il que cette importante réflexion ait échappé à un Fouché , à un Cambacérès et autre têtes usées en politique ? C'est ce qu'on explique difficilement ; et cependant le premier consul avait un but bien marqué , bien saillant , dans cette nouvelle organisation , dont il avait donné les premières

idées. On peut en juger par ce qu'il m'en dit quelques jours après.

« Que pensez-vous, me demandait-il, de la nouvelle, division du territoire français? — Un soldat, lui répondis-je, n'entend rien à ces sortes de choses. — Mais enfin... — Qu'elle présente plus de commodités administratives. — En voilà donc encore un qui ne voit que la surface !.. Consolez-vous, Dangeais, le bataillon des vétérans politiques et révolutionnaires n'a pas été plus pénétrant que vous, et cependant ceux qui le composent ont trouvé la solution de problèmes plus compliqués... C'en est fait ; je crois en vérité que je les allégis de perspicacité. Tenez, capitaine, lisez ce paragraphe du décret : « Les préfets de département, les membres des conseils de préfecture et de départe-

ment , les sous-préfets , les maires et adjoints municipaux, seront nommés par le *premier consul*. Dans les communes au-dessous de 2500 ames, les maires et adjoints seront nommés par le préfet. » M'entendez-vous maintenant ? — Pardonnez , consul, je ne suis pas plus avancé qu'auparavant. — Mort de ma vie ! à rien ne tient que je vous tourne le dos. Mais non : j'appauvrirais vos mémoires d'un des faits les plus importants , les plus décisifs de ma carrière politique. Je cesserai donc de mettre votre sagacité à la torture ; et tout simplement je vous ferai toucher les choses du doigt.

« Depuis long - temps ma politique et mes projets ultérieurs m'avaient prouvé la nécessité de cette diversion, non point pour améliorer la gestion administrative , mais bien

pour multiplier mes partisans sur toute la surface de la France. Et pour atteindre ce but, le premier de tous, quelle tête ambitieuse pouvait concevoir un moyen plus sûr, plus général, et plus expéditif? Mais, et c'est ce que vous ignorez, j'avais préparé les plus importants accessoires de cette organisation, avant d'en soumettre la première idée à mon conseil. Méhée, Querelle, Lusarche, Montgaillard, Rosey, Biquilly, Parsaim, et vingt autres dogues de cette force, s'étaient éparpillés dans toute la France pour y travailler l'esprit public en ma faveur, et surtout pour me dresser des listes de tous les fonctionnaires publics petits et grands. En marge de leurs noms devaient être leur fortune, leur moralité, leur conduite politique passée et présente, leurs

vœux et leurs sentimens à mon égard. Ces détails devaient aussi s'étendre aux citoyens quelque peu notables , et susceptibles d'être employés d'une manière quelconque , depuis l'homme propre à la perception des droits de barrières , jusqu'à celui dont les connaissances pouvaient l'élever à la préfecture de son département.

« J'avais à craindre que les individus chargés de la confection de ces listes ne les traçassent sous l'influence de leurs opinions politiques , ou sur des renseignemens dictés par la haine , la vengeance , ou l'intérêt des personnes consultées à cet égard. Pour obvier à cet inconvénient , autant que faire se pouvait , Savary fut chargé de dire à mes émissaires :
« Dans la confection des listes qui vous sont demandées , mettez de

côté vos opinions politiques et tout autre sentiment particulier. N'écrivez que la vérité, et rien que la vérité, dût-elle n'être pas en faveur de qui vous délègue. Vous serez strictement surveillés et censurés sous ce rapport, qui, pour le premier consul, est du plus grand intérêt. Si des rédactions impartiales sont généreusement récompensées, les auteurs des listes arguées de faux et rédigées sous l'influence des passions, seront traités en proportion du mal et des erreurs qu'ils peuvent occasionner. » Cet avertissement n'a été perdu pour aucun de mes agens ; et j'ai la conviction que les listes qu'ils m'ont procurées sont autant impartiales qu'elles peuvent l'être. Quel trésor ! quelle source de prospérité que ces listes ! Se peut-on bien pénétrer des avantages qu'elles me présentent ? J'ai

toute la population sociable de la France dans mon cabinet. Ai-je, aurai-je besoin de connaître l'individu qui, dans une ville, un bourg, un hameau, peut m'être utile ou me nuire ? j'ouvre ces précieuses tablettes, et soudain je suis au courant de ce que je veux apprendre et faire.

« Comment se fait-il que chaque souverain n'ait pas une pareille encyclopédie de ses sujets ? (1) Ce livre

(1) L'amour-propre, en égarant Buona-
parte, prouve son ignorance. Qu'il sache
que de temps immémorial le gouvernement
se faisait remettre de pareilles listes par les
intendants ou autres autorités provinciales.
Ces listes, il est vrai, étaient moins cor-
pliquées dans leurs détails, moins générales,
et surtout moins chargées de l'opinion poli-
tique des individus que celles rédigées par
ordre de Napoléon. La raison en est pal-
pable ; c'est que l'ancien gouvernement
n'avait besoin, ni de séductions, ni de
partisans.

ne devrait-il pas être le bréviaire de son gouvernement ?

« Maintenant, qu'à l'aide de ces listes, je connais les personnes qui, d'un bout de la France à l'autre, peuvent servir mes intérêts ou les contrecarrer, appréciez, s'il se peut, le paragraphe du décret qui me confère le droit de nommer à tous les emplois administratifs. Oh ! comme je vais les peupler d'hommes bien disposés en ma faveur ! Des villes, des bourgs, des hameaux, les notables que je séduis par de fausses apparences, et qui me supposent ne travailler que pour le bonheur général, vont être, les uns préfets ou sous-préfets, conseillers de préfecture ou de département, les autres maires ou adjoints municipaux. Ces divers fonctionnaires, flattés de ce que je les ai remarqués, et placés

ensuite à la tête de leurs concitoyens, deviendront nécessairement mes créatures, et se fonderont dans l'intérêt de ma gloire.

« Préfets et sous-préfets, naturellement mes créatures, influenceront les administrations en sous-ordre ; ils me donneront des juges de paix, des commissaires de police, et autres agens subalternes qui penseront de même. Je pourrai enfin, et au jour des *grands avancemens*, compter sur les votes de toute la France administrative, ce qui équivaut à ceux de toute la population. Voilà, capitaine, des détails qui vous ont mis, j'ose le croire, sur la voie de l'unique et principal motif qui m'a fait appuyer sur une nouvelle distribution territoriale du sol français : distribution à laquelle je n'aurais probablement jamais pensé,

si je n'avais eu essentiellement besoin de changer la nature des emplois , pour avoir occasion de les confier à des personnes susceptibles de souscrire à mes ambitieux projets.

« Ce dictionnaire raisonné de la population me fut sans doute inspiré par le génie qui me protège. Appréciez , je le répète , cette conception politique , et vous serez obligé d'avouer qu'outre les immenses avantages qu'elle m'apportera , les grands motifs qui me l'ont suggérée n'auraient point dû vous échapper , et encore moins à mes conseillers , cauteleux mortels depuis long temps ferrés en politique. »

Lorsque Buonaparte entrait dans de pareils détails , il les exposait avec tant de chaleur et de vivacité , qu'il était difficile de lui répondre , et sur-

tout de lui faire approuver des réflexions contraires aux faits qu'il voulait établir.

Ce n'est pas qu'en raisonnant dans le sens de son insatiable ambition , j'eusse beaucoup d'objections à faire contre les moyens qu'il employait pour se procurer des créatures. Ses trames , sous ce rapport , étaient trop bien ourdies ; et j'en aurais admiré le tissu , si je n'avais été certain que l'asservissement de ma patrie en serait le résultat.

Pouvais-je en effet me déguiser plus long-temps qu'il aspirait au trône ? Tout en lui , faits et discours , ne le prouvait-il pas ?

Considérant , néanmoins , la distance qu'il avait encore à franchir , et la foule des personnes intéressées à traverser ses projets , je présumai qu'il serait contraint de mettre des

bornes à son ambition, si toutefois
cette dangereuse passion n'amonce-
lait sur sa tête de noirs orages que
terminerait un coup de foudre.

CHAPITRE III.

DEPUIS plus de deux mois Napoléon était premier consul, et cependant il n'habitait point encore le palais des Tuileries.

Bien des personnes, frappées de cette espèce d'indifférence, furent assez simples d'en faire honneur à sa modestie. On ne pouvait se tromper davantage sur le compte d'un homme qui, en 1806, ne craignait pas de s'exprimer ainsi devant un nombreux auditoire : « Il est, disait-il, une vieille erreur en morale, que je signale avec d'autant plus de plaisir, que pour le faire il faut de la hardiesse, et ne

point redouter l'opposition générale. Cette erreur , fruit de nos fausses notions sur la nature du cœur humain , c'est de mettre la modestie au rang des vertus. Cette méprise, aussi vieille que le monde , a sa cause dans le plaisir que nous éprouvons près d'un homme de mérite qui ne nous force pas à rougir des avantages qu'il a sur nous. Voilà , en un mot , le seul motif qui nous a fait apothéoser la modestie , dût tout l'univers me dire le contraire. Oui, messieurs, lorsque la modestie n'est pas un adroit manège chez l'homme d'un mérite apparent , elle n'est que la non-conviction de ses titres et de ses moyens ; ce qui , selon moi , équivaut à de la faiblesse : un amour-propre exagéré blesse les autres , et trop de ce qu'on appelle modestie nuit presque toujours aux intérêts de l'individu qui

n'a pas l'énergie d'avertir ceux qui l'approchent de ce qu'il vaut. Nous sommes d'autant plus obligés de nous mettre en évidence et de spécifier notre valeur , que l'homme ne rend guère justice qu'au mérite qui la lui arrache.

« Qui se refuse à des éloges, ou ne s'en croit pas digne , ou ne se suppose pas en état de continuer à les mériter. S'il n'en est ainsi , sa modestie est un crime envers lui-même; il se déshérite de ce que ses connaissances peuvent l'enrichir. Catinat fut tout simplement un bon homme de héros. Ce qu'il fut a retranché de ce qu'il pouvait être. Sa modestie, puisque c'est le mot de convention , a mutilé sa gloire (1) : aussi n'est-il que

(1) Buonaparte cublie sans doute que la modestie de M. de Catinat l'a autant illustré que ses victoires.

dans le vulgaire des grands hommes.

« S'il était besoin de m'appuyer d'exemples plus proches de nous, j'avancerais, sans crainte d'être démenti, que notre révolution a vu aussi quelques victimes de cette vertu supposée qu'à bon droit je pourrais nommer ; *le non-savoir se mettre en évidence*. Je connais certains personnages, qui, s'ils n'eussent été atteints de ce vice honoré, n'en seraient pas où ils en sont. S'ils analysent la cause première de leurs infortunes, je suis certain que la modestie leur paraît tout autre chose qu'une vertu (1). »

(1) Ou ces deux dernières phrases échappèrent au premier consul, ou son intention était d'insulter à l'exil du célèbre Moreau, qui, moins modeste en effet, n'eût point été contraint de s'expatrier. Quoi qu'il en fût, de tels discours, dans la bouche de Buonaparte, étaient d'une inconséquence

Croira-t-on maintenant que celui qui dénigrait la plus douce , la plus sociable des vertus , la modestie , en avançant contre elle les plus effrontés paradoxes , ne voulut point , par excès de modestie , habiter , comme premier magistrat de la république , le palais des anciens Monarques ? une telle supposition ne peut entrer aujourd'hui dans l'esprit de qui que ce soit. Je sais , au contraire , et à n'en pas douter , que le premier consul n'avait rien tant à cœur que de s'établir aux Tuileries. Cette assertion se trouvera suffisamment appuyée par la lettre suivante , en réponse à sa mère qui lui avait écrit de Plombières où elle était allée prendre les eaux. (1)

qu'excusait seul le pouvoir qu'il avait alors de tout dire impunément.

(1) Je n'ai jamais vu la lettre qui motiva cette réponse.

« Comme vous le dites bien ,
 madame , vous perdez beaucoup à
 n'être pas auprès de votre fils. Comme
 mère , vous seriez triplement heu-
 reuse de tout ce qui maintenant émane
 de moi. Tout en est grand , vaste ,
 envahissant , et fortement assemblé ;
 toutes les notions révolutionnaires
 sont hors de voie ; les plus minces
 débris des factions qui firent naufrage
 contre mon dix - huit brumaire , se
 sauvent sur mon terrain , et me de-
 mandent protection. Je les accueille
 plus ou moins bien , proportionnel-
 lement aux services que je puis en
 recevoir ; mais à tout prendre , per-
 sonne n'a trop à se plaindre. Consul ,
 je gère en souverain , et les vieux
 récalcitrons ne regimbent pas. Les
 mots électriques de la révolution
 ne sont plus de mode ; quelques-uns
 inspirent l'horreur ou le mépris.

Celui de patrie seul est resté ; encore n'est-ce que pour la forme , car chacun ne pense maintenant que pour soi ; voudrait-on même tout-à-fait rayer ce mot du vocabulaire de ce jour , que je m'y opposerais. C'est un vieux talisman dont j'aurai quelquefois besoin pour séduire les masses , les lancer sous mes enseignes , et déguiser le véritable motif de mes grandes tentatives. La refonte est si générale , que la canaille a déjà vomie les quatre cinquièmes de ses impuretés révolutionnaires. Le tailleur retourne à ses culottes et le berger à ses moutons. Toutes les classes enfin s'assoupissent à vue d'œil.

« Cambacérès et Lebrun , quoique présentement à mes côtés , hâtent , de tous les moyens qui sont en leur pouvoir , le moment de se placer richement à mes pieds. Il n'est pas de

monarque sans courtisans. J'ai donc une cour ; mais quelle cour ! l'ambition et l'amour des richesses se chargèrent de me la former , et franchement j'aurais beaucoup moins bien entendu mes intérêts ; aussi , ai-je secrètement surnommés ceux qui la composent , *mes tout-à-moi*. Je n'ai point trouvé d'expression plus convenable.

• S'il vous arrive de demander à Redon ce que c'est qu'une cour , il vous la définira un ramas d'acteurs bigarrés , mus par divers intérêts ; se jalousant les uns les autres ; plus ou moins habiles à se contrefaire , souvent même à se rapetisser , quand le principal acteur entre en scène.

« Vous n'aurez de bonheur , dites-vous dans votre dernière , que le jour où vous me verrez irrévocablement fixé où je veux atteindre ? Et moi aussi , madame , je ne serai vérita-

blement heureux qu'à cette époque ; mais d'où je suis où je veux arriver , la distance est encore considérable , et je serais long-temps en route , si chaque seconde de mon existence ne m'en rapprochait d'une toise. Je suis , à la vérité , puissamment secondé , et certainement j'ai des manœuvres impayables. Aussi les principaux d'entre eux peuvent-ils compter sur de riches *pourboires*. Rien n'est curieux comme de les voir ramer en vrais corsaires , pour faire heureusement surgir mon ambitieux navire dans le port de la toute puissance. Ah ! les faquins , tout en profitant de leur zèle et le récompensant , je leur ai fort peu d'obligation et ne suis point leur dupe. Je sais fort bien que l'espoir seul d'être à l'abri des tempêtes , leur fait suer sang et eau pour entrer en rade ; croiriez-vous , cependant , qu'il en est deux

outrois dans le nombre qui publient que c'est à contre-cœur qu'ils rament dans le sens de mon ambition ? Mais je les sais par cœur ; ce sont des originaux qui veulent se mettre un peu plus en évidence que les autres , quoique prêts à faire tout ce que l'on exigera d'eux , pourvu qu'il leur soit permis d'avoir été d'une opinion contraire. Loin de m'en fâcher , j'en veux rire. C'est un tic que je leur passe et qui fait ombre au tableau.

« Vous me paraissez surprise et presque affligée de ce que je n'habite point encore le palais des Tuileries ? Plus que vous , madame , je soupire après cette superbe demeure. Votre fils ne sera jamais bien que sous ces riches plafonds ; un doux sommeil ne peut l'atteindre que là où sommeillaient les petits - fils d'Henri IV ; mais , et vous le savez , madame , il est des jouis-

sances qu'il ne faut se procurer que par gradation ; mon établissement aux Tuileries était de ce nombre.

« Les Français, stimulés par de terribles ambitieux, ont machinalement laissé proscrire leurs Rois. Le sentiment d'une autre législation s'est insensiblement fondu dans leurs cœurs, et cependant ne leur est pas devenu naturel : depuis long-temps il s'affaiblit, et quelques jours encore, il leur sera à peu près étranger. Avec de pareilles espérances, ne serait-il pas d'une impolitique inexcusable de leur faire brusquement pressentir un maître, par trop de pompe et de brillans préparatifs ? de les contraindre à rougir des nombreuses erreurs qui leur fit et leur fait repousser un prince légitime, pour finir par recevoir un maître qui n'a d'autres titres

à leur donner des lois que la facilité qu'il trouve à le faire ?

« Non , madame , non ; votre fils sait mieux courir à son but. Vous avez suivi ma jeunesse ; une ame de feu , un sang *salpêtre* vous ont donné mainte et mainte fois des preuves de mon impatience et de l'impétuosité de mes désirs. Plus qu'un autre vous devez savoir que je ne temporiserais pas s'il n'était dangereux de tout emporter de vive force ; mais il est en encore certains hommes de fer qu'il faut rendre malléables ; certains intérêts particuliers qu'il faut anéantir , et plus d'un ménagement à garder , si je ne veux courir les risques d'échouer à la vue du port.

« Je crois cependant toucherau terme de mes efforts et de mes contraintes. Si j'en crois les secrets préparatifs qui se font , votre fils , votre heureux fils

ne tardera pas à dater ses commandemens du palais des Tuileries ; et ce qui doit encore plus me satisfaire et vous surprendre , c'est que la proposition et le projet de ce brillant établissement ne sont pas positivement de moi ; mais , depuis certain temps , je laissais quelques-uns de mes plus intimes affidés lire au fond de ma pensée l'extrême désir d'habiter les Tuileries. En fallait-il davantage pour les déterminer à prouver aux conseils que le premier magistrat de la république devait nécessairement résider dans le palais des anciens Monarques ? Ne manquant pas de raisons assez spécieuses , leur proposition fut vivement appuyée. Je suis informé que, pour me signifier cette décision, on attend que les ouvriers aient fait les réparations nécessaires et disposé le local. Sous dix jours au plus, je suis

à peu près certain d'être où je me désire impatientement. Savez-vous que dans toute cette affaire il est une cheville ouvrière que je ne puis assez priser ? Oui , madame , ce Regnault d'Angely n'a pas son pareil. Cet homme fait besogne , belle , bonne et rapide. Le dénigre qui voudra , partout où il y aura des hommes qui auront besoin de conseils et d'appuis pour commander aux autres , cet homme aura son prix. Que d'astuce ! que de *reptilité* politique qui n'a pas l'air d'en être ! En vérité , s'il fait son chemin , nul ne travaillera plus à me faire faire le mien. Oh ! c'est bien là le levier qu'il me faut ! Je n'ignore pas , car on lui a rendu le bon service de m'avertir , qu'en travaillant à mes intérêts , il saura merveilleusement soigner les siens : je veux bien le croire ; mais si celui qui m'a dit

cela croit le desservir , je proteste qu'il est dans l'erreur. Anathème à qui s'oublie dans l'acquisition des prospérités humaines ! Où je vois l'homme travailler moitié ou quart pour soi , là seulement je crois à la sincérité des opérations. Quoi donc , je mettrais mon patron sous des lambris dorés , et moi je n'aurais d'autre abri qu'une hutte ! De par toutes les obligations que la vie nous impose , pareil contre-sens ne peut exister. Si quelquefois il se réalise , un grand imbécille , à n'en pas douter , nous donne ce spectacle. D'Angely , je crois , ne méritera jamais de reproches à cet égard. Je lui suppose... que dis-je , je me suis convaincu qu'il entend à merveille l'art de se procurer des titres et des richesses : il est vrai que le pauvre diable en a besoin. On le dit tellement obéré que , s'il ne regardait

ses dettes comme des obligations sans signature , il y a long - temps qu'il aurait fait volte - face à l'existence ; mais , et j'en rends grâce au ciel , l'effronté légiste est impassible comme le roc aux importunités pécuniaires. Il est de force , me disait Savary , de répondre lui-même à ses créanciers : *Je ne suis pas chez moi*. A ces gentillesse près , c'est un sujet à distinguer , un vrai *pérou* d'adulation presque toujours noblement motivée. Ajoutez à cela du génie , d'excellentes connaissances administratives , des moyens oratoires , un style *caméléon* , propre à tout , et mérite encore plus éminent , plus utile à mes desseins ; personne , que je sache , ne possède à un pareil degré le grand art , l'art sublime de donner aux plus hardis sophismes les brillantes couleurs de la vérité ; aux projets les

plus cauteleux , l'apparence de l'intérêt général. Sous ce rapport , je l'avoue , il dame le pion à ses collègues , Montalivet , Champagny , Fouché , Boulay de la Meurthe et autres grands falsificateurs du vrai.

« Ce n'est pas à la légère , croyez-m'en bien , madame , que votre fils espère beaucoup de ce Regnault : plus il me semblait promettre et plus je l'ai scruté. Résumé fait de ses moyens en tous genres , je me suis convaincu qu'il serait difficile de limiter les services qu'il peut me rendre à l'avenir. Les circontances me commanderont-elles quelques injustices , quelques infractions à ma parole , ou certaines demandes exorbitantes , arbitraires , nécessitées seulement par mon ambition ? ce galant homme , cet habile *péror*eur saura m'affubler tout cela d'un

domino séduisant , sous lequel l'incongruité des sujets sera merveilleusement déguisée. Enfin, madame, je remuerais le globe, que pareil sujet ne tomberait pas sous ma main. Il est d'autant plus à considérer, que ce qui l'entoure se formera sous lui. Que ne lui devrai-je pas sous ce rapport ? Aussi, peut-il ajourner ses créanciers à l'accomplissement de mes projets. Si je le récompense proportionnellement à ses bons offices, il pourra complètement liquider ses dettes, si toutefois il est d'humeur à les payer : car on le dit un peu dur à la détente.

« Voilà, madame et mère, les détails que vous m'avez demandés. Je ne connais pas trois personnes en France qui eussent pu m'arracher une aussi longue épître, quel que soit le plaisir, et peut-être le besoin que

j'éprouve à m'épancher dans le sein de l'amitié.

« Préparez-vous donc à l'honneur de me visiter, à votre retour, dans l'antique demeure des monarques français. Là, trop heureuse mère, vous serez autorisée à vous hausser d'une toise, à vous glorifier du fruit que vous avez porté. Je vous connais : un si noble orgueil ne peut qu'être le vôtre ; et c'est en quoi vous me paraissez plus particulièrement digne de m'avoir donné le jour. »

Le premier Consul ,

BUONAPARTE.

A St-Cloud, le 8 février 1800.

Comme le disait bien Buonaparte, dans l'avant-dernier paragraphe de cette lettre, une aussi longue épître était de sa part une chose presque

extraordinaire. Je répondrais qu'il prit, quitta, reprit vingt fois la plume pour en trouver la fin ; car il n'était pas homme à la tracer tout d'une haleine : lui, qui, toujours trop pressé par la foule de ses pensées, n'avait jamais eu la patience de bien former les caractères de son écriture, aussi était-elle la plupart du temps indéchiffrable. C'est ce dont on peut s'assurer tous les jours.

Ce fut principalement à l'occasion de cette lettre, que je fis une importante remarque dans le caractère de Napoléon.

Il me fut prouvé que la plus petite chose l'enthousiasmait aussi facilement que l'objet du plus grand intérêt ; qu'une mince opération qui flattait son amour-propre, ou ses ambitieux desseins, stimulait autant

ses facultés intellectuelles que la plus brillante conception ; tant il savait peu se contenir dans de justes bornes.

Il est probable que le style, les expressions et la texture de sa lettre lui paraissaient autant de preuves d'un génie supérieur. Jamais auteur du premier ordre, eût-il été d'une présomption démesurée, ne se fût montré plus convaincu d'avoir enfanté un chef-d'œuvre. Elle était à peine terminée, qu'il m'avait fait appeler pour m'en donner lecture. Ce n'était, certes, pas par considération, mais bien pour me donner la mesure de sa dialectique, faiblesse d'auteur par état, dont il fut toujours atteint près de ses intimes.

« Venez, me dit-il avec cet air riant et satisfait qu'il était si rare

de rencontrer sur sa figure, venez vous convaincre que les écarts du style me fournissent quelquefois la diversité des couleurs propres à bien rendre les sujets que je traite. C'est une interminable épître, en réponse à ma mère qui me demande quelques détails sur l'état actuel de mes affaires. Du commencement à la conclusion il y aurait eu de quoi me dissoudre d'impatience, si l'abondance et l'originalité des idées n'en avait égayé la rédaction. Amour-propre à part, j'ai trouvé la manière et les teintes convenables à mes tableaux. Les bienséances, il est vrai, seraient choquées dans cette bizarre composition, si elle était destinée à paraître autre part qu'en famille ; cependant la vérité y jaillit du badinage ; du sarcasme, un jugement impartial, et l'expres-

sion originale et souvent pittoresque y devient le mot propre à la chose. Il ne tenait qu'à moi d'être plus grave, plus élevé, plus circonspect, mais j'aurais moins bien rendu ma pensée, moins bien sculpté mes bustes. Ne croyez pas que je veuille vous influencer; vous allez, au surplus, en juger vous-même. »

Il se mit alors à me lire sa composition avec une prétention toute particulière, s'inquiétant fort peu que je partageasse son opinion.

La phrase la plus mal construite, le tour le moins naturel, l'expression la plus impropre et la moins conséquente, étaient précisément ce qu'il applaudissait davantage, et sur quoi il appuyait fortement avec des inflexions, moitié gaies, moitié sardoniques.

J'étais sur des épines. Probable-

ment, me disais-je *a parté*, il va me demander ce que je pense de son épître ; que lui répondre ? Ce n'est plus l'écolier de Brienne, l'ami de collège, le général même à qui parfois je ne craignais pas de dire franchement ma façon de penser ; c'est un premier magistrat qui n'est pas loin de se croire le premier homme de l'univers. S'il m'a toléré depuis vingt ans, je ne lis pas aujourd'hui dans ses regards la même propension à l'indulgence. La mystification de Maret (1) est encore trop récente pour m'exposer à une pareille. De deux choses l'une, cependant : il faut ou que je mente à ma conscience, ou que je le mécontente.... J'étais en proie à ces secrètes perplexités, lorsque l'amour-propre du dange-

(1) Voyez le 1^{er} volume, page 202.

reux auteur me mit tout à coup à l'aise, en dédaignant de me demander quel jugement je portais sur sa composition.

Buonaparte n'avait rien avancé de trop, en assurant à sa mère, le 8 février, que sous peu il serait installé aux Tuileries. Le 18 du même mois, une députation prise dans le tribunal, dans le corps législatif et dans le sénat, vint, en grande cérémonie, lui communiquer le décret qui transférait la première magistrature de l'état dans le palais de nos anciens rois. Ce fut Regnault-d'Angely qui porta la parole. Feu M. Fourcroy assurait que le discours fut improvisé ; c'est néanmoins ce que j'ai peine à croire. Quoi qu'il en soit, le voici sténographiquement recueilli.

CITOYEN PREMIER CONSUL,

« Sénateurs, tribuns et membres du corps législatif viennent vous communiquer le sénatus - consulte qui transporte la résidence du chef de la république dans le palais qu'habitait autrefois le souverain de la nation. Des réparations locales ont seules reculé cette prise de possession que réclamaient, et le grand peuple qui vous a confié ses destins, et la gloire dont vous ne cessez de l'environner, et les grandes prospérités que lui promettent votre sagesse et votre génie.

« Oui, citoyen premier consul, la France semblait nous accuser de ne point établir, dans la demeure de ses anciens maîtres, le héros qui chaque jour les efface par des actions dont

l'éclat fera tort à la vérité chez les générations futures.

« Ces reproches secrets d'un peuple jaloux de rendre à vos éminentes qualités les honneurs qui leur sont dus à tant de titres , nous a fait hâter, citoyen consul , le moment de lui prouver que nous aussi nous savons quel local doit habiter le restaurateur de la patrie , l'homme immortel qui chaque jour cicatrise les plaies de l'état et lui prépare un brillant avenir.

« Demain donc , citoyen premier consul , les premiers corps de l'Etat viendront solennellement vous inviter à venir habiter le seul palais qui puisse dignement recevoir le chef glorieux et vénéré d'une nation la plus considérée de l'Europe , et la plus digne de l'être. »

Napoléon , debout et découvert , humait délicieusement et en silence

le fluide adulateur que lui versait à longs traits le mielleux courtisan chargé de le haranguer. Celui qui , dans ce moment, l'aurait possédé comme moi au moral et au physique, eût lu dans ses traits habilement composés un je ne sais quoi qui semblait dire à monsieur l'orateur : « Adule, adule tant que tu voudras, puisque tel est ton bon plaisir ; mais je ne sais pas moins à quoi m'en tenir sur tes brillantes périodes. »

On se doute bien que d'aussi belles choses que celles qui venaient de lui être adressées ne pouvaient demeurer sans réponse ; aussi en fit-il une dans le même sens et à peu près aussi sincère que les éloges de M. Regnault-d'Angely. On peut en juger, la voici :

« Citoyens sénateurs , membres

du corps législatif, et tribuns, sensible aux sentimens que vous m'exprimez ainsi qu'à ceux du peuple français, je m'efforcerai de mériter les uns et les autres par tous les sacrifices que je pourrai faire au bonheur de la grande nation qui m'a confié ses intérêts. Croyez bien, citoyens députés, que sous des lambris dorés comme dans les camps, loin de la capitale comme dans son sein, je travaillerai constamment à la gloire et aux prospérités de notre patrie. »

Le premier consul reconduisit ensuite la députation jusqu'à la porte du vestibule. Dans les traits de la plupart des députés était empreinte la satisfaction d'avoir prouvé à Buonaparte qu'ils savaient déjà comment il faut s'exprimer devant son maître et seigneur.

En rentrant dans son appartement, le premier consul m'aperçut et se mit à sourire. Je compris à demi-mot qu'il voulait me dire : « Voici encore une scène de la grande comédie que je donne à l'univers. »

Le lendemain, 19 février 1800, était donc le jour fixé pour son entrée solennelle au château des Tuileries.

Si quelque chose avait pu me prouver que le premier consul n'avait plus autant de précaution à prendre pour ne laisser soupçonner à qui que ce soit que déjà il visait au rang suprême, ç'aurait été sans doute la pompe dont il permit à ses courtisans de l'environner le jour de cette installation.

Certes, le maître des cérémonies, chargé des préparatifs et des détails de cette importante journée, voulait se mettre bien dans l'esprit de son

maître. Peut-être aussi visait-il à donner à sa nation le spectacle anticipé d'un monarque en prise de possession.

Le cortège, composé des premiers corps de l'état; était magnifique; les troupes étaient sous les armes et formaient un aspect imposant et superbe; en un mot, tous les attributs de la souveraineté y furent déployés avec une profusion dont la nation avait presque perdu le souvenir et que n'aurait peut-être pas autorisée un Monarque légitime. Il est vrai qu'à cette époque un premier consul tel que Buonaparte était, à la légitimité près, un véritable souverain.

CHAPITRE IV.

Si la hauteur de la butte Montmartre n'est pas à comparer à l'élévation des Cordilières, aussi grande est la différence de la demeure d'un petit bourgeois d'Ajaccio au palais d'un des plus puissans Monarques de l'Europe. Un jeune Corse, qu'une nation abusée par les apparences, laisse mettre tout à coup en possession de la chambre à coucher de ses rois légitimes, est un de ces déplacements capables de détraquer le cerveau le mieux organisé, et conséquemment encore bien mieux celui de l'acteur principal de cet événement.

Quelque préparé que fut Buonaparte à ces grandes métamorphoses, il n'en put soutenir l'éclat sans se livrer aux écarts d'une imagination exaltée par trop de prospérité.

Si cette faiblesse est une tache dans le caractère de l'ambitieux, je crois que personne ne sera tenté d'en faire un chef d'accusation contre Buonaparte; car enfin, et malgré ce qu'il lui plaisait d'en dire, il n'était pas moins pétri du même limon que les autres hommes, et comme eux sujet aux grandes commotions que leur fait éprouver un événement extraordinaire qui les déplace subitement du cercle que la nature semblait leur avoir assigné.

Et que pouvait-il exister de plus naturel, de mieux motivé que les réflexions, le trouble et l'étonnement du premier consul, en se voyant

tout à coup souverainement établi dans l'appartement qu'occupaient les petits-fils de l'immortel Béarnais !

Lien-Pang , chef de brigands et ensuite usurpateur du trône des Chinois , ne faillit-il pas périr d'une hémorragie occasionnée par l'impression trop vivement sentie de reposer sa tête sur le même coussin où naguère l'infortuné monarque qu'il avait détrôné reposait la sienne ? Ce Lien-Pang , néanmoins , était un homme d'un grand caractère : il fut le fondateur de la cinquième dynastie ; et la Chine , qui lui dut vingt-cinq empereurs , le compte encore parmi ses plus grands monarques.

Le trouble et certains momens d'exaltation qu'éprouva Buonaparte les premiers jours de sa résidence aux Tuileries , n'a donc rien de très-surprenant. De pareilles émotions

sont inhérentes à la nature de l'homme quel qu'il soit : j'ajouterai même que très-peu d'hommes à sa place et aussi vivement affectés , eussent réussi comme lui à dérober leurs secrètes agitations à la pénétration d'une certaine classe d'hommes aussi difficiles à surprendre que ceux qui l'environnaient continuellement.

Il est de fait néanmoins que nul être sous le ciel hormis Joséphine et moi , n'a possédé ses secrets particuliers et domestiques : encore était-il possible que ce fût moins confiance de sa part , qu'un besoin physique et fortement commandé par le plaisir de l'épancher dans le sein d'un être vivant.

Je ne doute pas qu'il aurait fait preuve de plus de caractère s'il n'eût mis personne dans le secret de ces sortes de faiblesses ; mais enfin ,

c'étaient son penchant, son habitude, son caprice; et qui sait s'il était le maître d'en agir autrement? Un tel homme ne se contient pas facilement alors qu'une forte inclination l'entraîne. Quoi qu'il en soit, de toutes les particularités de sa vie, il n'est rien qui m'ait autant surpris que la tranquillité avec laquelle il me fit part des divers sentimens qui l'agitèrent lors de sa première résidence aux Tuileries. Si ce qu'il m'en dit est encore empreint d'audace, de jactance et d'ambition, il sera facile de s'apercevoir que les teintes n'en sont pas aussi fortes, aussi tranchantes, aussi disparates que dans ces aveux précédens.

Omettre de semblables épisodes ce serait priver cet ouvrage de ce qu'il a de plus instructif et de plus

intéressant : or donc , mon but serait manqué.

La vie publique de Napoléon est maintenant à la portée de tout le monde , mais la personne de Napoléon est généralement inconnue. On dit de lui , c'est un impétueux soldat , un prodigue d'hommes , un ambitieux sans mesure , et voilà tout ; on ignore et les principes qui le dirigèrent , et les moyens qu'il mit secrètement en œuvre. Cependant , pour se mettre en garde contre l'homme public , combien il importe , plus qu'on ne pense , de connaître l'homme privé ! Ses pensées , ses réflexions , ses aveux , ses confidences , ses amitiés , ses haines , ses penchans cachés , ses chagrins , sa joie , ses quintes , sa colère , ses fureurs , tout , en un mot , de ce qui lui arrive en particulier donne le secret de ce qu'il fait en

grand et publiquement. Voilà pour l'instruction.

S'agit-il de stimuler la curiosité du lecteur et de la satisfaire ? Il n'est rien, pour atteindre ce but, comme de lui narrer quelques détails domestiques ; de lui présenter les principaux personnages débarrassés des accessoires de la représentation , et libres de se montrer ce qu'ils sont naturellement.

Napoléon, ai-je dit plus haut, ne se voyait pas sans quelque surprise souverainement établi dans le palais des rois. Si son trouble ne perçait point en public, il n'en était pas de même lorsque, retiré dans son cabinet, il pouvait librement réfléchir à ses étonnantes prospérités.

Deux ou trois jours après son installation aux Tuileries, j'eus besoin de lui parler en faveur d'un négociant de mes amis, à qui les douanes

avaient enlevé vingt - cinq balles de coton. J'allais me faire annoncer , lorsque je le rencontrai dans la salle des maréchaux avec Cambacérès et le général Berthier. Je tenais à la main un rapide exposé des injustices exercées contre le négociant. « Quel est ce papier ? » me demanda-t-il ; pour toute réponse je le lui présentai. Il en lut quelques mots , et me dit ensuite : « Venez demain matin , nous causerons de cela ensemble. »

Le lendemain je le trouvai , non dans son cabinet , mais dans sa chambre à coucher , se promenant à grands pas , les bras croisés , la tête basse , et se parlant de temps en temps à lui-même. Il me parut triste et fatigué. « Pourquoi n'êtes - vous pas venu plus matin ? » me dit-il ; monsieur Dangeais , vous dormez , vous êtes heureux ! .. Tenez , mettez la main sur mon

front, je brûle... je n'ai pas clos la paupière; à quatre heures j'ai passé dans l'appartement de Joséphine, je n'ai pu y tenir. Je suis rentré chez moi, j'ai bien fait trois lieues. Cela durera-t-il? Oh ! non ; ce n'est qu'une secousse. Ces Tuileries aussi.... ces appartemens... ces chambres à coucher... tout cela est plein de souvenirs , et vous fait involontairement rétrograder sur des siècles de Rois. Dangéais , la nature me sert plus mal que la fortune. Celle - ci me charge de prospérités , celle - là me refuse le stoïcisme nécessaire pour en jouir avec calme et les envisager de sang-froid. Là , cependant , rien n'est de ma faute. Mon audace, ma politique, étaient des moyens à moi dont j'ai tiré le plus brillant parti. Est-ce ma faute si la nature de mon être se

trouble à l'aspect d'un palais ? Je n'ai point appelé la réflexion ; elle s'est au contraire emparée de mes pensées, sans le moindre aveu de ma part. Après tout, n'était il pas physiquement impossible que cela ne fût pas ? Cette magnifique demeure me rappelait le toit modeste où je reçus le jour, mon origine, et le monarque qui pourvut à mon éducation. Soudain ébloui de ce que je suis et surtout de ce que je veux être, je me suis enfoncé dans l'avenir. Deux chances s'y sont offertes : une puissance colossale susceptible d'une chute terrible, un trône ou l'échafaud. Je vous avoue, Capitaine, que la partie lugubre de cette perspective a quelque peu dérangé le cours de mes idées, et rembruni mon existence ; mais c'est une dette payée à la na-

ture (1), un trouble passager qui ne se renouvellera pas. Je le sens au regret de n'avoir pu m'y soustraire. Non, de vaines faiblesses ne m'enleveront pas à mes destinées; je ne reculerai point devant ma fortune. Mortel, j'ai pu être un moment étonné de la magnificence de mon domicile, de la

(1) Buonaparte n'est pas le seul ambitieux qui ait éprouvé de pareils troubles et de semblables réminiscences; Cromvell fut toute sa vie sombrement occupé de son étonnante métamorphose. Milord Penbrock lui disait un jour : « Protecteur, je ne connais de palais que celui que vous habitez maintenant, qui, à tant de magnificence, réunisse autant de commodité. — Ce serait vrai, lui répondit Cromvell, s'il n'avait un défaut qui en gêne toute la distribution. — Et quel est-il ? lui répondit vivement le Milord. — C'est qu'il n'a pas été construit pour moi, lui répliqua le Protecteur. »

(Mémoires d'une dame anglaise.)

rapidité de mon avancement ; consul, je saurai désormais mettre sous les pieds de lâches reminiscences. Je déchirerai mon acte de naissance ; je ne conserverai que nos noms : ils sont superbes. Celui de Napoléon a rarement frappé l'oreille du vulgaire. Pour m'illustrer à mes propres yeux, je me croirai secrètement le fils de la gloire, et bientôt je serai convaincu de cette extraction : alors, tout ce que les hommes ont de plus grand et de plus vénéré ne me paraîtra que digne de moi. Les réflexions, néanmoins, que depuis trois jours je fais dans ma nouvelle demeure, ne sont pas tout-à-fait perdues pour moi.

« Je voulais, avant six mois, apprendre à la France étonnée et séduite, que son premier consul voulait seul lui dicter des lois ; mais après avoir soupesé toutes les chances ,

je me suis convaincu que ce serait trop brusquement m'avancer; que je n'avais pas encore assez fait pour écraser toutes les ambitions et réunir tous les suffrages. Ah ! Dangeais , il n'est pas donné à d'autres d'apprécier l'empire qu'il faut que je prenne sur moi-même pour ralentir la marche de mes projets; mais, puisque ainsi le veulent les circonstances , j'opérerai plus lentement et par gradation. Je mettrai , pendant quelques années , mon impatience aux fers; je forcerai mon ambition à se nourrir d'espérances , lui permettant , toutefois , quelques rapprochemens du pouvoir suprême.

« Quoi qu'il en soit de l'obligation de suspendre la rapidité de ma course ambitieuse , quelle activité politique je vais secrètement déployer pendant ce laps de temps ! Intrigues de toute

nature, séductions de toutes espèces, négociations en tous genres, tant en France que chez l'étranger, se partageront désormais ma vie. S'il est cent mille ressorts à forger, à limer, à disposer pour mettre en mouvement la machine, tous me passeront par les mains; les plus petits comme les plus grands auront mes soins et mon coup d'œil. J'ai déjà mis la main au grand œuvre, à l'œuvre final, ou plutôt j'ai posé la pierre fondamentale de mon empire, la base des prospérités dont je l'environnerai. Si ce genre de moyens n'est pas neuf, l'extension que je lui ai donnée a laissé bien loin derrière moi quiconque en fit usage; jugez-en.

« De vertueux imbéciles ont imprimé que l'espionnage, frère aîné de la délation secrète, si toutefois ce n'est pas une seule et même chose, a vilit un

gouvernement. Cette proposition qui , peut-être , était une vérité dans les premiers jours du monde , n'est maintenant qu'une erreur grossière journellement démontrée par les faits.

« J'ignore si l'espionnage avilit les gouvernemens ; mais ce dont je suis plus que certain , c'est qu'il les consolide , les fait prospérer , et souvent les sauve d'une totale dissolution.

« Pour les monarques légitimes et en temps de paix , il est d'urgence ; pour l'usurpateur , l'ambitieux , et en révolution , il est triplement indispensable.

« En politique , tout est espionnage : de puissance à puissance , de parti à parti , d'homme à homme , tout s'observe , se mesure , et cherche à se pénétrer. Qui bronche ou se dévoile donne des armes contre lui.

« L'espionnage est la garantie du pacte social et politique. Plus il s'étend, quand il est mis en œuvre avec de bonnes intentions, et plus se trouvent d'intérêts sous sa sauve-garde. Il est la hant du filou, la cuirasse du prince, et le bouclier sur lequel s'émeussent tous les dards d'une astucieuse politique. Aussi, Capitaine, ai-je organisé une phalange d'Argus et d'observateurs, telle qu'il n'en fut jamais chez aucun peuple. Elle englobe tous les rangs, tous les âges, tous les sexes. L'enfance, la virilité, la vieillesse, la caducité, la fillette et le jeune homme m'apporteront les plus secrètes pensées de la population. Cours étrangères, mes ministres, mes conseils, autorités civiles et militaires, préfets, généraux, officiers, soldats, administrateurs, employés, banquiers, négocians, artisans et culti-

vateurs seront sous la surveillance d'agens invisibles et secrets , qui , de part dans leurs épanchemens , dans leurs plaisirs, dans leurs repas, dans leurs amitiés, dans leurs haines, saisiront avidement tout ce qui pourra ou me nuire , ou m'être utile.

« Cette phalange *scrutatrice* a cependant son bataillon sacré, gens d'élite, réservés aux opérations d'importance, et capables de forcer un secret jusque dans les replis du cœur de celui qui le possède. J'ai moi-même indiqué le degré de sagacité de ces furets de première classe; il faut qu'au hennissement d'un cheval ils connaissent l'opinion politique et les secrets desseins du cavalier qui le monte.

« Cette organisation, toute bien soignée qu'elle soit, serait néanmoins incomplète, si je ne m'étais assuré de

la fidélité de ces divers agens , en les faisant eux-mêmes strictement surveiller.*

« Croiriez-vous, Dangeais, que depuis quinze ans il fut moins imprimé d'erreurs , de sottises , de calomnies et de mensonges , que cette organisation inquisitoriale ne me rendra de services. Déjà même , par le moyen de ces mouches aspirantes , j'ai les secrets des premiers cabinets de l'Europe. Elles ont fait plus : quelques-unes d'entre elles m'ont acheté des créatures dans les rangs les plus élevés de la diplomatie étrangère ; à Berlin , à Vienne , à Saint-Pétersbourg , à Stockholm , à Rome , à Naples , à Madrid , à Lisbonne , certains ministres, secrétaires d'état, conseillers , chefs de bureaux et employés portent secrètement ma livrée sous celle du prince qu'ils servent

ou plutôt qu'ils feignent de servir. Cela coûte , je le sais ; mais aussi ces déboursés sont - ils de toute urgence et surtout totalement décisifs. (1) Si la fortune au surplus réalise mon arrière-pensée , je saurai bien me récupérer... Eh bien ! vous , monsieur , si difficile sur les moyens de prospérer , que dites-vous de cette fourmilière de sentinelles apostées près de l'esprit public ? — Citoyen consul... — Ah ! laissez-là votre épithète de citoyen ; j'en suis rassasié : à force de courir les rues elle est ignoble. Ce n'est pas d'un siècle qu'elle se relève en France. Dame nature au surplus ne m'a pas jeté dans le moule d'un citoyen : des propor-

(1) Du 15 février 1804, jusqu'au 10 janvier 1805, la haute police secrète a coûté à l'état 2,864,000 francs.

tions aussi paisibles , aussi bornées ne sont point celles de mon individu ; moralement et physiquement je suis l'antipode de citoyen : qui doit le savoir mieux que vous ? — Or donc , consul , j'allais vous dire qu'une conception aussi vaste , aussi compliquée que votre phalange secrète , est un sujet neuf pour moi , hors de ma portée , et dont les avantages m'échappent. — Je le crois bien ; moi seul sur le globe peut apprécier les services qu'elle va me rendre. — Je présume seulement que vous voulez mettre quelque peu la pensée aux fers. — Comment diable voulez-vous que je fasse autrement ? Quand on veut s'approprier vingt-cinq millions d'hommes encore en pointe des licences révolutionnaires , il ne faut pas trop les laisser jaser sur la légitimité des droits de l'acquéreur ;

n'inférez pas de là , cependant , que , sensible aux caquets du vulgaire , je veuille en réprimer les moindres écarts ; non , monsieur , non : je suis trop au - dessus de ces misères pour ne point les mépriser. Je sais d'ailleurs que qui bavarde ne conspire pas. Si je m'abaisse à faire surveiller les masses , c'est que de leurs épanchemens se compose l'esprit public que je ne puis encore heurter trop brusquement ; en un mot je n'attache d'importance qu'aux propos séditieux et menaçans , qu'aux trames secrètes et bien ourdies , et surtout aux vœux , aux prétentions des autres ambitieux , si toutefois il en est qui osent vouloir rivaliser avec moi. Quant aux flux de langue de la population française , je le lui passerai volontiers : c'est une petite consolation que je ne veux point lui

ravir , pourvu toutefois qu'elle n'en abuse pas.

« Cette foule d'émissaires , éparpillés en France et sur toute l'Europe, est maintenant mon premier conseil et mes principaux documens ; j'ai tout lieu de me louer de ses rapports : ils m'en ont plus appris en quinze jours que les diplomates et les ministres ne l'eussent fait en six mois. Là j'ai vu , à ne pas m'y méprendre, que ma réputation avait besoin d'accroissement ; qu'à mes victoires il fallait ajouter d'autres victoires. Les puissances qui maintenant gardent la neutralité , pourraient bien , me disent certains agens , vouloir limiter mon ambition : d'où je conclus que, pour les fixer dans leur système de neutralité, il faut que mes armes impriment de nouveaux affronts aux puissances belligérantes. Déjà toutes

mes dispositions sont faites; soixante mille hommes vont se réunir sous les murs de Dijon. Berthier en prendra le commandement jusqu'à nouvel ordre. Cette armée agira contre l'Italie. Moreau est en Allemagne, et de ce côté je suis tranquille. Sainte-Suzanne est dans le Brisgau; Saint-Cyr passera le Rhin au vieux Brisach; Masséna défend Gènes; enfin, et de toutes parts, tout est disposé pour laver les affronts faits à nos armes dans la dernière campagne, et mettre le comble à ma réputation militaire. Que les Allemands se tiennent bien; coûte qui coûte, je ne compterai pas pour les écraser. Vous me suivrez et vous jugerez ma tactique... Mais à quoi songez-vous donc? vous me paraissez occupé de toute autre chose de ce que je vous dis? — Pardonnez-moi, je vous

prête toute mon attention ; mais certaine réflexion m'est passée par la tête.. — Quelle est-elle? — Une folie, un badinage... — Encore, puis-je la savoir? — Vous le voulez : eh bien ! je me disais : si le premier consul fait observer tout ce qui peut s'occuper de lui et en occuper les autres, moi, comme le seul et l'unique dépositaire de ses pensées les plus secrètes, j'aurai probablement le coryphée de ses dogues à mes trousses... » Napoléon partit d'un éclat de rire. « La réflexion, me répondit-il, est plaisante. Oui, Dangeais, vous aurez une ombre, même pendant la plus profonde obscurité : voilà, je crois, de la franchise. » Je crus vraiment qu'il badinait, je le lui fis apercevoir. « Non parbleu, je ne badine pas ; en bonne politique, ce que je vous dis doit se faire. Savez-

vous, mon ami, que vous me possédez tout entier? Que, maître d'importans secrets, vous pouvez beaucoup me nuire? Non me perdre, il est vrai; car je suis trop bien affermi. — Vingt années de discrétion devraient cependant vous persuader... — Oh! je suis persuadé de tout; mais contre tout je me précautionne; que voulez-vous, c'est ma manière. — Savez-vous, Buonaparte, que ce propos n'a rien de trop flatteur? — Pourquoi cela? moi je vous crois le plus fidèle comme le plus discret des hommes; j'en ai des preuves; j'en suis même intérieurement convaincu; mais enfin il est en moi de soupçonner l'univers. Laissez-vous donc englober dans cette méthode; qu'en avez-vous à craindre, puisque vous êtes sûr de vous? — C'est vrai, mais l'idée d'être continuellement surveillé... — Vous

avez raison , ce ne sera qu'une idée , car jamais vous ne vous en apercevrez. — C'est ce dont je doute fort. — Ah ! vous en doutez : eh bien ! c'est ce qui vous sera prouvé ; je vous dis plus , votre mouche bourdonnera sans cesse à vos oreilles , vous la verrez , vous communiquerez avec elle , et vous ne soupçonnerez pas l'existence de sa mission. » Plus que jamais alors je demeurai convaincu qu'il m'avait fait un badinage , autant pour m'intriguer que pour me mettre à l'épreuve ; ce fut pourquoi , qu'après l'avoir quitté , je fis beaucoup moins d'attention à l'argus qu'il me promettait , qu'aux diverses matières dont il m'avait entretenu.

CHAPITRE V.

AFIN d'accroître sa renommée , d'humilier l'empereur d'Autriche et d'effrayer les puissances neutres , le premier consul avait donné sur tous les points le signal des combats.

Il avait placé trop d'espérances dans sa tactique homicide et dans les succès de cette campagne qui , disait-il , serait décisive , pour laisser à un autre général le soin d'en diriger les opérations.

Le 1^{er} mai , les Français avaient passé le Rhin sur six points différens , et fait une attaque générale de Constance à Kehl. Masséna faisait des merveilles dans Gènes , et le général qui commandait en Allemagne obte-

nait tous les jours de nouveaux avantages.

Le départ du premier consul était fixé au 15 de mai , lorsqu'un courrier lui apporta la nouvelle que le 5, Moreau avait complètement battu les impériaux près de Moerkirch. Il était alors au salon et parmi une foule de personnes ; il ouvre la dépêche , en prend d'abord connaissance , et , probablement sans y penser , la donne à Maret qui la lit à haute voix. Soudain un murmure approbateur circule dans le salon ; Buonaparte s'aperçoit que c'est un hommage tacite rendu au général victorieux. Je suis certain que la perte d'un combat l'aurait mille fois moins affecté qu'une pareille découverte. Ce fut bien autre chose lorsque le jeune Lacuée se mit à dire à qui voulut l'entendre : « Ce Moreau est

un très-grand capitaine ; malheur à qui lui fait face ! » Un jeune homme seul pouvait s'exprimer aussi franchement. Buonaparte n'y put tenir. Je vis soudain ses traits se rembrunir, et le mécontentement s'imprimer sur son front. Les plus clairvoyans s'en aperçurent et donnèrent le signal de la retraite.

Savary, Murat , Duroc étaient encore auprès du premier consul, et je me retirais lorsqu'il me dit : « Monsieur Dangeais, allez vous préparer : nous partons demain au point du jour. » (Il était alors deux heures après midi.) S'adressant ensuite à Duroc : « Il n'y a pas de tems à perdre. Ce Moreau opère rapidement ; il faut se mettre en ligne et ne pas se laisser dire : il a préparé les voies. »

Le soir il y eut un dîner de famille, où se réunit tout ce qui en fait partie.

Je n'aurais pas la plus petite idée de ce qui s'y passa, si Napoléon ne m'avait dit le jour suivant : « Je déjeunerai bien , et cependant j'étais encore à table à minuit ; mais quand on sermone on ne mange pas. J'ai fait hier soir la leçon à toute la parenté, hommes et femmes. Il ne faut pas , je pense , que , pendant mon irruption sur l'ennemi du dehors , celui de l'intérieur se mette en campagne ; chacun des miens a ses instructions : s'il laisse prendre racine à quelques mauvaises herbes , ce ne sera pas faute de conseils. »

Le 8 nous arrivâmes à Genève ; dès-lors le premier consul fut constamment occupé de son plan de campagne. Quoique médité et terminé à Paris , il y eut mille changemens à y faire en arrivant à Genève. « Demain , me dit-il , vous aiderez à

Maret dans ce qu'il écrira sous ma dictée. » Pendant cinq jours nous commençâmes à quatre heures du matin , et il était midi que nous n'avions encore rien pris. Cet homme vivait, je crois , de ses idées.

Le cabinet qu'il occupait éût intéressé l'homme le plus indifférent. Figurez-vous sur tous les meubles, des cartes , des plans , des livres et autres documens militaires. Quelques-uns , pour être plus en évidence , étaient fixés par un pain à cacheter ou sur les portes , ou sur les vitres , ou sur des panneaux de lambris. Maret et moi , dans le plus profond silence , l'œil aux aguets , l'oreille tendue , la plume à la main , et toujours prêts à saisir les mots au passage ; lui , presque toujours debout et marchant à grands pas ; des papiers d'une main , un crayon de l'autre ; con-

sultant tantôt une carte, tantôt un cahier ou un volume imprimé; exposant lui-même son plan à haute voix; indiquant les moyens d'exécution, les discutant avec chaleur; s'interrogeant et se répondant alternativement; cherchant ses preuves, fournissant ses raisons, soutenant les unes, écartant les autres, formant enfin lui seul un conseil de guerre dont il était à la fois les membres et le président, et qui cependant était pour le moins aussi bruyant qu'un autre; figurez-vous, dis-je, toutes ces circonstances, et vous aurez le tableau le plus animé, le plus intéressant que jamais homme n'ait donné à son semblable. Et maintenant que l'on vienne me faire un crime de l'avoir suivi ? je répondrai que mille autres à ma place auraient cru perdre en cessant d'étudier ce terrible phénomène.

Notre tâche , cependant , à Maret et à moi , réclamait de notre part une patience à toute épreuve. Avions-nous tracé une série d'idées d'après lui , qu'à la lecture ce n'était plus ce qu'il nous avait dicté ; moins habile que le secrétaire dans l'art de me faire bien venir du patron , je tenais bon. Maret balbutiait des *Je puis m'être trompé , j'aurai mal entendu ;* Napoléon alors me pinçait l'oreille en riant et me disait : « Toujours entêté , *mons Dangeais* , toujours inconséquent ; » et tout cela finissait par nous faire recommencer une partie de notre besogne , et souvent il arrivait qu'il nous dictait la même chose que ce qu'il venait de nous faire ou biffer , ou déchirer. Enfin , le 15 , son opération préparatoire fut terminée , et le 17 commença le passage des Alpes par le Mont

Saint-Bernard , à travers la neige et par des chemins impraticables.

Ne pouvant faire usage de leurs chevaux , le général et l'état-major étaient à pied. Buonaparte nous faisait de temps à autre l'historique des sommités et des profonds abîmes dont nous étions environnés. La chaleur de son style , aussi heurté que les Monts qu'il nous décrivait , nous transportait au siècle où des Carthaginois les franchirent sous le plus grand de leurs capitaines , pour aller semer inutilement l'épouvante dans Rome. Le général Lasne, qui jamais ne fut trop partisan des phrases ambitieuses et des grandes exagérations , lui dit : « Je conviens , puisque cela vous fait plaisir , que toutes ces horreurs sont magnifiques ; mais , le diable m'emporte , je suis plus qu'assuré qu'il est ici quarante

mille hommes qui voudraient , pour quinze jours de leur paye , que tout ce pays fût aussi plat que la plaine des Sablons. — Et c'est précisément ce que je ne voudrais pas , lui répondit vivement le premier consul ; je m'entends beaucoup mieux à me jeter en bronze. Annibal est immortel pour avoir eu l'onglée sur ces sommets. — De son temps , ajouta le hardi général , on ne connaissait probablement pas encore les redingotes et les gants fourrés , le tout enveloppé dans un épais manteau. — Que prétendez-vous me faire entendre par là ? — Que pour vous , pour moi , et les autres officiers-généraux , le passage du Mont Saint-Bernard n'est pas , à six degrés près , ce qu'il est pour le soldat et le simple sous-lieutenant. — C'est , au moins , ce que vous pourriez me dire plus bas.

— Ne craignez rien , les pauvres diables sont trop occupés à casser les glaçons suspendus à leurs cheveux pour se livrer à des parallèles. »

Napoléon ne crut pas devoir continuer ; mais à son empressement à changer de conversation , je m'aperçus que le sujet ne lui convenait pas.

Nous gravissions péniblement un roc à pic , lorsqu'un chasseur d'ordonnance vint dire au premier consul que l'artillerie , de deux lieues en arrière , ne pouvait plus avancer. « Je l'avais prévu , dit-il froidement ; et cependant il m'en faut. » Il rêva quelque temps , et continua : « Oui , il m'en faut ; Annibal n'en avait pas , j'aurai vaincu cette difficulté de plus que lui. » Murat , Lasnes , Bessièrès et quelques autres officiers supérieurs re-

curent aussitôt l'ordre de rétrograder jusqu'à cette artillerie, d'en faire démonter les canons, d'en surveiller le transport à bras ou de les faire traîner à la prolonge.

Je restai, moi septième, avec le premier consul. Nous marchions depuis un quart d'heure à peu près, lorsque nous aperçûmes une hutte qui probablement avait été abandonnée la veille par un poste autrichien. Elle était encore fournie d'une assez grande quantité de bois et de broussailles. Nous allumâmes un bon feu et nous fîmes une halte dont nous avions tous grand besoin.

Quoique très-chaudement vêtu, notre chef n'en était pas moins couvert de givre, et coiffé de glaçons attachés à sa chevelure. « Il faut avouer, nous dit-il en s'examinant des pieds à la tête, qu'il en coûte

pour faire parler de soi. Nous serions beaucoup mieux, soit dit entre nous, auprès d'un bon poêle et dans la capitale : messieurs mes deux collègues s'en moquent. Ce Cambacérès, les pieds sous la table et près d'un bon feu, fait ripaille, car c'est là son fort, et moi je gèle. Mais patience, j'aurai mon tour. » Il en aurait dit davantage, si des éclaireurs ne fussent venus lui dire qu'ils avaient poussé jusqu'à trois lieues en avant sans avoir rencontré personne.

Il s'aperçut du plaisir que je prenais à me chauffer. « Allons, frileux, dit-il en me prenant sous le bras, c'est assez rester auprès du feu. Trop s'y complaire, c'est vouloir ressentir plus vivement le froid quand il faut se remettre en route. » Je me serais fort bien passé de tant d'attention ; mais il fallut le suivre

sur le sentier qu'il frappait de ses pieds avec autant de force qu'il pouvait y en mettre, et puis, m'adressant la parole : « Avez-vous entendu le général Lasne ? ses propos ne vous semblent-ils pas, comme à moi, dangereux et déplacés ? De tels gens, en vérité, devraient savoir que ce qui leur plaît à dire peut bien ne pas convenir à tout le monde ; mais chez eux, c'est une manie qu'ils prennent pour de la franchise, quoiqu'à juger sainement, ce ne soit qu'une inconséquence blâmable et souvent nuisible. Je suis vraiment affligé de le voir entiché de ce vice, car c'est un brave homme, un excellent militaire ; partout il a fait des prodiges. Je ne le flatte pas, Capitaine, je lui rends justice, devant vous seulement : je me donnerais bien de garde d'en dire autant à d'autres.

Cependant, quel que soit son mérite, nous pourrions nous fâcher : pour se fixer près de moi, il faut être autre chose qu'un guerrier. » A la manière dont il prononça ces derniers mots, je vis bien que la vérité, près de lui, ne recevrait pas toujours un favorable accueil.

Je passerai sous silence une foule de détails militaires qui ne sont point de mon sujet, et dont on peut prendre connaissance dans l'histoire de nos premières campagnes en Italie. On saura seulement que, dans les premiers jours de juin, toute l'armée française, dite de réserve, et forte de quatre-vingt-treize mille hommes, était heureusement arrivée en Italie, partie par le Mont Saint-Bernard, par le Simplon, par le Mont Saint-Gothard et par le Mont Cénis.

Depuis le 25 mai, le quartier-général était à Ivree. Là, le premier consul, toujours occupé d'assurer ses succès sans s'inquiéter de ceux des autres généraux français, reçut l'heureuse nouvelle que les trois divisions qu'il avait retirées de l'armée de Moreau avaient traversé la Suisse, et s'avançaient, en toute hâte, sur l'Italie ; que le général Moncey pénétrait en même temps dans le Piémont, à la tête de vingt mille hommes. Tout enfin, hommes et choses, semblait alors concourir aux étonnans succès qu'il obtint dans cette campagne.

Les Allemands complètement défaits par Suchet ; Brescia, Pavie, Tortone occupées par nos troupes ; Plaisance emportée d'assaut ; le général autrichien Ott et ses dix-huit mille hommes mis en déroute à

l'instant où ils se réunissaient à l'armée de Mélas ; Suchet et Masséna faisant leur jonction , furent autant de préludes à la mémorable journée de Marengo.

Huit jours avant cette bataille , si diversement racontée à Vienne et à Paris , le premier consul l'avait annoncée à ses plus intimes généraux. « Messieurs , avait-il dit à Murat et Berthier , Mélas se concentre avec toutes ses forces aux environs de Marengo. C'est un superbe défi qu'il me fait ; j'accepte le gant. *Je ferai bien mal* ou il s'en repentira ; je ne le blesserai pas à demi. L'affaire , vous le pensez bien , ne peut qu'être terrible ; ce sera une journée de *dissolution*. Mais il faut à tout prix mettre la victoire de notre côté ; c'est un grand sacrifice qui nous en épargnera une foule d'autres. Victo-

rieux nous nous ouvrons les portes de Vienne, quelque éloigné qu'il soit. Il est possible aussi que ce fait d'armes termine la campagne ; ce sera suivant le plus ou moins de sacrifices que l'Empereur voudra faire. »

Le 13 au soir, il fit une reconnaissance générale de l'armée ennemie ; à neuf heures, il était de retour à son quartier. « Je me sens de l'appétit, dit-il gaiement au général Suchet ; mes pressentimens m'affament, c'est un bon signe. » Il était encore à onze heures à table, chose peu commune chez lui, surtout en campagne, lorsqu'une légère fusillade se fit entendre aux avant-postes. En un clin d'œil tout l'état-major fut sur pied ; Buonaparte se porta rapidement sur la ligne : c'étaient deux patrouilles qui avaient échangé quelque coups de fusil. Nous rentrâmes presque aus-

sitôt ; j'étais à la gauche et très-près
 du premier consul. « Eh bien ! Ca-
 pitaine , me dit-il chemin faisant ,
 demain , à pareille heure , que serons-
 nous ? où serons-nous ? vainqueurs
 ou vaincus ? dans une fosse ou sous
 clef ? blessés ou souriant aux pertes
 immenses de l'ennemi ? car enfin ,
 tel est l'historique des chances que
 nous allons courir au lever du soleil.
 Si j'en juge d'après les préparatifs
 qui se font de part et d'autre , et sur-
 tout d'après le besoin qu'ont les deux
 partis de rester maître du terrain ,
 ce pourrait bien être *un jour de
 charpie*. » L'impropriété de l'expres-
 sion m'en avait dérobé le sens ,
 lorsque Buonaparte , en répétant le
 mot , ajouta : « Je ne pouvais laisser
 tomber une pareille expression que
 près de vous ; elle est d'un lugubre
 à faire frémir. »

Cette fameuse journée fut bien ce qu'il l'avait annoncée , terrible et sanglante ; les Allemands y déployèrent une bravoure peu commune , les Français une intrépidité rare ; et, circonstance que remarqua fort bien le général Berthier , c'est que les deux généraux en chef y firent, chacun de leur côté , une faute à peu près pareille : Buonaparte , trop pressé d'en finir et d'écraser les Allemands , dégarnit trop promptement son centre , pour étendre ses ailes et envelopper son ennemi ; Mélas , trop hâté d'enfoncer une masse redoutable dans le centre dégarni des Français , affaiblit trop brusquement ses ailes et fit ainsi envelopper son centre.

Voilà les deux plus importantes manœuvres de Marengo. Ces deux fautes sont d'autant plus à noter , que , de mémoire d'homme , il n'en

fut fait à la même affaire deux aussi graves , aussi ressemblantes , et surtout par les deux généraux en chef.

Buonaparte , cependant , plus heureux que son adversaire ; reçut un renfort qui lui rendit sur-le-champ le centre qu'il s'était ôté par trop d'impatience. Les divisions Desaix et Lemonnier rétablirent le combat , et la victoire fut irrévocablement fixée de notre côté.

J'étais allé porter des ordres à la soixante-onzième demi-brigade , lorsque le général Desaix fut tué , et que cette fatale nouvelle fut annoncée au premier consul ; conséquemment j'ignore si ce dernier a réellement dit : « Que ne m'est-il permis de pleurer ! » C'est au moins ce que plusieurs officiers de l'état-major n'ont pu m'affirmer excepté Savary ; cependant , le fait est possible , et

vingt fois depuis ce jour , Napoléon m'a juré avoir laissé tomber tout exprès ce regret sublime. Il en est à peu près de même des belles paroles que Desaix est sensé avoir prononcées avant de mourir ; ce ne fut que le lendemain de la bataille que le capitaine Bost me les montra dans le rapport du chef d'état-major. Mon ignorance du fait n'est pas toutefois une raison pour qu'il n'ait point existé , on ne peut ni tout voir , ni tout entendre.

CHAPITRE VI.

Ce n'était point assez d'approcher le premier consul, pour apprécier l'effet que fit sur lui le succès de la bataille de Marengo, il fallait encore avoir, ainsi que moi, la clef physique et morale de son être; il fallait savoir lire dans ses regards les secrets mouvemens de son cœur.

Quelque extrême que fût l'amour-propre qui le dominait, la victoire qu'il venait d'obtenir en avait renforcé les teintes; son maintien, son regard, son accent, son abord, furent plus souverains. L'effet en fut si sensible, qu'Augereau dit à Mas-

séna : « Encore une pareille victoire et le patron touchera aux solives. »

L'idée de sa supériorité ne pouvait que s'étendre aux conditions qu'il imposerait à l'ennemi ; aussi le général Mélas fut-il obligé d'en passer par tout ce que voulut le vainqueur pour prix d'un armistice.

Avoir humilié la maison d'Autriche aux champs de Marengo eût été, de la part du premier consul , une œuvre incomplète , si le récit de sa victoire n'avait couru dans toutes les classes de la population. Ses nombreux émissaires furent chargés d'en répandre les détails , habilement amplifiés , de l'hôtel du millionnaire dans la hutte du pauvre.

Pendant quinze jours les papiers publics en rassasièrent leurs abonnés. L'étranger copia ces répétitions ; et les pasteurs de la religion reçurent l'ordre d'annoncer, dans la chaire du

père commun des hommes , cette mémorable destruction d'une partie des enfans. Ces manœuvres, comme on le pense bien , séduisirent la multitude ; ce fut bientôt un concert d'éloges à n'en plus finir, et, suivant ses créatures , les siècles antiques et modernes n'avaient rien à lui comparer.

Certes , loin de condamner ces coups d'épaule donnés au char de son ambition , on ne peut qu'être étonné de son habileté à profiter des moindres circonstances , de son adresse à mettre en mouvement les plus petits ressorts. Cette espèce de charlatanisme est le caractère distinctif de l'ambitieux , et rarement un prince légitime a besoin de se servir de pareils moyens.

L'armistice entre les deux armées était à peine signé , que le premier consul recommença à s'immiscer

dans les gouvernemens d'Italie. Il rétablit la république cisalpine sur un plan de gouvernement tracé de sa main , et probablement qu'il se préparait à de plus grandes opérations administratives ; lorsqu'une lettre de son épouse le rappela dans la capitale : la voici.

De Paris, le 20 juin 1800.

• Mon ami , votre nom depuis longtemps célèbre est maintenant immortel ; la victoire de Maringo vous place irrévocablement au rang des plus grands capitaines du monde. La France n'en attendait pas moins de votre courage et de vos connaissances militaires ; vos exploits sont dans toutes les bouches. Appréciez, s'il est possible , cher et digne époux ; les douces émotions qu'apportent à mon cœur les justes éloges que vous pro-

digue une nation rarement ingrate envers ses guerriers ; c'est un doux fluide qui , se mêlant à la masse de mon sang , ne me laisse respirer que par vous et pour vous.

« Cependant , mon noble ami , s'il est vrai que vous ayez signé une armistice avec le général Mélas , quels que soient les motifs qui vous retiennent en Italie , je pense que votre retour dans la capitale servirait beaucoup mieux vos intérêts : la présence du vainqueur de Marengo acheverait merveilleusement bien avec vos desseins ultérieurs. A ce puissant motif s'en joint une autre qui n'est point à dédaigner. Consul , vous n'ignorez pas qu'une gloire colossale et méritée est une torture pour la noire jalousie. Ne pouvant supporter l'éclat de ce que tout le monde admire , soudain le monstre agit ses serpens ,

et leur commande d'injecter l'opinion publique de leur venin corrupteur.

• Tandis que tous les salons de Paris retentissent de votre dernier fait d'armes , quelques misérables , forts de votre éloignement , essaient , de plus d'une manière , d'en atténuer le mérite. Les uns condamnent , comme dangereux pour la liberté publique , l'admiration que l'on vous porte ; les autres transportent à vos généraux l'honneur de la célèbre journée qui vous immortalise ; quelques-uns enfin , et ce sont les plus lâches , dénaturent la mort de Desaix , et la sortent des événemens naturels à la guerre. Tous ces malheureux sont , il est vrai , l'objet du mépris général ; mais il est certains propos qui , à force d'être répétés par la méchanceté , finissent par demeurer

dans l'esprit de qui les entend continuellement; croyez bien que toute la famille est aux aguets sur ces calomnies, qu'elle décrédite facilement. Madame Murat apprit hier que votre cousin Aréna trempait dans ces infamies. Indignée de cette lâcheté, elle a fait mettre sur-le-champ les chevaux à la voiture et s'est rendue chez lui. Elle lui a demandé s'il était vrai qu'il participait aux propos injurieux tenus sur votre compte; il a balbutié; la scène s'est échauffée et est devenue des plus vive : votre sœur, enfin, s'est emportée jusqu'à lui dire qu'il frisait l'échafaud. (1) Cette menace et les sanglans reproches qu'elle lui a faits me paraissent l'avoir effrayé;

(1) Il fut en effet guillotiné quelque temps après avec Cerachi et Topino-Lebrun.

maintenant il ne sonne mot : c'est au moins ce que me disait ce matin monsieur Dumuis qui le voit souvent par ordre de madame Murat.

« Revenez donc, mon cher et digne époux ; votre présence imposera silence à la mauvaise foi, et fera rentrer dans leur obscurité les malheureux qui veulent obscurcir votre réputation : classe vile et lâche qu'anéantirait un de vos regards si vous étiez à proximité de le laisser tomber sur elle... J'allais fermer ma lettre... ô mon ami ! de quelle ingratitude allais-je me rendre coupable ! Je ne te remerciais pas des tendres soins , des excellentes leçons que tu donnes journellement à mon Eugène. Crois-tu que je les ignore ? Il n'est pas de courrier qui ne m'en instruisse. Eugène est maintenant triplement mon fils puisqu'il a mé-

rité tes éloges... Là, je ferme ma lettre... Mon cœur est plein, et ma plume inhabile ne rendrait qu'une partie des sentimens qu'éprouve la plus heureuse des mères, commela plus glorieuse des épouses. »

JOSÉPHINE.

Le premier consul m'avait dépêché au général Mélas, pour qu'il ait à terminer la retraite de ses troupes dans le Mantouan ; condition première de l'armistice que les deux chefs avaient signé. En rentrant pour rendre compte de ma mission, je trouvai Buonaparte tenant encore à la main la lettre de Joséphine.

« Tenez, me dit-il après avoir reçu la réponse du général autrichien, lisez cette lettre, et convéneez avec moi qu'il est des gens capables de laisser la patience la mieux caractérisée. Mais, mon Dieu ! que me

veulent ces malheureux ? Je m'efforce de ne pas les apercevoir ; je ne les chagrine en rien , et sans cesse ils sont à me honnir. Si je les offusque , qu'ils aient donc le courage de me tuer , et que cela finisse. Mais , les lâches , ils craignent le grand jour ! C'est dans l'ombre qu'ils machinent. Encore , qu'enfantent-ils ? Des impostures , lorsqu'ils auraient besoin d'organiser un coup de stylet. Je les méprise mille fois plus qu'un audacieux siccaire qui , le regard fier , la tête haute , et le fer en main , marche droit à sa victime , la frappe ou tombe en route. Celui-là , au moins , est un homme ; les autres ne sont que des êtres dégradés. Mais malheur aux traîtres s'ils me poussent à bout ! Je fais *hache* (1) sur tous , et

(1) C'est par trop abuser des sous-

sans pitié. Capitaine , je vous le répète , tout n'est pas belles tirades dans mon rôle. »

Cette vigoureuse sortie lui avait mis deux doigts de rouge sur la figure. Il prit un siège et garda le plus profond silence. J'étais debout , et passablement embarrassé de ma personne et de la lettre que j'avais déjà parcourue. J'en pris une seconde fois connaissance comme par distraction , et pour lui donner le temps de s'apercevoir de ma présence : peine inutile , sa tête était ailleurs. Je lui présentai sa lettre : ce mouvement le tira de sa rêverie. — Qu'en dites-vous , Dangeais , ai-je tort ? ne sont-ce pas des misérables ? Après-demain jepars pour Paris... S'ils bronchent...

entendus. Buonaparte voulait probablement dire : « Je fais tomber la hache , etc. » mais c'eût été trop long pour son impatience.

Capitaine, nous partons après-demain pour Paris. Je passerai à Fontainebleau, je m'y arrêterai; vous pousserez jusqu'à la capitale, vous prendrez langue, et vous reviendrez ventre à terre. »

Le lendemain de cette conversation, le premier consul, après avoir pourvu à toutes les parties du service et remis le commandement de l'armée au général Masséna, se jeta dans une chaise de poste avec Eugène, Duroc et Murat, et reprit ainsi le chemin de ce qu'il regardait alors comme ses futurs états. Savary, Maret et moi nous le suivîmes dans une autre voiture.

Partis le 25 juin de Plaisance, nous arrivâmes le 2 juillet, à midi, aux portes de Fontainebleau, où nous fûmes croisés par une voiture qui fit tout à coup arrêter celle de Bu-

naparte. C'était madame Murat , et sa sœur , depuis princesse de Borghèse. Ces deux dames avaient voulu hâter le plaisir d'embrasser leur frère. Ce dernier ne fut pas insensible à cette marque d'amitié. On continua de faire route , et il ne fut plus question de me faire prendre les devants.

Arrivé à quatre lieues de la capitale , le consul fut abordé par deux officiers généraux qui venaient à sa rencontre. Ils lui dirent que les Parisiens se portaient en foule au-devant de lui ; Cambacérès , Lebrun , ses deux collègues et un autre ministre l'attendaient à Ville-Juif. « En ce cas , dit-il , changeons de voiles. » Il mit aussitôt pied à terre. Ceux qui partageaient sa voiture voulaient l'imiter. « Non , leur dit-il , restez , et représentez-moi pour quelques heures. Vraiment je suis malade ,

et vous m'obligerez d'essuyer pour moi les bordées de la populace : et vous aussi, vous êtes de braves guerriers. Savary et Dangeais vont me céder leur voiture et monteront dans la vôtre. Quant à moi, je veux garder l'incognito, et rentrer seul dans Paris : j'ai toujours bien le temps de me *prodiguer*. »

Savary, Maret et moi nous descendîmes de voiture. Le premier consul prit notre place, en donnant ordre au postillon de couper à gauche pour gagner la route d'Orléans, et entrer dans la capitale par la barrière d'Enfer. Déjà nous n'entendions plus le fouet du conducteur, lorsque nous vîmes la voiture s'arrêter tout à coup. « Monsieur Dangeais, mon frère vous appelle, me dit madame Murat. » Sautant alors en bas de ma chaise, j'allai en toute hâte savoir ce

que me voulait le premier consul. « Dites aux voitures, me cria-t-il, qu'elles continuent leur route, et que je vous emmène avec moi. » Je lui obéis, et bientôt je fus à ses côtés. Nous avions bien couru dix minutes que je n'avais point encore ouvert la bouche, tant j'étais surpris des bizarres procédés du premier consul. Je ne pouvais me rendre compte des motifs qui le poussaient à se dérober aux empressemens d'un peuple avide de le voir et de le féliciter ; j'estimais même cette évasion un contre-sens à sa politique et au besoin qu'il avait de se populariser.

Tandis que, tapi dans un coin de la voiture, j'étais occupé de ces diverses réflexions, Napoléon me regardait en dessous et souriait à ma surprise, car il m'avait pénétré. — « A quoi pense monsieur Dangeais ? »

me dit-il ; ma conduite lui paraît sans doute bien bizarre , bien peu conséquente ? Franchement cette présomption est assez naturelle ; aussi , puis-je vous dire : vous avez raison et moi je n'ai pas tort.

« Qu'est-il en effet de moins à sa place en apparence ? J'évite la rencontre de mes collègues et leurs félicitations , peut-être forcées , mais qu'importe , en politique c'est de coutume ; je me dérobe aux bravos de la multitude ; je me prive de l'impression que ma présence peut faire sur ces masses faciles à émouvoir , et cependant ces divers avantages ne sont point à négliger dans le rôle superbe que je me suis créé. Quelles puissantes raisons peuvent donc motiver ce prétendu contre-sens ? Ah ! c'est là mon secret : secret

qui , avec un peu de réflexion , n'en eût point été un pour vous.

« Dangeais , tout ce qui n'est que naturel et dans les choses ordinaires ne produit qu'un effet commun. Or donc , qu'était-il de plus naturel que d'aller m'offrir aux acclamations d'une population , partie curieuse et désœuvrée , partie fainéante ? de me tordre le cou de droite et de gauche , pour la remercier d'applaudissemens passagers dont je la tiendrais volontiers quitte ? Ce sont de ces choses qui se voient communément , et qui finissent toujours par des cris qu'emporte le vent.

« Il faut , j'en conviens , donner quelquefois de pareilles distractions aux peuples : ce sont des corvées inhérentes à la célébrité. Je dis corvées , et c'est le mot. Qu'est-il , suivant moi , de plus insipide , de plus

à dédaigner, que les tumultueux *vivat* de ces girouettes baptisées, qui le lendemain beugleraient en sens contraire, si le héros de la veille était atteint de proscription ?

« Qu'il y a bien plus d'art à sevrer le public de ces tumultueux passe-temps ! Acteur qui se met rarement en scène se fait toujours plus vivement désirer. Aussi, n'ai-je jamais fait grand cas des caractères populaires. Cette manie d'être toujours à portée de la population est une grande tache dans la vie du tant vanté Béarnais (1) ; elle a baissé le marchepied de sa voiture sous les pas de son assassin.

Demain, Capitaine, je vous prouverai, les journaux à la main, que je ne me frustre d'aucun avantage en

(1) Henri IV.

rentrant ainsi dans la capitale. Je connais ces rédactions ; je serais bien trompé si vous ne lisiez à peu près l'article suivant.

« Les deux consuls et quelques ministres se portèrent hier jusqu'à Ville-Juif, pour y féliciter leur illustre collègue. Une nombreuse population, jalouse de contempler le héros du siècle, le bouclier de la patrie, encombra le milieu et les deux côtés de la route. Mais le guerrier-législateur, aussi modeste que véritablement grand et se croyant toujours au-dessous des éloges qui le poursuivent, est rentré incognito dans la capitale. A de pareils traits qui ne reconnaîtrait l'homme immortel ? » Oui, Capitaine, ainsi sera rédigé l'article qui rendra compte de mon retour. »

Ce fut en me tenant de pareils

propos, que le premier consul arriva aux Tuileries. Une heure après il y fut rejoint par ses deux collègues et quelques ministres. Il resta peu de temps avec eux, et passa le reste de la soirée en famille.

Le lendemain, 3 juillet, les deux consuls, les ministres et les premiers corps de l'état le visitèrent en grande cérémonie. Ces momens d'apparat sont, dans la vie de Buonaparte, ce qui, quant à moi, m'a toujours le plus intéressé. Je trouvais alors qu'il méritait d'autant mieux d'être observé, que lui-même observait les autres, autant qu'il est permis à l'homme de le faire. Avec un maintien de circonstance, son œil hypocrite et perçant semblait chercher la vérité jusque dans les replis les plus cachés du cœur humain. Ses demandes, ses réponses étaient

autant de coups de sonde dont la plupart manquaient rarement leur but. Vingt fois j'ai eu l'occasion de remarquer que de pareils examens le dirigeaient, et dans ses choix, et dans ses desseins.

Si la vie de Napoléon se compose d'époques plus ou moins remarquables, celle de son retour à Paris, après la bataille de Marengo, est à coup sûr le commencement de la fameuse époque qui le vit s'asseoir sur l'un des premiers trônes du monde.

Plus que jamais alors la France pullula de ses agens et de ses créatures. La classe vivante, s'inquiétant fort peu de la classe anéantie ou mutilée, se fondit presque toute entière, et assez machinalement, dans les intérêts du fougueux guerrier qui l'avait fait vaincre. Beaucoup de ses partisans l'étaient, il est vrai, de la

meilleure foi du monde ; tant les circonstances avaient été malheureuses , et tant ses séductions étaient pressantes.

Ce fut en vain que quelques hommes , plus amis de l'humanité , plus clairvoyans et moins séduits , firent observer à leurs concitoyens qu'à côté de leurs chants de gloire , la reconnaissance et la religion demandaient qu'ils entonnassent au moins un million de *De profundis* ! Ces sages observations furent traitées de calomnies , et souvent punies comme telles. « Victoire , s'écriait la population séduite , et nargue des absens. »

Près d'un peuple en aussi bonnes dispositions , un ambitieux , quel qu'il soit , n'a rien à craindre et peut tout oser.

Napoléon , cependant , et certes ce

ne fut pas sans de puissans motifs , Napoléon , dis-je , ne voulut rien brusquer. Dès lors il se livra tout entier à des milliers de combinaisons secrètes ; l'Europe devint un champ sur lequel il éparpilla des pièges de toutes natures. Jour et nuit, au conseil et dans son cabinet , son ambitieux génie ourdit des intrigues dont les ramifications s'étendirent de Saint-Pétersbourg à Lisbonne. Étrangers et Français avaient sans cesse les yeux sur lui , et cependant les uns et les autres étaient ses dupes ; il faisait négocier solennellement avec l'Angleterre , et dans le secret du cabinet il souriait dédaigneusement au traité qui serait conclu. Divers motifs secrets qu'il ne m'a jamais qu'ébauchés , et autres que ceux que j'aurais pu prévoir , le mettaient en opposition avec le gouvernement anglais.

Quiconque alors lui parut contraire à cette nation , obtint son estime vraie ou fausse ; car, depuis sa retraite sur le Bellorophon , je ne puis trop dire quelle était sa véritable façon de penser à l'égard de l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, et à cette époque, il affectait, devant ses intimes, de haïr cordialement le cabinet de Saint-James. « Si l'Angleterre , lui disait un jour l'ex-ministre Decrès, ne nous rend nos colonies et nos vaisseaux , j'ignore pourquoi nous ferons la paix avec elle ; sur terre, certes, elle n'existera pas pour nous , si seule elle nous aborde. Ainsi donc , toutes nos notes diplomatiques, et, puisqu'il faut le dire , toutes celles de l'univers doivent se borner à ces deux mots : « *rendez gorge.* » (1) — Touchez là, lui

(1) Peu d'hommes détestèrent aussi cor-

répondit vivement Buonaparte, vous êtes un brave homme : nous pensons l'un comme l'autre ; recevez donc un secret. Sachez que si je fais traiter avec ces tyrans des mers, c'est que j'ai besoin de me donner , aux yeux de la nation française , la réputation d'un chef modéré et sincèrement ami de la paix ; Dieu sait ce qu'il en est , surtout quand il s'agit de l'Angleterre ! »

Il y avait à peine quinze jours que le

dialement les Anglais que l'ex-amiral Decrès. Aussi disait-il : « La politique seule peut avoir mis nos anciens monarques et mettre celui d'aujourd'hui en relation avec ces peuples ; mais tout sujet d'un roi de France qui ne les a pas secrètement détestés, qui ne les déteste pas secrètement , n'était pas et n'est pas Français , ou ne méritait pas et ne mérite pas de l'être. Depuis des siècles nos malheurs datent de Londres. » Le bon Decrès était un peu violent.

premier consul était de retour d'Italie, lorsqu'il crut pouvoir impunément confier son grand projet à quatre ou cinq de ses plus dévoués serviteurs. Il me fit part de cette résolution ; j'essayai de lui en prouver la témérité.

« Vous me croyez donc bien incon-
 venient : qui peut vous donner une
 telle opinion ? Depuis vingt ans n'ai-
 je pas assez bien conduit ma nacelle ?
 pilote intrépide, n'ai-je pas bien rangé
 les écueils et glissé sur les tempêtes ?
 Sachez , monsieur , que je sais trop
 bien décomposer mon monde pour
 ne le point connaître. De par tout ce
 qu'il y a de plus sacré sous le ciel ,
 avant que les braves gens, les *tout-à-
 moi* à qui je vais confier mes desseins,
 ne les trahissent , je me serai trahi
 moi-même. Un trop fort cadenat, au
 surplus , leur fermera la bouche : de
 l'or... un bloc de dignités... oui ,

monsieur , un bloc de dignités... riez de l'expression , elle est la mienne : j'aime à peindre. Mais je puis vous admettre à ces confidences ; là , j'espère , il vous sera prouvé , par dits et faits , que je n'ai point trop présumé de mes créatures. »

Buonaparte s'animait de plus en plus , et je bornai là mes observations.

Le jour suivant , 19 juillet , il me fit appeler dans son cabinet ; j'y trouvai messieurs Regnier , Boulay (de la Meurthe) et Regnault-d'Angely : Murat et Savary n'arrivèrent qu'après moi (1). A certain signe que me fit Napoléon , je devinai que c'étaient là les cinq français qui allaient gaie-

(1) C'est à tort qu'un écrivain , d'ailleurs passablement instruit du fait , a publié que Cambacérès fit partie de cette conférence ; il n'y parut point.

ment apprendre qu'un soldat corse voulait s'approprier leur belle patrie, jadis si fière de ses monarques.

Ce fut le premier consul qui ouvrit l'entretien , en demandant à Boulay (de la Meurthe) si les départemens étaient aussi tranquilles que ses ministres et les journaux le publiaient. Boulay lui répondit , assez malignement , que , sous ce rapport , ministres et journaux n'avaient jamais été si véridiques ; que toute la France était dans le délire de son administration. Regnault-d'Angely qui sans doute épiait l'occasion de pérorer , et qui , peut-être , en avait la commission secrète , partit de là pour établir la différence qui existait entre les procédés administratifs du directoire et ceux du premier consul. Ces deux époques furent tracées avec une chaleur d'imagination , suscep-

tible d'enchaîner la réflexion , et de séduire des esprits beaucoup moins bien disposés. L'habile courtisan broya les plus sombres couleurs , pour rendre l'abjection et les calamités de l'État sous les méprisables intrigues du directoire ; mais que sa palette se chargea richement , lorsqu'il peignit la France sous l'administration du premier consul ! Le coloris du Titien, les teintes suaves et le pinceau flou de l'Albane eussent paru fades auprès des couleurs de ce grand maître dans l'art difficile de savoir heureusement tout amplifier ; un seul trait de cette composition donnera une idée de son ensemble.

« Abstraction faite , dit l'orateur , des cicatrices que laissent encore apercevoir les plaies profondes faites à l'État depuis douze ans , la France a-t-elle jamais atteint , même sous

ses rois les plus puissans, le degré de gloire et de prospérités auquel nous la voyons maintenant ? (1) » L'auditoire, le patron excepté, suait

(1) Notez qu'à cette époque les chouans avaient remplacé les Vendéens; que quelques républicains sincères et de furieux jacobins s'agitaient secrètement, et chacun de leur côté, pour éliminer l'ambitieux qui les avait écartés; que l'héritier légitime était, pour ainsi dire, aux portes de France; que Pichegru et autres partisans des Bourbons, tramaient sourdement, à Londres, la chute du premier consul et de son gouvernement; que nous étions en guerre avec quelques-unes des premières puissances de l'Europe; que nous n'avions enfin ni colonies, ni marine: récapitulez toutes ces circonstances, et prouvez-vous, s'il est possible, que la France, au milieu de tant de motifs de crainte et de bouleversement, pouvait être plus heureuse que sous *ses rois les plus puissans*. Mais le cauteleux orateur savait bien n'être pas démenti dans ses plus hardies exagérations.

à grosses gouttes des efforts qu'il avait faits pour tenir à de pareilles amplifications , tout intéressé qu'il fût à les écouter avec l'air d'y croire.

Buonaparte , les jambes croisées , le coude sur le bras de son fauteuil , tenant sa tête appuyée sur sa main , et de la gauche roulant un papier dans ses doigts , semblait , de temps à autre , dire à l'orateur : « Je sais fort bien que je mérite tous ces éloges ; mais , de grâce , ménagez ma modestie , si vous voulez que je n'aie pas l'air d'un fat bouffi d'amour-propre. »

L'habile discoureur avait terminé sa péroration , et comme il n'était au pouvoir de personne d'ajouter à ce qu'il avait avancé , le premier consul se leva et dit : « Messieurs , ces brillans éloges glisseraient facilement sur mon ame , s'ils ne me donnaient la douce assurance que la

France est maintenant plus heureuse au dedans et plus respectée au dehors. Cependant , messieurs , m'arrêterai-je au milieu d'une aussi belle carrière ? Je ne le crois pas , si toutefois , vous , et tout ce qui partage avec moi le fardeau du gouvernement , vous ne vous refusez pas à me seconder. Un secret d'une grande importance va devenir le vôtre ; je n'ignore point qu'il peut me perdre dans votre opinion , et dans celle d'un grand nombre de personnes ; qu'il peut me susciter des ennemis , des accusateurs , des... Là , je m'arrête ; je ne puis supposer tant d'ingratitude dans le cœur des Français ; mais quels que soient les périls dont je m'environne , ils ne sont , ils ne peuvent rien être près des intérêts , des prospérités d'une nation qui mérite de s'inscrire la première nation de l'univers. De grands projets

roulent dans ma tête ; et c'est pour vous consulter sur l'unique moyen de les réaliser que je vous ai réunis dans ce lieu.

« Messieurs, il n'est de bonheur pour une nation que dans la stabilité de son gouvernement ; il n'est de gouvernement stable , pour une grande nation , que le gouvernement d'un seul. » Là , Buonaparte s'arrêta l'espace d'une seconde , probablement pour se conduire d'après l'effet qu'aurait produit son dernier mot. Mais l'auditoire l'avait entendu sans la moindre émotion ; aussi le consul l'en complimenta-t-il en continuant ainsi : « Messieurs, vous êtes tranquilles , et cependant je vous ai parlé du gouvernement d'un seul. Ah ! vous êtes de bons Français ; l'expérience vous a soustraits à l'empire des mots. Egalité, liberté, haine aux rois,

tous ces mots vous ont parus ce qu'ils sont, de dangereux contre-sens, et pour notre siècle et pour l'étendue et la population du territoire français. Vingt-cinq millions d'hommes ne peuvent pas plus former une république heureuse, qu'un canton du Vallais ne pourrait être un puissant royaume. Cette grande vérité, bien sentie en 1793, nous aurait évité bien des malheurs.

• Je vous disais que le gouvernement d'un seul était l'unique qui convint à la population française. Maintenant quel mortel se chargera de ce dangereux fardeau ? quel audacieux mortel se croira le génie et les qualités nécessaires, non seulement pour cicatriser les plaies de notre patrie, mais bien encore pour lui en faire perdre le souvenir dans le cercle illimité de sa gloire et de sa puissance ?

Quel sera ce mortel... ? Messieurs ,
ce sera moi !!! Croyez bien que
c'est armé de toutes pièces que je
me présenterai dans cette arène ;
qu'avant d'y entrer , je mesurerai
l'haleine de mon coursier à l'espace
qu'il faudra lui faire parcourir. L'ir-
réfléchi , l'ambitieux , le jaloux m'ac-
cableront d'épithètes injurieuses ,
me signaleront à des arrêts proscrip-
teurs ; eh bien ! je chargerai les pros-
pérités de la patrie de classer parmi
les calomnies ces méprisables quali-
fications ; j'en appellerai au bonheur
des individus quand il s'agira de me
proscrire : voilà , messieurs , quelles
seront mes vengeances. Transportez-
vous , de grâce , et s'il est possible ,
à ce moment suprême. Napoléon
Bonaparte , beaucoup plus votre
ami que votre souverain sur un
trône héréditaire dans sa famille ,

croira faiblement reconnaître les services que vous lui aurez rendus , en vous chargeant de dignités et de richesses , en vous plaçant sur les premiers degrés du trône. Alors , fort de mon génie et de vos lumières , qu'aurai-je à redouter ? quelle puissance étrangère , quelle faction de l'intérieur oseront lutter contre cette masse de moyens réunis ? Leur chute toucherait de près à leur début ; et l'univers apprendrait que les bases de mon gouvernement reposent sur des siècles d'existence. Maintenant, messieurs , que vous possédez mon secret , prononcez-vous : ne craignez rien. Je suis même préparé à vous trouver contraires à mon dessein : car vous n'êtes que des hommes , et Dieu seul connaît la pureté de mes sentimens. Non , non , je ne suis point un ambitieux. Ce n'est point

dans une couronne que j'ai placé la récompense due à mes services ; ce n'est point un trône que j'ambitionne ; mais , puisqu'il me faut un sceptre pour mettre aux mains de la nation française le sceptre de l'Europe , hardiment je le demande ce sceptre ; intrépidement je saurai le soutenir et le faire respecter ! (1) »

Les auditeurs n'eussent point été vendus aux volontés du fougueux consul , que l'énergique expression de ses ambitieux projets les eût favorablement disposés en sa faveur , surtout à cette époque. Tous voulaient répondre ; mais Regnier devança les autres , en s'exprimant ainsi : « Sans vouloir influencer l'opinion de qui que ce soit , et moi aussi depuis long-temps je suis per-

(1) Qu'il y a loin de là à Sainte-Hélène !

suadé que notre patrie n'a de bonheur à espérer que sous une monarchie héréditaire ! Le chef seul de cette bienfaisante institution me semblait difficile à rencontrer ; vous parûtes, consul , et soudain je vous proclamai , dans le secret de mon cœur , le souverain d'un peuple qui ne peut être heureux que sous les lois d'un seul. Que les Français ont de grâces à rendre au maître du monde , de ce qu'une modestie déplacée ne vous empêche pas de vous indiquer aux besoins de la patrie ! Vous dédaignez les interprétations malignes ; vous brusquez des bien-séances qui ne doivent exister que pour l'ambitieux vulgaire , égoïste , sans titres et sans moyens. Estimant alors la multitude ce qu'elle est , c'est-à-dire myope et peu perspicace , vous n'attendez pas que l'on vous

appelle , vous vous désignez au bonheur général. Ah ! consul , à ce trait seul je reconnais le cédre des êtres vivans. Aussi avec quel plaisir je déclare ici que je souscris avec orgueil l'obligation de servir , de tous les moyens qui sont en mon pouvoir, les glorieux projets que vous nous avez communiqués... — Et nous aussi, s'écrièrent spontanément les quatre autres spectateurs, et nous aussi nous souscrivons l'obligation de mettre la France sous le gouvernement d'un homme qui peut en être à la fois l'épée et le bouclier... »

Le premier consul, sensible en apparence à tant de marques d'intérêt, ne voulut point en entendre davantage.

« C'en est assez, mes amis, leur dit-il je n'en espérais pas moins de votre amour pour la patrie et de votre attachement à ma personne ;

mais en vous annonçant mon projet, sachez que je ne puis vous préciser le terme de son exécution. De grands secrets, venus depuis peu à ma connaissance, me commandent de grands ménagemens. Je marcherai rapidement et doucement au but. J'ai déjà travaillé un projet de fixité dans le poste que j'occupe. — Je vous entends, interrompt Boulay (de la Meurthe), c'est un consulat à vie. — C'est cela. — Je m'en charge, ajoute Regnault-d'Angély ; demain, sans plus tarder, j'en rédige la substance, tandis que M. Boulay préparera les suffrages. — Je ne crois pas, dit Napoléon, avoir beaucoup d'oppositions à redouter, soit parmi les sénateurs, soit de la part du tribunal. »

Là finit cette conférence, unique peut-être dans les annales de l'ambi-

tion. Elle n'est pas le morceau le moins dramatique de la vie de Buonaparte; quel autre, cependant, aurait mieux défini cette espèce de comité secret? Il eût fallu l'entendre me dire le lendemain, en riant malignement: « Ah! Capitaine, que Molière n'existe-t-il! je lui rendrais compte de ce qui s'est passé hier dans mon cabinet, et le théâtre aurait un genre de plus: la comédie politique. Comment trouvez-vous celle d'hier? Et les acteurs? convenez au moins que ceux-là sont impayables. Lekain disait que tout-puissant qu'était le roi de France il ne pouvait faire un homme comme lui. Qu'il renaisse ce Lekain, et je lui prouverai que, sans être roi de France, je sais créer des acteurs aussi naturels, aussi pathétiques que l'élève fameux du bon monsieur

Arouet (1). Croirez-vous , cependant , que le verbeux Regnier m'a furieusement embarrassé ? J'ai cru , pendant quelques minutes , qu'il se moquait de moi. Son discours , facile à prendre en sens contraire , avait je ne sais quoi de sardonique qui m'a péniblement intrigué. Mais , ce matin , je me suis convaincu que l'orateur parlait de bonne foi ; aussi lui dois-je réparation des injustes soupçons que j'ai conçus contre lui. »

C'était ainsi , qu'en arrière de ses créatures les plus dévouées , le premier consul se riait de leurs plus fortes preuves d'attachement.

(1) Lekain dut , aux excellens préceptes de M. de Voltaire , les brillantes qualités qu'il déploya sur la scène.

CHAPITRE VII.

LE *premier* consul n'avait point trop présumé de la complaisance des *premiers* corps de l'État ; aux *premières* propositions que leur firent MM. Regnault et Boulay, d'assurer à Napoléon le consulat à vie, sénateurs, conseillers d'état, tribuns et membres du corps législatif se précipitèrent dans leurs tribunes pour appuyer ce projet, qui, disaient-ils, n'assurerait qu'une faible récompense à de grands services. Carnot seul, toujours enclin à se mettre en évidence par de grandes oppositions ; Carnot, dis-je, s'élevant seul contre ce projet, fit, sans le vouloir, la for-

tune de plus d'un de ses collègues. Ah ! comme ceux-ci , habiles à profiter de l'occasion , rétorquèrent admirablement bien le préopinant ! Vainement ce dernier leur retraça-t-il leurs sermens de 1793 et autres ; on ne l'écouta pas ; quelques-uns même lui dirent à l'oreille : « Vous nous la donnez belle avec vos sermens : ne savez-vous pas que c'est le billon de la monnaie humaine et dont on ne fait aucun cas dans les forts paiemens ? » Comment résister à de pareils argumens ? aussi le prudent Carnot finit-il par dire : « Eh bien , si cela passe , je ferai comme les autres. » Belle conclusion et digne de l'exorde.

Le 2 août , une nombreuse députation vint notifier au premier consul le sénatus - consulte qui lui déférait le consulat à vie. Il le reçut , à peu de chose près , de l'air d'un homme per-

suadé qu'on ne lui accorde rien de trop.

Ce n'était cependant point, comme on dit vulgairement, une cinquième roue à un carosse, que ce consulat à vie ; et celui qui le reçut savait plus que tout autre apprécier les avantages de cette permanence. « Les Français, disait-il à son frère Joseph, sont maintenant certains d'être sous ma tutelle tout le temps que je vivrai. C'est un grand pas de fait ; quand un peuple est sûr de ne point voir sortir des rangs quiconque lui donne des lois, il se conforme à sa législation, je dirais même à ses caprices. » Outre ces avantages, la fixité de Buonaparte, dans sa dignité consulaire, accrut considérablement, en sa faveur, la confiance des gouvernemens étrangers ; de ce jour ils traitèrent avec lui comme avec un monarque.

Voyant tout ainsi concourir à ses vues , je croyais , d'un jour à l'autre , l'entendre se proclamer souverain ; mais , non : il eut la modestie de se contenter , pour le moment , de son titre.

Les négociations d'Amiens se suivaient toujours ; le consul les hérissait d'obstacles , que d'un jour à l'autre il détruisait et faisait ensuite disparaître.

Ces puériles variations prenaient leurs sources , tantôt dans les rapports de ses agens , tant à l'étranger qu'en France , tantôt dans la versalité de ses passions ; enfin , après une foule d'objections de part et d'autre , ce traité de paix avec l'Angleterre fut signé à Amiens , le 27 mars 1802.

Je n'eusse point eu les secrets du premier consul , qu'à l'instant où le traité fut soumis à sa ratification ;

j'aurais hardiment prononcé qu'il ne serait pas de longue durée. Quelque habile qu'il fût à se déguiser, ses véritables sentimens perçaient dans ses moindres gestes.

Voyant sa puissance accrue de toute part, il multiplia ses relations avec l'étranger. La Porte et les Barbaresques reçurent solennellement ses envoyés. Le 2 octobre dix-huit cent deux, le colonel Sébastiani, son chargé d'affaires dans les Echelles du levant, rapprochait, par un traité de paix, la Suède et le pacha de Tripoli; à peu près à la même époque, le général Brune se disposait à partir comme ambassadeur près la cour Ottomane. Sidi Mustapha Arnout, envoyé du Bey de Tunis, était admis à l'audience du premier consul, et lui présentait, de la part de son maître, outre divers présens, dix

très-beaux chevaux arabes et de la plus belle race. Dans toutes ces choses, il est vrai, on mêlait encore le nom de la république; mais Dieu sait si ce n'était pas que pour la forme.

Si Buonaparte celait encore quelque peu ses projets à la nation qu'il voulait asservir, la plupart de ses actions en donnait le secret à sa famille.

Dans les premiers jours de 1803, il apprit la mort de son beau-frère, le général Leclerc, commandant en chef l'armée de Saint-Domingue. Joséphine fut chargée d'annoncer cette fatale nouvelle à la jeune veuve. Celle-ci qui aimait sincèrement son époux, devint inconsolable. « Laissez-la pleurer, dit Buonaparte, elle ne sait pas ce quelle gagne. Je saurai bien la consoler, moi : elle avait épousé le fils d'un marchand de

laine (1), je la remarierai à un prince; non de ces princes équivoques, mais bien de bonne lignée. Qu'elle me laisse faire : je mettrai fin à son veuvage cette année... son futur est déjà trouvé. Je ne suis pas prince, moi; mais j'en connais à qui je puis dire : Épousez ma sœur, et qui n'oseront la refuser. Plus tard j'espère bien pouvoir en dire autant à tous les princes de l'Europe, et compter de même sur leur acquiescement : je m'entends... » La même année, en effet, la veuve Leclerc épousa le prince Camille de Borghèse, d'une ancienne maison d'Italie.

Chaque jour rapprochait le premier consul du pouvoir suprême. Quelques-unes des premières puissances de l'Europe étaient, ou dans ses

(1) Le général Leclerc était de Pontoise,

intérêts , ou forcées de respecter ses volontés. L'Angleterre seule , qu'il avait fait secrètement pressentir , lui parut de tous points contraire à son usurpation. C'en fut assez; et le traité, conclu l'année précédente avec cette puissance, fut à l'instant rompu, sous prétexte qu'elle se refusait à restituer l'île de Malthe.

Tandis que le général Mortier terminait en huit jours la conquête de l'électorat de Hanovre , Buonaparte se disposait à visiter les départemens du nord.

Que n'a-t-on point écrit de beau sur ces courses dans l'intérieur de la France? C'était, à en croire certains journaux d'alors , la philanthropie seule du premier consul qui les avait inspirées. « Il veut, disaient-ils , connaître par lui-même si ses intentions paternelles sont remplies; si le peuple

est heureux, quels sont ses besoins ; quel est le genre d'industrie de chaque département , et quels sont les moyens de l'accroître. Il veut juger des ressources et de l'emploi que l'on en fait. Négocians , manufacturiers , fabricans lui sont présentés , et des encouragemens et de douces promesses leur sont donnés. Pauvres gens ; qu'ils eussent été moins prodigues d'éloges, s'ils eussent connu la centième partie des sentimens secrets de l'homme qu'ils préconisaient ainsi sur de brillantes apparences ! Le plus grand nombre de ses panégyristes se composait, il est vrai, d'hommes avides de richesses et d'honneurs, de personnes obscures, jalouses de se faire remarquer du patron, et de pauvres diables obligés de brûler force encens, pour se conserver leur modiques appointemens.

Quoi qu'il en fût de ces apologies, si, parmi leurs auteurs, il en était quelques-uns de bonne foi, et qui, séduits par de beaux dehors, pensèrent n'imprimer que la vérité, la lettre suivante leur donnera la mesure du personnage qu'ils célébraient. Là se trouvera la clef des véritables motifs qui le dirigèrent dans ces excursions départementales.

A Bruxelles, le 12 juillet 1803.

Madame et mère,

« Si jamais je regrette un temps écoulé, ce ne sera point celui que j'ûse dans le voyage qui m'éloigne de vous. Que je m'exprimais avec précision, lorsque je disais à Lucien que c'était un forte reconnaissance que je poussais dans le centre de mes futurs États. Cette excursion me

vaut un traité sur la population ; maintenant, et plus que jamais , je la sais par cœur. Ah ! madame , qu'il est facile d'en imposer à la multitude ! Je suis parfois affligé de tant de facilité : là n'existe nul obstacle et par conséquent pas de gloire. Français du nord , Belges et Flamands , tout cela est de cire et reçoit telle impression que je veux lui donner. De bonne foi je ne croyais pas le pays aussi *peuple* qu'il est. Sur les routes on se porte en foule à ma rencontre ; lorsque j'entre dans une ville , je trouve la moitié des habitans sous les armes , l'autre aux croisées ou sur les toits. Ma voiture a déjà passé sur les cuisses de quelques imbéciles qui , malgré les coups de plat de sabre que leur appliquait mon escorte , se sont poussés sous les roues pour me contempler plus

à l'aise. A quelque chose cependant malheur est bon. J'ai fait donner quelques écus aux estropiés , et soudain , de leur lit de souffrance , ils m'ont proclamé le plus humain et le plus généreux des mortels.

« On serait modeste, que l'on cesserait bientôt de l'être avec cette tourbe animée : cela fait pleuvoir sur moi des torrens de *vivat* à me rendre sourd ; aussi ne puis-je plus sortir qu'avec du coton dans les oreilles. Je suis, en vérité , forcé de me croire trente pieds de plus que ces *brise-tympan* ; et cela est.

« Croiriez-vous néanmoins que ce n'est pas là le coin le mieux frappé de la simplesse de ces machines humaines : ils pensent bien sérieusement que leur intérêt seul m'a conduit parmi eux. Qui me prêterait un autre motif , serait à l'instant

lapidé. Je m'entends assez bien , je l'avoue , à propager cette opinion toute en ma faveur. Usines , manufactures , fabriques , ateliers , je visite tout ; partout je laisse de petits cadeaux et de grandes promesses. Du plus mince au plus riche fabricant de toile , il n'en est pas un qui ne me croit venu tout exprès de Paris pour admirer le tissu de sa pièce. Que La Fontaine a raison quand il dit qu'il n'est rien comme l'œil du maître. Ma présence en a plus fait en huit jours que mes prôneurs en quatre ans. J'ai gracieusement accueilli la vieillesse , encouragé l'âge mûr , et beaucoup promis aux jeunes gens. Je puis maintenant me dire : « Français du nord , Flamands , Brabançons et Belges , vous êtes à moi. » Je veux cependant laver la tête au préfet et au maire d'Anvers ; ils

n'envoient que des hommes à l'armée et pas un soldat national. L'esprit de ce département n'est que souple ; j'ai pourtant de grands desseins sur Anvers ; mais n'anticipons rien...

« Ce léger aperçu vous dira , madame , que mon but est à peu près atteint. Je voulais m'assurer si , lors du grand jour , je n'avais rien à craindre des contrées que je visite ; grâce à l'ordre que j'y maintiens , nulle faction ne les infecte. J'ose croire que les départemens que je me propose de visiter dans quelques mois , m'apporteront la même satisfaction. Alors , madame , alors votre heureux fils ceindra le bandeau des Monarques. »

Le premier consul ;

BUONAPARTE.

.

Tout commentaire sur cette lettre serait inutile : Buonaparte et sa politique s'y trouvent dans toute leur dimension. Quiconque l'a connu particulièrement, y reconnaîtra l'irrévérence avec laquelle il aimait à parler de la population, lors même qu'il plaçait en elle ses plus belles espérances.

Le premier consul, de retour dans la capitale, se livra plus que jamais à son projet. Quatre à cinq mois se passèrent en intrigues secrètes dont probabelment il ne crut pas devoir m'instruire. Étant néanmoins d'une de ses parties de chasse, à cette époque, et mon cheval venant légèrement à broncher : « Allons, maudit invalide, me dit-il en riant, n'êtes-vous pas assez éclopé, et voulez-vous toujours vous mettre au lit la veille de belles fêtes ? »

Et puis , se rapprochant de moi ,
et plus bas : « Oui, de belles fêtes...
Les ouvriers sont à la besogne ,
et sous peu la grande épithète sera
proclamée. »

Nous étions à la mi-fevrier 1804 ,
et personne , excepté les intimes ,
n'était instruit de ce qui se tramait
en secret. Tout à coup il se fit dans
les habitudes de Napoléon un chan-
gement qui ne pouvait m'échapper :
tous ses traits se rembrunirent , et
plus que jamais il me parut affairé.
« Il est probablement , me dis-je ,
épouvanté de la hardiesse de son entre-
prise. » Cette idée était assez naturelle ;
mais comment expliquer l'expres-
sion douloureuse qu'emportaient
avec elles presque toutes les per-
sonnes qu'il entretenait dans son
cabinet ? que signifiait l'air contraint
et peiné de sa famille ? C'était ce

dont je ne pouvais me rendre compte, lorsque le premier mars, le consul lui-même souleva un coin du rideau qui me cachait ce grand secret.

Appelé dans son cabinet, pour aider à son secrétaire particulier, je trouvai ce dernier seul : il avait l'air sombre et fortement préoccupé. « Vous êtes des nôtres, me demandait-il ; nous aurons sans doute de grandes écritures... mais j'entends du bruit..... » C'étaient MM. Fouché, Cambacérès et Regnault. Murat et Savary ne vinrent que quelques minutes après; ils étaient encore à se saluer, quand le premier consul entra. Il tenait plusieurs lettres qu'il remit à Fouché; et s'adressant ensuite à ceux qui l'entouraient : « Vous avez tous pris connaissance de ces dépêches; j'ai fait plus : je les ai lues »

et relues. Il n'y a plus rien à se dire. Il faut que cet homme soit en France, près de moi, sous mes yeux. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il attire les regards. Savez-vous ce qu'en disait Moreau, il y six ans, chez la présidente de Neubourg? En vérité, cela donne à penser, surtout à la veille d'événemens d'une aussi grande importance que ceux qui se préparent. Je ne me forge point de craintes chimériques ; les faits sont là et parlent. Mon avènement au trône peut rencontrer une faction secrète qui communique son esprit à l'armée. Qu'alors elle lui désigne le jeune prince : c'en est fait, je tombe tout à plat. Le nom de Condé, l'appât de la nouveauté, si puissant sur le français, tout en un mot peut annihiler quinze ans de gloire et de travaux. Ces puissantes raisons.

sautent tellement aux yeux, que je renonce à justifier l'entreprise... Maret, nous ne ferons pas d'écritures... Maintenant, messieurs, avez-vous quelques objections à me faire? Je ne le crois pas : faits et preuves, tout est là. »

Avec de moindres raisons Buona-
parte eut rangé l'auditoire dans son
parti. Cambacérès fit seulement
observer que le prince était en pays
neutre, de l'aven même du premier
consul. « Monsieur, répondit ce der-
nier, quand j'acquiesçai à ce que
l'électeur laissât le Prince s'établir
sur le territoire de Bade, je savais
bien ce que je faisais. Je le laissais se
fixer là pour le mieux faire observer,
et le trouver sous ma main quand
j'en aurais besoin. Que me parlez-
vous de neutralité? sachez que tout
pays qui recèle un grand ennemi,

ne saurait être neutre pour celui qui a besoin de s'assurer du personnage : urgence alors justifie violation. »

Il ne s'agissait, à cette époque, que de l'enlèvement du duc ; et, cependant, quelques-unes des personnes mises dans ce secret, auraient volontiers désiré que Napoléon se désistât de cette entreprise : de ce nombre étaient particulièrement Joséphine et Lucien. Mais l'une et l'autre furent bien autrement consternés, lorsque, dans la soirée du 13 mars, il leur laissa pressentir le sort funeste qu'il réservait au petit-fils du grand Condé.

Il était dix heures ; je traversais le pavillon Marsan en même temps que Buonaparte : il avait l'air furieux et parlait haut. Il aperçut un domestique de Murat et lui demanda où

était son maître. « Chez le général Duroc , répond le valet. — Allez lui dire que je l'attends au salon. » (En se retournant) , « Capitaine , je n'y tiens plus... ils me font perdre la tête... ils ne veulent pas qu'il meure... C'est du *pur Condé* , m'a dit Lucien , je ne sais à quel propos. L'insensé croit peut-être que je puis monter sans échelle. Celle-ci m'est de toute urgence pour bien des raisons ; cependant peu s'en est fallu que j'aie cédé... Cette Joséphine , aussi , est toujours là à me mettre l'épée dans les reins... à me dire , avec cet accent qui me tue le caractère : « Mon ami , votre pouvoir n'a point encore commandé une exécution d'éclat ; le sang des Bourbons n'a jamais coulé par vous ; vingt fois vous parûtes glorieux de cette exception : qu'elle vous soit chère encore ;

le nouveau titre que vous ambitionnez n'en sera que plus tôt reconnu. Et quel tort a ce jeune prince ? d'avoir soutenu l'honneur de sa famille... vous-même, mon ami, qui tenez tant à l'honneur... de grâce ne vous préparez point d'éternels regrets. Le duc est tranquille et vit retiré ; on vous a trompé sur son compte... » Enfin, Dangeais, voilà ce dont elle me casse la tête ; aussi me suis-je sauvé : ils m'auraient escamoté un contre-projet... Murat, venez donc : on m'obsède ; j'ai sonné la retraite pour n'être point mis aux abois. J'ai tout dit en faveur du parti que j'ai pris ; mais ils m'ont répondu, *ad rem*, suivant eux, que je faisais une faute. Qu'en dites-vous, Général ? en finirai-je tout de suite ou le mettrai-je sous la clef ? — L'affaire est délicate, répondit Murat,

et vous seul pouvez bien y prononcer, en raison de certains secrets que vous possédez de plus que nous, et des grands motifs qui vous dirigent. — Ah ! je vois ce qui en est : les uns me tracassent, et les autres se tirent de presse. Vous ambitionnez de prendre part au gâteau, et vous redoutez d'aider à le tirer du four. Eh bien ! allez à tous les diables. Vous m'y forcez, je m'isole. Désormais, ni vous, ni les miens n'aurez aucun de mes secrets : j'opérerai seul... Réflexion tardive ! ne savais-je pas que, tous tant que vous êtes, vous n'aviez pas l'ampleur de ces grandes décisions. Laissez-moi... Oui, laissez-moi... j'ai besoin d'être seul, absolument seul, ».

Murat était anéanti ; et certes, dans le moment, il eût été difficile de reconnaître en lui le tant renommé sa-

breur. Nous descendîmes ensemble ; au rez-de-chaussée il aperçut Cambacérès qui montait chez le premier consul. « Allez , lui dit-il , vous y serez bien reçu. — Des quintes ? lui demanda Cambacérès. — Quintes ou fureurs , je l'ignore ; mais il vient de sauter au plafond. — En ce cas , je rentre à l'hôtel. » En effet , le prudent Cambacérès remonte en voiture , et sort des Tuileries.

Le 17 mars , je travaillai dans son cabinet et sous les ordres de Maret. Il s'agissait beaucoup de MM. Lombard , Haugwits et autres personnages du cabinet prussien. De toute la journée je ne vis point le premier consul. Son secrétaire fut obligé d'interrompre son travail , faute de renseignemens que le consul pouvait seul lui donner. Le 19 , dans l'après-midi , ce dernier me rencontra comme il

allait monter en voiture avec Lucien , son frère. « Passez , me dit-il , demain , à midi , dans mon cabinet , et n'en quittez pas ; vous y trouverez mon secrétaire. »

Le lendemain , 20 mars , les portes du jardin n'étaient point encore ouvertes au public , que , d'une croisée de la première galerie , je crus apercevoir le premier consul dans le quinconce de gauche. Le fait me paraissant peu naturel , car les matinées étaient encore fraîches , je descendis au jardin afin de m'en assurer ; mais , arrivé vers le bassin , je ne vis plus personne. Je m'avançai dans la grande allée , et de là , plongeant dans toutes les autres , j'entrevis Napoléon sur un banc. Je traversai vite le sentier à droite , pour me trouver directement en face de lui , et le contempler plus à mon aise. Il

était en culotte de peau , sur un banc couvert de rosée. Les bras croisés , la tête basse , il ne parlait ni ne gesticulait , lorsque des feux roulans , partis du Champ-de-Mars , le tirèrent de son assoupissement : c'était l'exercice à feu de la garde consulaire. Il ne m'aperçut pas ; mais je me dirigeai de manière à me trouver en face de lui. « Quoi ! c'est vous , monsieur Dangeais , que faites-vous ici , tandis que tout dort au château ? — Consul , vous êtes la preuve du contraire. — C'est vrai ; mais de vous à moi , quelle différence !.... Je ne pouvais dormir ; je travaillais depuis trois heures. J'ai pensé bien faire en venant ici humer la fraîcheur du matin. Le temps est sec : la rosée seule mouille ; mais ce n'est rien : cela humecte , je me trouve beaucoup mieux. Que de tracasseries , mon

cher Capitaine ! et pourquoi ? pour des choses qui doivent être , si je veux impunément atteindre mon but. Heureusement que tout cela finira ce soir , d'une façon ou de l'autre : Ordener et Fririon m'ont écrit..... » J'allais , sans doute , en savoir davantage , lorsque des ouvriers treillageurs arrivèrent près de nous. « Les portes sont ouvertes , me dit-il , je rentre. A midi , ne manquez pas... dans mon cabinet. »

J'étais auprès de l'ambitieux , il est vrai ; mais les circonstances , plus que mes principes , m'y avaient placé. Je laisse à penser quelle journée je passai , quel tendre intérêt je prenais au malheur du duc ! le plus jeune de mes oncles tenait sa fortune de la générosité de la maison de Condé. Un doux espoir , cependant , me soutenait encore : j'espérais que le cruel

se laisserait désarmer à l'aspect de sa victime ; je croyais enfin qu'il trouverait tant d'oppositions au moment de l'arrêt, qu'il ne se hasarderait point à le prononcer ; j'avais, hélas ! encore trop bonne opinion , et de lui , et de certains personnages qui l'entouraient.

Depuis plus de deux heures , le malheureux prince était à Vincennes , que j'ignorais qu'il y fût arrivé. Tout était en mouvement dans le château ; des messagers et des aides-de-camp se succédaient sans interruption de Vincennes aux Tuileries. Maret m'avait laissé seul dans le cabinet ; deux autres personnes vinrent m'y joindre , et cependant nous n'avions rien à expédier ; j'étais enfin sur les épines. Je fis demander à Maret si je pouvais me retirer : il me répondit d'attendre encore.

Buonaparte , que je n'avais pas vu depuis le matin , était dans la salle du conseil avec une douzaine de personnages : il appuyait sur la nécessité d'envoyer le duc d'Enghien à la mort. Il trouvait des oppositions : beaucoup opinaient à la captivité ; entre autres Cambacérès. Fouché , me dit-on le lendemain , fut le seul qui partagea l'opinion de Napoléon ; encore ne s'expliqua-t-il qu'à demi sur ce sujet. Minuit sonnait à l'horloge du château , lorsqu'on vint annoncer un officier d'ordonnance venant de Vincennes. Murat vint prendre sa dépêche , et le laissa dans l'antichambre , en lui disant d'attendre. Je m'approchai de cet officier , et lui demandai s'il y avait quelque chose de nouveau à Vincennes. Un *Je l'ignore* , assez lugubrement ex-

primé , m'avertit de terminer là mes questions.

Depuis plus d'une heure cet officier attendait une réponse , lorsque Savary et Murat vinrent lui dire de les suivre. Je les vis en effet monter à cheval et disparaître au galop. Quelques instans après , Maret nous fit dire que nous pouvions nous retirer.

CHAPITRE VIII.

J'AVAIS été sur des charbons tout le temps que je restai dans le cabinet du premier consul, et cependant j'étais désespéré de me retirer sans rien apprendre sur le sort du jeune prince. Existait-il, ou n'était-il plus? doute affreux qui me conduisit jusqu'à trois heures du matin, que je me jetai tout habillé sur mon lit.

Il était grand jour quand je me réveillai et sortis de ma chambre pour aller aux informations.

Je n'eus point, hélas! besoin d'interroger les gens; sur la figure du dernier des valets je lus que le premier consul était l'assassin d'un

petit-fils du grand Condé. A l'exception de quelques courtisans, singes, tigres, la douleur fut générale, et personne ne se donnait la peine de la dissimuler.

Dans l'après-midi, Maret me fit avertir de passer dans le cabinet du consul. Peu s'en fallut que je ne dise à l'huissier que j'étais malade ; mais les circonstances ne me permettaient pas d'improver aussi brusquement la conduite du coupable.

Le secrétaire travaillait seul une justification du meurtre commis la nuit précédente. Il n'y mettait, il est vrai ; que très-peu de chose du sien : il calquait sa rédaction sur un brouillon tout entier de la main de son maître, et, chose à remarquer, ce brouillon était rédigé depuis le 9 mars ; preuve certaine que le duc était condamné même avant d'être arrêté.

Le secrétaire ne m'avait fait appeler que pour l'aider à déchiffrer ce brouillon , si confusément surchargé de ratures et de mots pleins d'encre , qu'il en était , à peu de chose près , illisible ; cependant , à force d'interpréter le sens , et fort souvent de deviner les mots , nous parvîmes à le mettre passablement au net. L'opération était au trois quarts terminée , lorsque le premier consul entra : avec lui étaient Cambacérès et Fouché. « J'ai très-bien fait , leur disait-il assez haut , d'en terminer d'un seul coup en signant l'arrêt : c'eût été à n'en jamais finir. En politique il faut dévier ou ne pas faire son chemin. Et vous , monsieur Cambacérès , je vous ai provoqué : pardon , j'ai été beaucoup trop vif envers vous ; mais aussi vous me poussiez à bout : monsieur Fouché , est - ce vrai?... »

Maret, vous y étiez (1). Où diable aviez-vous pris, mon cher consul, cette tardive commisération, cet intérêt impromptu? Vit-on jamais le destructeur d'un superbe tableau vouloir en ménager la bordure? Non, monsieur, non : votre route est tracée, il faut la suivre. M'en croyez-vous prodigue du sang des Bourbons? Mais vos anciens collègues eussent enrayé les roues de mon char, si je ne leur avais donné un tel gage. Voilà ce qui constitue l'erreur de Talleyrand, qui a dit ce matin que j'avais

(1) M. Maret fut un de ceux devant qui Buonaparte ne craignit jamais de laisser échapper un secret. Un ambassadeur étranger hésitant de s'expliquer devant le secrétaire : « Parlez, monsieur le comte, parlez sans crainte, lui dit Napoléon : je prends ma chemise devant lui. »

(*Note communiquée.*)

fait plus qu'un crime, puisque c'était une faute en politique. C'est une phrase, l'explique bien qui voudra. » Cambacérès balbutia quelques mots et finit par dire : « Je puis avoir hésité ; le cas était délicat, et tout le monde n'a pas les mêmes motifs pour raisonner comme vous. — Je le sais, et m'en inquiète fort peu ; cependant j'ai charpenté, tant bien que mal, une espèce de justification... Maret, montrez votre copie. » Fouché prit le factum, le lut, et dit hardiment au premier consul : « Cela n'est bon que pour vous. Brûlez cette pièce, et n'apprenez rien à qui ne sait rien. » Napoléon, en reprenant le mémoire et réfléchissant quelque peu : « Vous avez raison ; sur ces sortes d'opérations il ne faut mettre qu'un éteignoir. »

Le sang illustre que Napoléon ve-

nait de répandre lui rallia le reste des jacobins. Dès lors ses créatures furent averties de se préparer à frapper le grand coup. Aucune d'elles, cependant, ne savait quel titre il voulait prendre en saisissant le sceptre : Cambacérès le lui demanda. « Le titre de Roi, lui dit-il, est trop simple, et la révolution en a beaucoup affaibli la magie ; celui d'empereur, plus large, et surtout moins défini, me convient sous tous les rapports. Les Français le recevront sans chercher à le comprendre, et c'est ce qu'il m'importe plus qu'on ne pense. Empereur (1) sera donc

(1) Empereur signifie qui commande, qui fait obéir. Chez les Latins, *imperator* ne désignait qu'un chef militaire, un général. D'où je conclus que Napoléon savait bien ce qu'il faisait en s'appropriant le titre d'empe-

mon nouveau titre ! Faites-le savoir à vos collègues »

Cette décision une fois prise , chaque ouvrier se mit à la besogne. Sénateurs , tribuns et membres du corps législatif reçurent enfin la fameuse proposition d'élever Napoléon Buonaparte à la dignité impériale. Jamais la reconnaissance ne s'exprima en termes plus magnifiques. Les orateurs n'eurent qu'un seul regret, c'était de n'avoir que la couronne de France à offrir au premier consul. M. Lanjuinais disait , il est vrai , que pour le moment c'était assez honnête. Carnot , comme on le pense bien , reprit son rôle d'opposition ; mais son superbe

reur. C'était en effet le seul qui lui convint ; car , quel gouvernement fut plus militaire que le sien ?

refus expira contre l'assentiment général de ses collègues (1).

Le 18 mai 1804, un sénatus-consulte mit Napoléon Buonaparte en possession de l'héritage des Bourbons.

(1) Je ne puis passer sous silence un mot qui fait beaucoup d'honneur à la sagacité de feu le général Lasne.

Buonaparte venait de recevoir l'acte qui le constituait empereur des Français. Boulay dit à ce sujet, et devant une foule de personnes : « Voilà donc enfin la révolution finie ! — Je ne serais pas surpris, au contraire, réplique vivement le général, que ce fût une autre révolution qui commençât. » Ce mot fit une vive sensation. Duroc le répéta devant Napoléon, qui, feignant d'en rire, répondit : « L'ami Lasnes a parfois des lubies... mais c'est un fou... Dans tous les cas, si je fais une nouvelle révolution, je vous garantis que la scène n'en sera pas toujours en France. »

(*Note communiquée.*)

Quiconque aurait ignoré le 19 ce qui s'était passé la veille , aurait pu le deviner au changement qui se fit tout à coup dans la personne du premier consul.

Il est plus que probable que , depuis long-temps , il se travaillait les dehors d'un souverain ; qu'il n'attendait que le jour de sa promotion pour se donner des airs conformes à sa nouvelle dignité. Dès lors il ne garda plus de mesure. Sa hauteur et son penchant à primer sur les autres s'étendirent à tout ce qui l'environnait. Sa mère , ses frères , ses sœurs , parens et amis , personne n'en fut exempt. Cette trop grande propension à marquer sa place , lui fit contracter des habitudes qui , plus d'une fois , trahirent le secret de sa naissance. Il prit , pour des qualités distinctives de la royauté , l'air sour-

cilleux , la parole dure , laconique et tranchante , l'abord *toiseur* , le regard perçant , toutes les manières enfin qui constituent le despote. Je crus alors que ses vieux compagnons d'armes , parmi lesquels il en était encore de très-peu maniable , regimberaient contre ces airs de souveraineté portée à l'excès ; il me parut même étonnant , que Buonaparte n'en fit pas la réflexion ; mais il avait là-dessus d'autres notions que les miennes , et voici comment je l'appris.

Buonaparte , empereur , me fit apercevoir que son nouveau titre ne lui permettait plus les mêmes confidences ; je crus même à cette époque que tout était fini entre nous. Néanmoins , la force de l'habitude , le besoin de se décharger d'un torrent d'idées et de projets , et peut-être

encore mieux celui de les narrer pour s'en applaudir , toutes ces choses , dis-je , le ramenèrent insensiblement à moi. Nos tête-à-tête furent , il est vrai , moins fréquens , et c'est ce dont on s'apercevra facilement aux lacunes existant dans ces mémoires.

Le 25 mai , la matinée étant superbe , Buonaparte se promenait avec son épouse dans le parc de Saint-Cloud. Un valet apporta un billet à Joséphine ; elle l'ouvrit , le parcourut , et le présenta ensuite à son époux. « Allez, lui dit-il ; quant à moi je rentrerai plus tard. » L'impératrice appela mesdames de la Rochefoucault et de Walsh - Serran qui l'accompagnèrent au château.

J'avais rencontré MM. Nansouty et Saint-Sulpice ; nous étions dans une allée voisine de celle où se

promenait Napoléon qui ne nous voyait pas. Il avait arraché une housine avec laquelle il s'amusait à battre les broussailles en marchant ; tout à coup s'apercevant à vingt pas de quatre à cinq personnes que la curiosité avait amenées sur son passage , il rebroussé vivement et appelle du monde. Ce fut alors qu'il nous vit et nous fit signe de le joindre.

« Je me croyais seul ici, nous dit-il ; la beauté de la saison vous amène sans doute en ces lieux ? le temps en effet est superbe. Quelle heure est-il, messieurs ? — Bientôt sept heures , lui répondit Nansoufy. — Si tard : je rentre. » Nous l'accompagnâmes jusqu'au perron. Ma société me quitta et je rentrai chez moi.

J'étais à peine rentré , qu'un domestique vint me dire de passer chez l'empereur. Cet ordre me surprit

d'autant plus que je venais de le quitter. Je le trouvais seul dans son appartement. « Venez, monsieur Dangeais, venez, nous avons à causer ensemble, et, ce qui plus est, ce sera de vos intérêts : Capitaine, nous avons de vieilles liaisons ; je vous dois... bref, vous voyez où j'en suis. Je veux m'acquitter. Vous pourriez vendre aujourd'hui dix millions de secrets : fi donc ! vous n'y pensez pas, et vous *faites bien* ; mais aussi dois-je vous mettre à l'abri d'y penser. Des dignités... j'ai mes raisons pour vous en priver ; vous n'y perdrez rien : Pérégaux vous comptera une fortune ; si vous en désirez plus nous en parlerons. Vous ne me quitterez pas plus que n'avez fait jusqu'à ce jour ; je vous ferai Chambellan : voilà un motif de rapprochement. Nous saurons qu'en pen-

ser ; cela vous convient-il ? cela doit vous convenir , est-ce bien vrai ? toujours sous le même toit , cela vous convient. Parlons d'autre chose. — Voilà , lui répondis-je , une singulière façon d'obtenir un consentement. — Quoi donc ! puisqu'il est prouvé que cela ne saurait être autrement , pourquoi entrer dans de longs discours : est-ce fini ? — Il serait difficile de n'être pas de l'avis de Votre Majesté. — Majesté... oui , c'est cela... Majesté : Capitaine , de vous à moi ce mot vous paraît-il facile , vient-il de lui-même , — Sire , je sais me conformer aux vœux de la nation. — De la nation..... il ne s'agit pas de cela , vous savez bien ce qu'il en est : cette nation elle est toute dans ma cour ; je vous demande si ce mot de Majesté vous coûte à prononcer ; je suis curieux de savoir si

vous pourrez oublier Brienne et l'école militaire ; mais c'est une folie : vous savez qu'il faut que cela soit. Voyez mes vieux compagnons , ceux avec lesquels j'ai grelotté capitaine sous une mauvaise tente, tout cela met front en terre et prononce humblement les grandes expressions. Ils sont d'autant plus à applaudir sous ce rapport , que la transition est brusque : je les accable tout de suite de ma toute-puissance ; aussi n'ont-ils pas la force de rétrograder sur le passé. Ils me disent des grosses *Majesté* comme si , depuis un demi-siècle, ils ne faisaient que cela. Cette manière d'enlever de vive force le respect et l'obéissance, aurait ses dangers, si je ne savais le secret de les faire irrévocablement disparaître.

« Tout en moi, direz-vous, est d'un souverain continuellement occupé

à faire sentir aux autres hommes la distance qu'il établit entre eux et lui ; tant de hauteur , ajouterez-vous , peut lui aliéner les cœurs de ceux qui le virent leur égal ? tranquillisez-vous , monsieur , et réfléchissez. Comment diable se ferait-il que mes anciens égaux se fâchassent de mes manières toutes impériales ? Les uns seront princes et maréchaux d'empire ; les autres comtes , ducs et barons ; de grands trésors et de magnifiques propriétés seront à leur disposition. Franchement, Capitaine, en franchissant beaucoup, je leur fait beaucoup franchir. Qu'ils comparent de combien je leur suis supérieur en tout , et bientôt ils seront convaincus que je me donne beaucoup moins qu'ils n'obtiennent. Aussi , puis-je en toute sûreté les familiariser brusquement avec mes

grands airs. Quant à vous , en public seulement , n'oubliez pas que c'est à l'empereur que vous parlez. Dans le tête-à-tête soyez plus libre , j'y consens. »

Quelle que fût cette dernière phrase , l'air dont elle fut prononcée m'apprit que cette prétendue liberté dans le tête-à-tête ne devait pas dépasser les bornes du respect.

Buonaparte, élu empereur, s'occupait sans délai de mettre à ce titre le cachet de la religion. « Mon avènement au trône , disait-il à Joseph , son frère , n'ayant rien de commun avec ce que les Français ont vu jusqu'à ce jour , il faut que la cérémonie de mon sacre soit de tous points aussi extraordinaire. Les anciens rois de France se déplaçaient et se contentaient de l'onction d'un archevêque ; prouvons que je me

crois digne d'un plus grand appareil ; étonnons l'univers chrétien de mes exigences ; procurons à la France l'occasion de s'énorgueillir ; qu'elle se dise : « Le vicaire seul de Jésus-Christ peut dignement oindre de l'huile sacrée le monarque qui me donne des lois. » Je connais l'effet des grands prestiges sur les masses populaires : la présence d'un pape à Paris me légitimera à moitié ; les quatre cinquièmes de la classe dévote me pardonneront la légèreté de mes titres au trône , en faveur du plaisir ineffable que je leur procurerai, celui de contempler le chef visible de leur communion , celui de le suivre dans ses pieuses stations et d'en recevoir la bénédiction. Ah ! mon cher frère , que j'entendrais mal mes intérêts si je n'insistais sur le voyage du Pape à Paris. Ce voyage me sourit tellement

que l'idée seule de faire ainsi ce que personne n'a fait avant moi, suffirait pour m'y décider irrévocablement... Pourquoi souriez-vous , Joseph?... Ah ! je vous entends... vous voulez me dire que de pieux motifs ne me dirigent pas. Certes, vous ne pouvez le croire puisque vous me connaissez. Je ne proscriis aucune religion parce qu'elles me sont toutes indifférentes. J'adorais * Mahomet au Caire , à Paris je suis inscrit au dictionnaire des athées. Je puis maintenant m'agenouiller devant le Pape , convaincu que je suis de pouvoir le plier plus tard à mes moindres volontés ! »

En conséquence de ces principes, Buonaparte fit demander au Saint Père qu'il voulut bien venir le sacrer dans la capitale de l'empire qu'il venait d'usurper. Le vicaire de Dieu fit

tout ce qui était en son pouvoir de faire pour se soustraire à ce voyage qui répugnait autant à son cœur qu'à sa conscience ; mais certaines menaces de Buonaparte , menaces qui ne tendaient à rien moins qu'à opérer un schisme , effrayèrent le chef des fidèles. Enfin , et pour épargner à l'Eglise d'horribles malheurs , il quitta la capitale du monde chrétien , pour venir sacrer un guerrier , puissant usurpateur , que redoutaient alors les premières puissances de l'Europe.

CHAPITRE IX.

TANDIS que Buonaparte s'occupait des préparatifs de son couronnement, sa politique ombrageuse et sa cruelle jalousie tramaient en secret la perte des généraux Pichegru et Moreau. C'est alors que les *forets* de première classe furent détachés sur les royalistes de l'intérieur et chez l'étranger. Cette machination diabolique est trop connue pour trouver place ici, je me bornerai à quelques faits particuliers ou diversement racontés par des gens qui n'en avaient que le demi-mot. Parmi ces faits, se fera surtout remarquer la fameuse dispute qui eut

lieu le 17 juin , entre Napoléon et Lucien, son frère , dispute qui valut un exil à ce dernier.

Il est de notoriété publique que les deux frères ne vécurent jamais bien ensemble. Enfans, ils se querellaient, et dans un âge plus avancé ils se supportaient politiquement. Cette dissidence fraternelle avait sa source dans la différence que la nature avait mise entre les deux caractères.

Lucien , né fier, vif, sensible à l'injure, prompt à la riposte, et sachant peu dissimuler, ne pouvait tolérer les manières hautes, impérieuses, et souvent tyranniques de Napoléon. « Passe pour les autres, lui disait-il un jour ; mais dans votre famille ces airs gigantesques sont déplacés : un grand acteur n'est et ne doit être comédien que sur le théâtre. » De temps à autre il s'élevait entre eux

des démêlés que Joséphine et madame Bacciochi calmaient autant que faire se pouvait. Buonaparte le rail-
lait un jour sur son mariage avec
madame Jauberton. « En vérité, mon
frère, lui dit Lucien, votre indis-
crétion donne souvent prise sur vous.
Et à qui diable avez-vous donc
marié notre chère sœur, madame
Murat? — Apprenez, monsieur, ré-
plique vivement Napoléon, que ma
sœur a, pour époux, le *premier sabre*
de l'Europe? — L'expression seule,
ajoute dédaigneusement Lucien, me
donne gain de cause. »

Ces petites bourasques ne prélu-
dèrent pas mal à l'orage que fit naî-
tre, entre les deux frères, la mise en
jugement du général Moreau.

Deux choses principales et sans
accessoires aucuns, avaient totale-
ment perdu Moreau dans l'esprit de

Buonaparte. C'étaient son admirable retraite et l'extrême modestie qui le distinguait. Ces deux titres à l'immortalité importunaient à tel point Napoléon, que quiconque en aurait parlé en sa présence était sûr de sa haine. Lucien, son frère, en fit une fatale épreuve.

On sait avec quelle chaleur ce dernier défendit la cause du célèbre général ; avec quelle adresse il mit Joséphine, madame Bacciochi, et le jeune Louis dans les intérêts du noble accusé. « Moreau, dit-il à son frère, avec autant de hardiesse que de vérité, Moreau est, de tous les Français, celui que vous devriez le plus rapprocher de vous. Les annales de la politique n'auraient pas à citer un acte aussi décisif, et plus avantageux à son auteur. Si quelques faiblesses humaines vous présentent ce rappro-

chement sous un autre point de vue, surmontez-les : vous y gagnerez un grand homme , l'estime générale, et les suffrages de l'armée. Quelles que soient vos craintes, elles sont chimériques : le dernier de vos aides-de-camp est cent fois plus ambitieux que Moreau. Près de sa retraite, vous le savez , celle des dix mille n'est qu'un exploit vulgaire, et cependant il est à tel point modeste, que dernièrement il en avait perdu la date (1). » Napoléon ne put y tenir

(1) Ce fait, presque incroyable, est cependant vrai. L'ambassadeur de Prusse demandait un jour à Moreau en quelle année il avait fait sa retraite. Le modeste général chercha quelque temps sa réponse, et finit par donner involontairement une fausse époque. Le général Richepanse lui en fit l'observation. « Vous avez, je crois, raison, répondit Moreau; j'avais perdu *cela* de vue. »

d'avantage : « Avez-vous , monsieur , demanda-t-il à son frère , avez-vous entrepris de me torturer ? vous me connaissez et vous osez me faire l'éloge d'un homme que tout me commande de haïr. Je vous reconnais là , Lucien , toujours disposé à contrarier mes volontés , mes inclinations. Eh bien ! et dussiez-vous me condamner encore plus , je consens à me dévoiler plus que jamais. Sachez donc que cette retraite , prétendue immortelle , que cette modestie que vous faites sonner si haut , sont précisément ce qui met entre Moreau et moi une barrière indestructible. Non certes , il n'est pas d'autres causes à mon juste éloignement pour lui. Ses victoires , j'ai fait plus ; l'amour que le soldat lui porte , je le dédaigne : le soldat est le peuple de l'armée et je me passe-

rai fort bien d'être aimé de la populace. — Pouvez-vous, Napoléon, exprimer de pareils sentimens ? ne craignez-vous pas... — Je ne crains rien, monsieur ; » puis s'arrêtant une ou deux secondes, et revenant brusquement sur son frère : « Vous avez raison, je dois vous craindre ; oui, vous craindre cent fois plus que mon beau-frère que voici (1). De tels aveux, je l'avoue, sont inconséquens... mais, devant vous seulement : vous ne les méritez pas. Vous n'êtes point à la hauteur des circonstances, vous ne serez jamais à la mienne ; vous n'êtes bon que dans les pouvoirs partagés ; je n'ai plus rien à espérer de vous. Si je

(1) Les papiers où j'ai puisé cette scène, toute entière de la main d'un des acteurs, n'ont pu m'apprendre quel était ce beau-frère.

voulais vous croire , je serais détrôné avant six mois ... non , avant quinze jours. Monsieur , quelque spécieuses que soient vos raisons , je me perdrais en les suivant ; écartez les belles apparences , voyez les choses ce qu'elles sont , et bientôt il vous sera prouvé que ce Moreau est de trop pour moi. Moreau est modeste , et je ne puis l'être comme lui , si je veux me soutenir où je me suis placé. J'ai besoin , pour en imposer , de couleurs plus tranchantes ; mille séductions indispensables réclament de moi une pompeuse amplification de ce que j'ai fait , de ce que je puis faire. Moreau a fait une retraite que j'échangerais contre dix de mes plus mémorables victoires : j'ai cet exploit sur le cœur. Je veux en éloigner le souvenir , je ne le puis ; il me suit le jour , je le

trouve sur mon oreiller quand je repose : et comment n'en serais-je pas poursuivi ? de toutes parts on conspire à me l'apporter. Un bloc de victoires ne devrait-il pas ensevelir une retraite ? Qu'il sache au surplus se retirer , ce Moreau ! moi , je n'ai pas la science des retraites , j'y répugne ; des soldats en fuite me paraissent misérables. Là , je ne vois plus de guerriers : leurs fronts abattus me fait mal ; j'eme dérobe à ces spectacles. Donc Moreau , tel qu'il est , ne saurait exister mon voisin : ce serait donner matière à de dangereux parallèles , et c'est ce qu'il faut éviter à tous prix. Sont-ce là , monsieur , des raisons , de la politique , belle , bonne , et bien pensée ? Qu'avez-vous à m'opposer ? du *com-mérage* , des phrases ; gardez-les , ou qu'elles soient proportionnées

aux grands motifs qui me dirigent...
 Vous ne sonnez mot.. je le crois bien :
 quand on fait toucher la vérité... —
 La vérité ! Napoléon , si c'est ainsi
 que vous nommez une mauvaise
 logique et de misérables paradoxes ,
 vous avez raison ; vous venez de faire
 du bruit , et rien de plus. Je vous
 répète encore que la haine qui vous
 égare vous apporte des craintes ima-
 ginaires. Que ne vous est-il possible
 de raisonner froidement et sans pré-
 vention ! que bientôt il vous serait
 prouvé que l'existence de Moreau ,
 et sa part dans les premières dignités
 de l'état , ne sont point incompati-
 bles avec l'intérêt de votre cou-
 ronne et votre sûreté personnelle !
 — Non , monsieur , mille fois non ;
 ou vous voulez me contrarier, ou vous
 êtes dans l'erreur. Ce Moreau , je
 vous le dis encore, ne peut vivre sur

le sol qui me porte. Depuis deux ans j'ai soupesé ce guerrier ; c'est une masse qui un jour pourrait m'écraser. M'entendez-vous ? sont-ce là des mots ? Soyez toutefois sourd à mes raisons ; déclarez-vous le *compère* de mon ennemi , j'y consens ; mais je vous jure que vous et cent mille autres , je vous ferai taire pour m'écouter seul. J'en ai le droit , je crois : j'ai plus , j'en ai le pouvoir. Vos pareils font les tyrans ; essayez-moi , poussez-moi à bout , et vous verrez si je sais briser les hommes et les choses. — Et c'est ainsi que doit s'exprimer un monarque ! et votre empire serait inébranlable ! votre trône ne croulerait pas sous de tels principes , sous un maître sujet à de semblables emportemens ! un roi légitime ne s'y soutiendrait pas. Napoléon , vous vous êtes créé

un beau rôle ; mais à force d'en outrer la tradition , et d'en précipiter les tirades , vous obligerez les spectateurs à vous tourner le dos ; alors , et il ne sera plus temps , vous gémirez dans les coulisses. » Buonaparte , frappé comme d'un coup de foudre , s'arrêta tout à coup. Sur son front était un pouce de rouge , et de son regard furieux il mesurait son frère de la tête aux pieds. Ce dernier prit froidement son chapeau sur une console , et se disposait à sortir , lorsque Buonaparte l'arrêtant tout à coup : « Où allez - vous Lucien ? publier sans doute ce qui vient de se passer entre nous. Ne le faites pas , de grâce ne le faites pas , ou je vous jure. . . — Ne jurez pas ; je crois d'avance à la sincérité de vos menaces , je les ai devinées. — Eh bien donc ! ne les éprouvez pas ; non ,

ne les éprouvez pas. » Lucien sortit de l'appartement sans trop faire attention qu'il quittait un monarque.

Cette terrible scène eut momentanément des suites funestes pour Napoléon : le sang lui sortit tout à coup par le nez et les narines ; on fut obligé de le mettre au lit. Il était alors six heures après midi, et sur le soir on disait au château que l'empereur était dangeureusement malade ; l'hémorragie, cependant, s'était arrêtée au bout de dix minutes. Un domestique était parti à franc étrier pour aller chercher Joséphine qui était à la Malmaison ; elle arriva pâle et tremblante près du lit de son époux. « Qu'avez-vous, lui demanda celui-ci ? vous êtes d'une pâleur mortelle ; et pourquoi ? je me porte beaucoup mieux ; ce n'était rien : un léger saignement de nez. — Ah ! mon

ami, on vous disait plus mal, et en arrivant au château personne ne m'a rassurée. — Quoi! on dit dans le château que je suis bien malade? Dangeais, Caulincourt, tout le monde, courez promptement démentir ces bruits dangereux; mais non: moi seul je puis les faire cesser. » En disant ces mots, il se jette dans la ruelle de son lit, demande ses habits, s'habille à la hâte, et commande à Rustan de lui préparer un cheval. Dix personnes étaient présentes, et toutes lui représentèrent les dangers d'une sortie. Son épouse redoubla d'instances pour qu'il se remit au lit; il n'écoula personne, et sortit à cheval des Tuileries.

Cette journée décida du sort de Lucien, et son exil fut arrêté. Ce fut en vain que toute la famille, et principalement Madame Mère et

l'impératrice, se jetèrent au genoux de l'inflexible monarque; il fut sourd à toutes les prières, insensible à toutes les larmes, et l'exil fut maintenu.

Tandis que ces scènes avaient lieu au château des Tuileries, le procès des généraux Pichegru et Moreau se terminait dans l'enceinte du Palais de Justice. On sait quelle en fut l'issue : la France perdit deux de ses meilleurs guerriers, et le nouveau monarque se crut deux rivaux de moins.

Bientôt on sut que le pape arrivait à Fontainebleau ; dès lors tout fut disposé pour la double cérémonie du sacre et du couronnement qui eut lieu, le 2 décembre de la même année, avec une pompe ou plutôt un faste difficile à décrire.

Joséphine fut de moitié dans les honneurs de ce grand jour. Bien du

monde ignore encore les motifs qui valurent cette brillante faveur à l'épouse de Napoléon ; bien des personnes aussi ne croiront pas que ce fut l'impression douloureuse qu'avait laissé dans tous ses traits le meurtre du duc d'Enghien. « Elle me cache, disait-il à Fouché, le déplaisir que lui fit éprouver cet *arrêt* ; mais je saurai bien la distraire de ce *miserable* souvenir : je vais la faire couronner à mes côtés... Tant de pompe, d'honneurs et de magnificence, la forcera de jeter un voile sur le passé. Elle seule en vérité, peut m'inspirer de semblables ménagemens. »

Ce fut à peu près à cette époque que je faillis être privé de ma liberté par ordre de mon très-peu généreux ami de collège, empereur alors, et voici comment.

On a vu dans un des précédens

chapitres que Napoléon, en me faisant l'éloge de son système d'espionnage, m'avait menacé d'attacher à mes pas un de ses *forets* invisibles. On sait comment je tournai la chose en plaisanterie ; et certes, je crus toujours que c'en avait été une : car, observation faite de tout ce qui m'approchait, je demeurai convaincu que je n'étais pas observé ; néanmoins j'étais surveillé, et très-bien surveillé ; mille autres, il est vrai, eussent été pris au même piège.

En mai 1802, un de mes parens, très-mal à son aise, m'écrivit de Nismes, où il demeurait, que je lui rendrais un grand service en me chargeant d'un de ses fils. Sur ma réponse, que je me trouverais heureux de l'obliger, le jeune homme me fut envoyé par la diligence. Il

n'avait que douze ans ; aux avantages d'une très-jolie figure , Théodore , c'était son nom , réunissait encore toute la vivacité du climat qui l'avait vu naître. Son éducation n'avait point été négligée , et tout en lui annonçait d'excellentes dispositions : je les fis cultiver par de bons maîtres qui n'eurent qu'à se louer de leur élève. Je le logeais avec moi au Tuileries ; il était de mes voyages et de toutes mes sociétés. Napoléon , qui le vit quelquefois à mes côtés , l'interrogea , fut charmé de ses réponses , lui tira parfois l'oreille , par distraction , et lui promit de le mettre au plus tôt dans ses pages. Je saisis l'occasion pour solliciter un emploi en faveur du père : jamais demande ne fut mieux accueillie ; mon parent obtint tout de suite une

place importante et lucrative dans l'administration des domaines.

Tout allait bien jusque là ; mais le 2 janvier 1805, un hasard me fit percer le nuage qui me déroba la mouche occupée depuis trois ans à surveiller mes moindres démarches.

Le veille du jour de l'an , M. de Montal , mon ami , vint me voir et me dit en riant : « Êtes - vous approvisionné pour demain ? le patron aura-t-il vos souhaits de première année ? — Nous ne sommes plus à Brienne ; lui répondis-je sur le même ton , et les souhaits d'un pauvre aide-de-camp ne seraient pas reçus même par le trou de la serrure. — Je le croirais assez , mon cher Dangeais , votre ancien camarade est si haut monté !... — Et sans compter ce dont il s'élèvera encore...

laissez-le faire, il en garde aux autres puissances. » Notez que ces propos en l'air avaient lieu dans ma chambre à coucher ; que nous étions seuls , mon ami , mon jeune parent et moi ; et que personne n'était dans les deux pièces qui précédaient mon appartement.

Dans la matinée du 2 janvier, l'empereur me fit appeler : je le trouvai debout et marchant à grand pas dans son appartement. Jugez de ma surprise , lorsque je l'entendis me dire , sans autre préambule : « Si j'avais quelque chose à vous souhaiter pour ce nouvel an , ce serait , monsieur , plus de discrétion , et surtout moins de facilité à faire pressentir mes desseins. » De prime abord , je crus qu'il extravagait , tant j'étais loin de penser aux propos que j'avais tenus la veille. J'allais lui de-

mander l'explication de cette énigme lorsqu'il ajouta : « Oui , monsieur , je veux m'élever encore ; oui , j'en garde aux puissances étrangères. Vous pouvez savoir tout cela ou le pressentir ; mais le dire à d'autres ! allons , c'est une infamie ! il ne tient à rien que je ne vous envoie à Vincennes. » J'avoue franchement que sous le ciel il ne fut jamais d'hommes plus surpris. C'était bien là ce que j'avais dit à M. de Montal. Mais qui l'avait répété à Napoléon ? de deux choses l'une , c'était Théodore , ou c'était mon ami. Théodore , mon jeune parent , heureux de mes bienfaits , et tendrement aimé ; d'ailleurs c'est un enfant : un traître en lui ne serait plus dans l'ordre des choses naturelles. Donc mon ami est un lâche , un traître vendu au nouveau monarque.

Ces diverses réflexions me laissent sans réponse aux sanglans reproches de Buonaparte. « Vous êtes donc bien coupable, reprit-il, puisque vous gardez le silence ? » Ces derniers mots me rendirent quelque énergie ; mais je voulus terminer en deux mots. « Je pourrais nier, lui dis-je, ce dont vous m'accusez ; mais non : je préfère vous demander si je puis séparer un moment l'empereur de l'ami de collège ? S'il m'est encore permis de parler à ce dernier , je lui demande, pour grâce unique, la liberté de me retirer au Pont-de-Cé, chez un de mes oncles nouvellement arrivé d'Italie ; là, j'appelle sur ma tête tous les châtimens dus aux perfides, si jamais il m'échappe un mot qui ait trait au nouveau souverain de la France. » J'étais debout contre la

cheminée , et Buonaparte , dans l'enfoncement d'une croisée , regardait en dehors et ne répondait rien : j'étais sur des épines... Puis se retournant , et venant à moi : « Vous avez un oncle au Pont-de-Cé ? Eh bien ! allez y passer quelque temps ; non , quelques jours : Dangeais vous m'avez bien fait du mal ! mais tout est oublié : le compagnon de ma jeunesse a fléchi l'empereur. Partez quand vous voudrez , tout est oublié. Capitaine , ne vous souvenez plus de ce nuage , ou vous m'affligerez de nouveau ; moi , je n'y penserai jamais. Partez demain , le jour d'après je pourrais vous le défendre ; votre absence , au surplus , ne sera pas de longue durée. »

En sortant de chez l'empereur , je courus chez M. de Montal. « Perfide , lui dis-je , vous avez voulu me

perdre , et je viens vous en demander raison : prenez vos pistolets , et suivez-moi. » Mon ami , brave homme s'il en fut , me répondit froidement : « Je vous suis , monsieur ; mais vous aurez la complaisance de me dire en route ce qui me procure un pareil outrage. — Que vous ai-je dit dans votre dernière visite et touchant l'empereur ? Qui le lui a rapporté ? — Marchons , Dangeais , vous m'avez cruellement insulté , et je suis le plus innocent des hommes. » La vérité a son langage que la fureur même ne saurait méconnaître. Le noble sang-froid de mon ami me rendit à la réflexion. « Se pourrait-il , monsieur , que vous n'eussiez point vu Napoléon depuis notre dernier entretien ? que vous ne lui eussiez point rendu les propos que je vous tins ? — Ni l'un ni l'autre ,

j'en jure sur l'honneur. — En ce cas, je suis le plus injuste des amis. Quelle réparation exigez-vous ? à tout je souscris, parlez. — Aidez-moi seulement à me justifier, en cherchant tous les moyens de découvrir le coupable. — Le coupable, ce n'est pas vous ; donc c'est Théodore ? sous le ciel, vous seuls avez entendu le propos que j'ai tenu. — Le fait est incroyable ; il me vient une idée... votre parent est-il chez vous ? — Non. — En ce cas, courons promptement faire l'inventaire de sa bibliothèque et de ses cartons : une lettre, un papier, nous mettront peut-être sur la voie. » L'avis me parut lumineux. J'arrive chez moi ; je force le meuble qui renfermait les livres de mon jeune parent, ses cartons et différens papiers ; peine inutile : rien, absolument rien ne justifie

nos soupçons. Cependant il recevait souvent des nouvelles de son père, et je ne trouvais pas une seule lettre. Cette idée me frappe : je culbute tout, meubles et lit ; enfin , entre le sommier et le fond-sanglé , j'aperçois la correspondance du perfide , et tout est découvert. Théodore était un jeune serpent que je réchauffais dans mon sein. Son père , je ne sais comment , découvert et séduit par les agens de Buonaparte , m'avait envoyé ce jeune enfant pour m'observer et me perdre en cas d'indiscrétion. « Le monstre va rentrer , dis-je à mon ami ; je me porterais à des excès ; je préfère sortir : veuillez m'obliger de mettre ce misérable à la porte. » Montal accepta la commission ; Théodore rentra : « Jeune homme , lui dit mon ami , rassemblez ce qui vous appartient , et dé-

signez-moi où je puis le faire porter. Quant à vous, sortez d'ici, et n'y reparaissiez jamais. Organe de votre parent, j'entrerais, si vous l'exigez ; dans de plus amples explications : voici vos lettres.. » Le jeune homme ne fit aucune observation ; rassembla ses hardes et ses livres, désigna l'hôtel des Américains, et disparut. Quelques jours après, il fut reçu à l'école polytechnique, avança rapidement, devint colonel du génie, et fut emporté d'un coup de canon à la bataille de Lutzen.

Ce trait seul donnera sans doute une idée complète des manœuvres employées par la police secrète de Buonaparte. Quel français aurait pu se soustraire à de semblables pièges ! aussi Napoléon disait-il : « Il est certaines personnes en France qui ne toussent pas sans que je le sache. »

Huit jours après l'expulsion du traître que Napoléon avait mis à ma suite , je partis pour le Pont-de-Cé. Depuis trois semaines j'y vivais au milieu d'une famille aimable et toujours prête à doubler mes distractions , lorsque je reçus la lettre suivante , toute entière de la main de Buonaparte :

« Nos secrets , monsieur le Capitaine , n'étant pas de nature à passer sous les yeux d'un secrétaire , je me fais effort pour vous tracer la présente , car maintenant je ne sais plus que signer. Dangeais , mon consentement à votre départ était une épreuve que je voulais faire sur moi-même ; je voulais m'essayer à contenir les millions d'idées et de projets qui m'assiégent ; j'étais glorieux de me prouver que je pouvais me suffire en tout et partout. Vain espoir !

fougueux torrent, je ne puis me renfermer dans le lit que la nature m'a creusé : j'ai besoin de me déborder ; mais le terrain qui recevra l'excédant de mes eaux doit les boire à l'instant, et ne pas les faire refluer sur un autre sol. Vous en connaissez le danger : n'en parlons plus. Vous datez toujours de l'école de Brienne : d'importans secrets vont plus que jamais devenir les vôtres. Que de bien bon cœur je voudrais pouvoir les concentrer dans mon être ! Désir inutile : je suis moins qu'un homme sous ce rapport. Que cette faiblesse m'avilirait à mes propres yeux, si un premier épanchement avec vous ne suffisait à mon *trop-plein* : grâce au ciel, une fois que mes confidences se sont échappées vers vous, je ne connais personne au monde qui pût m'arra-

cher un secret important. Partez donc , monsieur , partez sur - le - champ : votre empressement à revenir me prouvera que vous ne gardez aucun ressentiment de ce qui s'est passé. N'en gardez pas, monsieur le Capitaine : l'empereur prêche d'exemple ; il a tout oublié. »

NAPOLÉON.

A Saint-Cloud, le 7 février 1805.

Comment, moi chétif, aurais-je pu me refuser aux volontés d'un homme qui les écrivait impunément dans tous les cabinets de l'Europe ? Il fallut partir et m'arracher à des plaisirs tranquilles , pour vivre de nouveau dans le tourbillon des grandes affaires.

Un de mes parens demeurait à Saumur : je profitai de l'occasion

pour le voir en passant. Je voyageais en poste avec un seul domestique. Arrivé à Doué, quatre lieues de Saurmur, et tandis que je me reposais en attendant le dîner, je fis prendre les devans à mon domestique, afin de prévenir mon parent de mon arrivée. Je me remis en route qu'il était presque nuit. Nous courrions depuis une heure, à peu près, lorsque trois hommes, armés de fusils, arrêtent tout à coup ma voiture. Un d'eux tient mon postillon en joue ; l'autre me met le pistolet au front, en me commandant de descendre : j'obéis ; et le troisième monte dans la chaise, et la fouille dans ses plus petits recoins. Un petit coffret, déposé dans le coffre de la voiture, contenait 2734 francs en or, et ma correspondance avec Buonaparte, lorsqu'il était en Egypte ; excepté les lettres

que l'on a vues dans le second volume de ces mémoires : le reste de mes papiers était dans une malle que j'avais mise à la diligence. Le prétendu voleur qui était dans la chaise s'empara du coffret, en descendit en me disant : « Vous pouvez continuer votre chemin. » Je me hasardai à lui demander les papiers qui étaient dans le coffret, comme chose sans valeur pour lui; il me regarda, ne dit mot, et s'éloigna avec ses deux associés. Ma voiture partit au galop, et j'allais entrer dans Saumur, lorsque je sentis sous le coussin de mon siège quelque chose de dur qui me blessait; j'y porte la main, c'était mon argent. Soudain je perçai la vérité de mon aventure : « Ce ne sont pas, me dis-je, des voleurs qui m'ont arrêté. Quoi qu'en dise Napoléon, il veut m'écarter; et avant tout, il

cherche à m'enlever le journal historique de sa vie; pourquoi recourir à des violences ? Qu'il me le demande, je le lui remettrai à mes risques et périls. Ce fut en me parlant ainsi que je descendis chez mon parent qui m'obligea de séjourner le lendemain. Deux jours après, j'arrivai à Paris.

Jamais position ne fut plus embarrassante que la mienne. Je passai la nuit à chercher comment j'en terminerais avec Napoléon; seul moyen, selon moi, de me soustraire à de nombreuses inquiétudes, peut-être même à de grands malheurs. Après de mûres réflexions, je me décidai à lui remettre la correspondance qu'il avait suivie avec moi, ainsi que les différentes notes tenues sur son compte, excepté celles susceptibles de le trop irriter.

Je me présentai le lendemain à son

lever. « Dans une heure , me dit-il tout bas , trouvez-vous dans mon cabinet. » J'étais trop intéressé à m'expliquer avec lui pour manquer au rendez-vous. « Vous voici de retour , me dit-il ; tant mieux. Vous savez ce que je vous ai écrit : recommençons sur nouveaux frais. Laissez-moi faire ; je vous fournirai des matériaux valant leur pesant d'or. » Tant d'hypocrisie me rendit quelque peu de courage. « Si Votre Majesté , lui répondis-je , voulait borner là mon journal historique , je lui aurais les plus grandes obligations. — Pourquoi cela , s'il vous plaît ? que vous est-il donc arrivé ? » Ces derniers mots décelaient Napoléon. « Sire , naturellement ami du repos , je hais tout ce qui peut donner continuellement de l'inquiétude. J'ignore quelle main veut me ravir les notes relatives

à Votre Majesté , mais il y a déjà eu tentative et enlèvement. A trois lieues de Saumur , trois hommes armés ont fouillé ma voiture et soustrait une partie de votre correspondance d'Égypte. — Et voilà ce qui vous décide à ne pas continuer ? misère que cela : on se sera trompé ; c'est une bévue de Fouché : ses *détrouseurs* sont parfois d'une gaucherie amère. Je ferai suivre cette affaire ; mais , de par les grands événemens que je prépare au monde , continuez votre journal : mettez-le , si vous voulez , entre cuir et chair , je ne demande pas à le voir ; laissez-moi seulement vous verser , de temps à autre , le *trop-plein* de mes pensées. » J'allais répliquer , lorsqu'un huissier , venant annoncer l'archi-trésorier et le grand juge , m'obligea de me retirer.

Plus que jamais alors la conduite de Buonaparte me parut inextricable. Plus que persuadé qu'il avait machiné l'enlèvement de mes papiers, je les lui offrais, il me les refusait; quel parti prendre? Fatigué enfin de tant d'incertitude, j'abandonnai ma barque au torrent, et continuai comme j'avais commencé, me promettant bien d'éviter tout ce qui pourrait me compromettre.

CHAPITRE X.

SUR un trône, a-t-on dit, il n'y eut jamais place pour deux : voilà sans doute une grande vérité que des siècles n'ont point démentie. Il en est cependant une autre qui ne lui cède en rien : ce serait que sur un trône spacieux et superbe, un mortel, quel qu'il fût, se trouvât à l'aise, et ne pensât point à envahir celui de son voisin. Là, sans doute, devrait se borner l'ambition des maîtres du monde. Mais combien en fut-il qui, au détriment des peuples toujours victimes de ces injustes accaparemens de sceptres; combien, dis-je, fut-il de souverains qui, se

ruant sur les propriétés de leurs voisins, ont prouvé qu'un trône et des millions de sujets ne leur suffisaient pas? Napoléon Buonaparte sera mis, à coup sûr, au premier rang de ces célèbres et dangereux accapareurs de trônes. Je dirai plus : en raison de la civilisation, des principes reçus, de l'équilibre établi chez les puissances européennes, des forces que les unes et les autres pouvaient opposer à l'ambition d'un seul, de l'obscurité de Napoléon, des obstacles qu'il avait à vaincre, et enfin de l'illustre famille qu'il a tenue loin du trône, Buonaparte a laissé derrière lui tous les ambitieux de l'antiquité et des temps modernes. Je suis d'autant plus fondé dans cette assertion, que les grands envahissemens qu'il avait opérés n'étaient rien en

comparaison de ceux qu'il méditait lors de ses triomphes.

La fatale passion de conquérir et de bouleverser était en Buonaparte quand il s'empara du trône des Bourbons ; mais elle s'accrut prodigieusement du peu d'opposition qu'il trouva et en France, et chez les puissances étrangères. Dès-lors il envahit par la pensée tous les sceptres de l'Europe. D'où je conclus qu'il fut un peu ce que les autres souverains le laissèrent être.

Ah ! pourquoi tous les cabinets de l'Europe n'assistèrent-ils pas à l'irruption ambitieuse dont il me rendit l'unique témoin le 23 septembre ! Là, ce n'était plus ni l'homme, ni le monarque ; c'était un cerveau brûlé d'ambition, un mortel hors de soi, un furieux altéré de sceptres, un maniaque affamé de

troubles et de bouleversemens; l'aliénation enfin était complète ; et si la crise eût été de plus longue durée, les premiers corps de l'état auraient eu à s'occuper de la régence. Pourquoi fus-je seul témoin de la scène que je vais décrire ! J'en appelle donc à ceux qui vécurent le plus intimement avec le fougueux monarque. S'ils sont de bonne foi, ils attesteront que c'étaient bien là certains momens de Buonaparte.

Le 23 septembre, au matin, j'étais encore plongé dans un profond sommeil, lorsque Turpin, mon domestique, prit sur lui de m'éveiller pour me remettre un billet de l'empereur; il ne contenait que ces mots : « Levez-vous, paresseux, et venez me trouver. » Je m'habillai à la hâte et courus chez Napoléon. Son teint enflammé, l'activité de ses

gestes, la brusquerie de ses mouvemens au milieu d'une centaine de lettres ouvertes, de livres, de cartes et autres papiers, m'auraient sans doute effrayé, si, dans tout cela, n'eût percé un air de jubilation qui me rassura. J'augurai même que j'allais recevoir de grands épanchemens, faits, il est vrai, sans ordre, sans liaison, et dans ce style haché, pittoresque, tenant, en tout, des vices et des qualités de son fougueux auteur. « Accourez, me cria-t-il de tout loin qu'il m'aperçut, dormeur : cinq heures vont sonner ; il y en a trois que le sommeil est loin de moi. Je ne dormirai peut-être pas d'un mois ; que dis-je, de la campagne. En vérité, l'ambition maîtrise en moi la nature et les besoins qu'elle impose : je ne dors pas ; et cependant je ne suis point fatigué :

je me porte comme un cédre ; je
lasserais dix chevaux. Dangeais ,
j'ai trop fait pour ne plus rien
faire : j'ai de magnifiques distrac-
tions sur mes tablettes. Je vais com-
mencer à m'en donner une avec
la maison d'Autriche. J'aurai beau
jeu avec la politique de cette cour :
politique tenace, *routinière* , et que
les événemens ne peuvent changer,
grâce à une centaine de nobles qui
se sont emparé des affaires. Je n'ai
ce secret que depuis peu de temps ;
j'en ferai usage. Apprenez une chose :
je me suis mesuré l'autre jour ; je
me trouve immense ; je puis main-
tenant couvrir l'Europe , et je n'éton-
nerais pas qui existe et qui existera !
Mon ami , cet étonnement sera
motivé ; *je ferai tant et si bien !*
Connaissez-vous la petite partie que
j'engage avec mon frère l'empereur

d'Allemagne? il ne s'agit rien de moins que de la couronne d'Italie : voilà qui est beau , grand , digne de moi ! Je la mettrai sur ma tête cette couronne de fer : elle me légitimera souverain. Rarement les usurpateurs se hasardèrent à ceindre deux diadèmes. Si vous êtes français, souriez à ma fièvre ambitieuse : elle placera la France si haut dans le présent et dans l'avenir, qu'elle n'osera plus citer le passé ; j'effacerai tout. A vous, cependant, permis de croire que trop de présomption m'aveugle. Non, monsieur, je puis vendre la peau de l'ours : je suis plus que sûr de le mettre par terre. Récapitulons mes moyens : jamais homme n'en eut tant à sa disposition et de plus décisifs.

« Mes phalanges sont intrépides et nombreuses , telles enfin que je les ai

formées. Les généraux qui les commanderont sous moi veulent conserver ce qu'ils ont acquis et mériter ce qu'ils veulent acquérir. Simples officiers , sous-officiers et soldats , cloués à des enseignes continuellement déployées, ambitionneront nécessairement de s'avancer. Je n'ai point posé de bornes à leurs desirs, et les plus intrépides peuvent reposer leurs regards sur le bâton de maréchal d'Empire. Puissant véhicule , je lui dois et lui devrai des prodiges ; et plus que tout cela , j'ai le grand art , le secret inappréciable de faire sauter froidement le soldat vivant sur le soldat mort, pour assommer le soldat qui lui résiste. Vient ensuite la conscription , mine inépuisable , pépinière de guerriers , conception immortelle ! Suit un sénat comme il en fut peu , complaisant, malléable, gèneuflexible,

et toujours prêt à dire oui quand je ne dis pas non. A côté se placent des tribuns, des législateurs, des ministres, des conseillers, et ce sont bien les meilleurs gens du monde; cela souscrit au geste seul. Ajoutez à ces grands principes de prospérité, une superbe population séduite ou contrainte, que m'importe, puisqu'elle me donne ses enfans et me livre ses épargnes. Réunissez maintenant ces grands mobiles; soupesez-les, et dites-moi si, de ce faisceau de moyens, ne peuvent pas s'échapper d'immenses projets et de terribles volontés? Je ne veux toutefois rien me déguiser: sur cent mille hommes qui m'entendraient raisonner ainsi, les quatre cinquièmes et les neuf dixièmes de ce qui en reste, m'assigneraient une place aux petites maisons. Eh bien! que ces milliers

d'êtres, infiniment petits, n'estiment possibles et sensées que leurs mesquines conceptions : je suis autant au-dessus de leurs misérables décisions, qu'au-dessus de leurs suffrages irrésolus ; je préfère à l'exiguité de leurs conseils la maxime sybaritique :

• *N'en appelle pas aux fourmis quand tu voudras agir en lion.* »

« Croiriez-vous, Capitaine, que depuis six mois je tiens conseil avec moi-même ; mais ce qui vous étonnera encore plus, c'est que la raison y a pris place. Je ne me suis pas écouté : j'ai mis l'ambition et la raison en présence ; j'ai seulement écarté la modération, encore n'est-ce que pour mes débuts : elle en comprimerait les ressorts. Je la rapprocherai de moi sitôt après de grands succès ; j'entends, par grands succès, ceux

qui assureront l'accomplissement de mes superbes destinées.

« J'ai donc mis la raison en présence de l'ambition , en leur laissant toutefois le champ libre. L'ambition fière, avide , impétueuse , comptant pour rien les obstacles , méprisant le danger , plaidait pour mon penchant à m'agrandir , et justifiait mes futurs projets ; la raison froide , sévère , circonspecte , l'équerre à la main , et cependant toujours contrainte à s'exprimer dans le sens de mes vastes conceptions , combattait tout ce que sa rivale établissait sur des bases faibles et hors de proportion ; réfutait tout ce qui n'était que paradoxes , notions fausses et rêves gigantesques.

« J'écoutais silencieusement les deux adversaires. Résumé fait des débats , je me suis approprié les meilleurs conseils de l'ambition. Choisisant

ensuite dans ce que la raison avait avancé de solide et de bien pensé , je me suis donné des guides sûrs et de sages limites. De là un plan admirable, possible et fortement raisonné; de là les nombreux déplacemens que je médite , déplacemens ayant pour but de mettre le continent sous une même législation dont je me proclamerai le chef et le protecteur. Dangeais, admirez : je vais raisonner froidement , sans paradoxes , et cependant je suis plein de mon sujet.

« Qui constitue les divisions entre souverains? qui enfante les guerres? qui nous donne le spectacle des boucheries humaines?

« Ce sont , à n'en pas douter , le partage des pouvoirs et la diversité des intérêts.

« Qui met sur pied ces nombreux bataillons armés , bras précieux en

levés au service public , aux arts , à l'agriculture, et destinés à s'entr'égorger sur l'ordre d'un ministre brouillon qui aura surpris la conscience de son maître?

« Le besoin qu'ont les monarques et les princes de se surveiller mutuellement , besoin qui leur suggère quelquefois l'idée de se déposséder les uns les autres.

« Qui multiplie les impôts, dont la moitié est souvent un vol manifeste fait à la propriété , au courage , à l'industrie?

« La nécessité d'entretenir de nombreuses troupes ; la multiplicité des cabinets , des diplomates, des ministres , des grandes autorités , des administrations , des administrateurs , des commis et employés ; pépinière de petits despotes , pinçant parfois et cruellement la population qui les

engraisse de sa sueur et de ses dons forcés. .

« Voilà , monsieur , le système qui régit l'Europe , et les défauts qui lui sont inhérentes. Sont-ce là des paradoxes , des suppositions ? y trouvez-vous les hypothèses d'une tête en délire ? Dites-le moi : je consens à être rectifié. Ah ! votre silence m'assure que vous avez senti comme moi ces grandes vérités , vérités locales , importantes par-dessus tout , et plus claires que la voûte éthérée quand celui qui la suspend sur nos têtes en a balayé les nuages.

« Des milliers d'individus , je le sais , les uns pour retenir leurs petites dominations , les autres pour conserver leur poste et leurs honoraires ; ceux-ci pour noircir d'encre et de contre-projets des pages insipides , ceux-là par indolence et par fai-

blesse; je sais bien, dis-je, que de tels gens publieront que tout ce qui existe est autant bien que faire se peut ; que tout projet d'amélioration dans le gouvernement des peuples est un rêve dangereux et sans réalité possible : ah les cruels ! comment ne rougissent-ils pas d'assurer que tout est bien quand tout choque , blesse ou tue ! Qu'ils sont égoïstes , qu'ils sont coupables d'affirmer que toute amélioration est impossible quand il suffit de s'entendre pour tout améliorer et tout concilier !

« Il en coûtera , je ne l'ignore pas, quelques palettes de sang au genre humain ; encore sera-ce sa faute : que ne sait-il distinguer et suivre les couleurs de qui travaille à son bien-être ; mais de quelle santé ne jouira-t-il pas après la saignée ! Le corps politique sain, robuste, vigou-

reux , soumis à un régime fixe , servi de membres intéressés à se communiquer le principe de leur force , naîtra , vivra , et s'éteindra exempt d'alarmes , de troubles et de grandes commotions : l'âge d'or ne sera plus fabuleux. Ah ! si , contre mon attente , il arrive que je n'aie fait qu'un beau rêve ; si , presumant trop de mon génie et de la maturité des peuples ; si , appréciant trop peu les forces que peuvent m'opposer les personnes intéressées à maintenir les choses ce qu'elles sont ; si , enfin , l'exil ou la mort me punissait un jour d'avoir préludé à la prospérité européenne (1), d'avoir essayé de la débarrasser des trônes qui la surchargent , pour lui

(1) Quelle prospérité, grand Dieu ! que celle qu'il faut conquérir sur des millions de cadavres !

donner un trône unique , Dangeais , dites bien aux puissances qui prononceront mon arrêt , que le rêve sublime contre lequel ils sévissent , a fait le bonheur de ma vie ; qu'il faisait partie intégrante de mon être ; que je n'aurais point compté les sacrifices... que la volonté de le réaliser me suivra dans la tombe... Dites aussi à la génération présente , gravez à la postérité , que l'inertie des peuples et d'invincibles oppositions ont seules fait un rêve de ce brillant projet .

« Voyons maintenant qui m'a suggéré ces magnifiques ambitions.

« Mon génie , et il est immense , s'approprie de temps à autre le livre des destinées . J'y ai lu , à certaine page , qu'un jour le continent d'Europe existerait sous un seul sceptre ; que la nature avait taillé cette partie

du globe et mesuré sa circonférence proportionnellement à cette unique domination ; mais , ajoutait plus bas l'éternel in-folio , « à un prédestiné appartient seul de mettre sous sa régie ce riche et superbe domaine. » Soudain j'ai fermé le livre ; soudain toutes mes facultés prirent l'ampleur des grandes pensées dont j'allais m'occuper ; ma brûlante imagination me lança dans un océan d'espérances sans limites ; je me dépouillai , et j'ose m'exprimer ainsi , je me dépouillai de ce que j'avais de mortel pour me rapprocher de la divinité par l'immeusité de mes idées et de mes projets sur une partie du globe ; je vous dirai plus : je soupçonne que la première pensée de cette belle entreprise ne pouvait naître que chez l'homme avoué par le ciel pour la mettre à exécution. Ne se

pourrait-il pas que le puissant moteur de l'univers voulût en changer le système politique , et qu'il confiât à mon audace les premiers essais de cette grande révolution ? Ah ! s'il en est ainsi , je serai digne de la préférence qu'il me donne sur ses autres créatures ; la vigueur de mes procédés , la célérité de mes opérations , et la ténacité des grandes volontés qu'il m'inspirera , justifieront son choix.

« Il est cependant certain aveu que m'arrache la dégradante nécessité d'être au moins sincère avec un seul être vivant , avec vous , monsieur Dangeais , avec vous seul.

« Si , dans le cours de ces confidences , j'ai touché la corde du bonheur général , c'est que je le suppose inhérent à mon projet. Ce motif , puissant pour un autre , ne saurait

en être un pour moi : la nature m'a refusé le plus léger penchant à compter pour quelque chose le bien-être d'autrui. Et pourquoi m'occuperais-je d'embellir les destinées de mes semblables ? Cette tâche n'est-elle pas la première que la nature impose à chaque mortel ? On sait ce qu'il en coûte à qui se néglige sous ce rapport ! Le pauvre hère , le timide et lâche mortel végétent , ou suent des souffrances. M'appartiendrait-il , par hasard , de vouloir apparesser l'espèce humaine , en lui sauvant la peine de travailler à son bonheur ? Non , monsieur , non : les obligés me tiendraient fort peu de compte de ma sollicitude ; et , pour ne point me plaindre des ingrats , je n'obligerai jamais en grand que moi-même ; cela n'exclut pas , toutefois , que près de moi on ne puisse

trouver des prospérités : le superflu d'une table bien servie fait souvent faire de bons repas à qui sait se l'approprier.

« Si le ciel m'a créé pour de grandes choses, et qu'il en résulte le bonheur de mes semblables, tant mieux ; je n'en serai que plus solide sur mon trône ; mais je vous avoue sincèrement que je ferai des heureux par hasard et sans préméditation. Depuis mon enfance je me suis constamment vu seul à table : je ne dévierai point de ce principe ; et si, près de moi, quelqu'un s'engraisse, ce sera toujours des miettes dont je pourrai me passer.

« Vous appréciez, sans doute, quelles preuves de confiance je vous donne aujourd'hui ? De tels aveux, devenus publics, me perdraient irrévocablement ; j'ai même besoin que

l'on pense le contraire : avantage facile à obtenir chez un peuple jugeant de tout aux apparences.

« Il vous reste à connaître par où je débiterai dans ce projet de création d'un seul sceptre en Europe ; cependant je ne puis , pour le moment , vous donner ces importans détails : voici seulement un léger exposé (1).

.

« Quels que soient mon début et les apparences , je vous proteste , monsieur , que mon projet n'est pas d'expolier les souverains mes frères ,

(1) Ici , des raisons purement locales , et le respect dû aux bienséances , m'obligent à supprimer deux paragraphes bien dignes de Napoléon. Cette suppression , toutefois , n'aura pas besoin d'exister dans une nouvelle édition. Les paragraphes omis seront fidèlement restitués à l'ouvrage.

exception faite de ceux qui m'arracheraient leur dépossession par trop d'opiniâtreté. Empereurs et rois conserveront leurs titres , et moi je prendrai celui d'empereur d'Europe : encore ne sera-ce que pour m'indiquer comme le centre de toutes les opérations. Tous les princes européens ne feront qu'une seule et même famille dont je serai l'aîné ; mais alors, Capitaine , en moi s'opérera le plus grand changement que mortel puisse se commander : près des souverains mes frères , je ne serai plus cet ambitieux au front sévère , aux manières impérieuses , à l'abord imposant et souvent glacé ; au contraire , doux , affable , empressé de leur complaire , jaloux de leurs conseils , toujours de leurs avis quand ils ne seront point directement opposés au système que je leur aurai fait sentir ; prêt à flatter leurs caprices ,

à satisfaire leur amour-propre , à prévenir leurs affections , à donner mon assentiment à leurs générosités , à fermer les yeux sur leurs petites haines , sur leurs secrètes injustices , ne leur laissant rien à désirer , hormis la toute-puissance , voilà ce qu'ils trouveront en moi et près de moi. J'aurai bien soin aussi de ne point limiter la pompe de leurs cours ; j'en arrêterai cependant les excès par la simplicité de la mienne ; moyen adroit de réprimer sans affliger. Près de leur aîné , simplement vêtu , mes illustres cadets (1) n'oseront étaler un faste qui

(1) C'est aussi par trop s'oublier. Un Corse, naguère inconnu, supposer pouvoir se classer l'aîné d'une foule de monarques dont les ancêtres datent de plusieurs siècles, est un projet unique dans les annales de l'ambition ; ou plutôt, jamais supposition ne fut plus gasconne.

Une note plus sérieuse eût été déplacée.

pourrait le blesser. Les maîtres, prêchant d'exemple , les courtisans deviendront imitateurs. Insensiblement on se familiarisera avec des retranchemens faciles ; de là , moins de besoins à satisfaire , d'où résultera moins d'avidité à percevoir , à cumuler des trésors , et conséquemment moins d'impôts à mettre sur les peuples. Somme totale : amélioration sensible pour tout le monde , et satisfaction individuelle , à peu près ce qu'elle doit être pour écarter conspirateurs et complots.

« Voilà pour les autres : quant à moi , je m'encenserai secrètement ; je me contemplerai sans cesse au premier poste du monde ; j'analyserai délicieusement ma gloire , mes hauts faits , mon génie , l'espace que j'ai franchi , les obstacles que j'ai renversés , les dupes que j'ai faites.

Avide d'occupations, de mouvement et de bruit, je me délecterai dans les grands détails du gouvernement de l'Europe.

« Vous qui me connaissez si tenace, si peu souple et liant, si mal disposé à souscrire aux volontés d'autrui, si jaloux d'annoncer impérieusement les miennes, vous me supposez probablement incapable d'être tout le contraire près des monarques que j'aurai insensiblement amenés à n'être souverains qu'en sous-ordre ? Dangeais, le passé vous fait mal juger le présent. Le grand homme est de toutes les circonstances; je me marierai moralement et physiquement à celles que je me prépare avec les têtes couronnées; oui, monsieur, je me donnerai les qualités sociales que je vous ai décrites. N'inférez pas de là que je me désiste de mon sys-

tème de supériorité marquée sur tout ce qui existe . Non : les souverains seuls en sont politiquement exceptés ; près d'eux , seulement , je serai tel que j'en promets ; partout ailleurs et chez tous , Napoléon sera toujours l'homme fortement pénétré que nul monarque n'est à lui comparer , que tout le monde doit marcher à sa gauche.

« Suffira-t-il à la fixité, ainsi qu'à la durée de ma domination , de me rendre les rois propices ? Non , quoique ce soit le point le plus important . Il me faudra donc encore satisfaire l'ambition des petits princes et des grands dignitaires de l'Europe . Qui ne serait audacieux et profond reculerait devant cette tâche : ce ne sera pas moi ; j'ai mesuré la difficulté , elle n'a rien qui m'épouvante . Je ne balancerai pas

sur le choix des moyens : séductions , menaces , pièges de toute espèce , et châtimens , s'il en faut , ne me coûteront rien à mettre en œuvre , sans néanmoins que cela paraisse venir de moi : qui frappe et ne laisse pas voir son bras , frappe deux fois .

« D'après mon plan , je me tracerai une liste des princes et autres grands les plus susceptibles de ne point oublier ce que naguère ils étaient , et surtout une liste de ceux qui me paraîtront avoir le plus d'audace et de génie . Sur cette classe , habilement caressée , je ferai pleuvoir dignités et richesses ; mais je m'en récupérerai bien , en la faisant servir à contenir les autres classes quelles qu'elles soient .

« Chaque jour , il est vrai , je travaillerai à rendre ces ménagemens et

ces précautions moins urgentes et moins nombreuses. Je fomenterais des haines chez les individus ; j'aposterais des délateurs dans toutes les classes distinguées ; ces agents seront chargés de rendre suspects aux souverains mes frères ou vice-rois, leurs subordonnés les plus puissans. Ceux-ci seront invités à résister à qui les soupçonne ou les menace ; de là naîtront conspirations et conspirateurs. Qu'alors ces derniers réussissent à se venger des oppresseurs que je leur aurai secrètement suscités , j'aurai de moins à contenir et ménager , premièrement, les victimes tombées ; quant à ceux qui les auront frappées, le cimeterre d'un bourreau m'en débarrassera (1). Faisant ainsi

(1) Qui ne reconnaît là le système affreux dirigé contre l'Espagne ? Tandis que

s'entre-détruire tout ce qui pourrait
tôt ou tard se lasser de mon sceptre,
j'en assure irrévocablement la durée

Buonaparte profitait de l'infamie du prince de la Paix, des agens secrets, envoyés de Bayonne à Aranjuez, y préparaient sourdement les scènes du 19 mars 1808. Là, le peuple était secrètement excité à massacrer l'indigne favori qui livrait à Napoléon et les souverains et le sceptre de la nation. Savary, étonné de ce double poignard mis en œuvre, en fit l'observation à son maître. « Vous ne voyez donc pas, lui dit Napoléon, que le favori s'aperçoit qu'il est ma dupe, et que sa souveraineté des Algarves n'est qu'imaginaire ? Conséquemment il faut, ou qu'il meure, ou qu'il se mette à ma discrétion. J'ai besoin aussi d'un peu de revolte pour faire abdiquer le vieux roi et compromettre son fils. »

« Je ne sais pas, écrivait-il à Murat, ce que peut faire la population de Madrid. Tâtez-la, de grâce, un peu, en lui soufflant quelque projet de soulèvement que vous réprimerez sur-le-champ. » Le 2 mai, en effet, le peuple de Madrid, inquiet de mille manières, se

et la consistance. Ma politique , sous ce rapport , est d'autant plus à considérer , que jamais elle ne me compromettra dans l'esprit de personne. J'ai tellement pris mes précautions , que mon nom ne paraîtra que bien faiblement dans ces pièges secrets.

« Je croirais inutile de vous dire qu'une fois parvenu à m'assurer des rois , des princes et des grands , je puis compter sur la docilité des peuples , qui d'ailleurs ne peuvent

souleva ; il y eut combat dans tous les quartiers de la ville , et beaucoup de sang répandu. Mais ce qu'il y eut de plus cruel , ce fut un ordre de Murat qui , pendant la nuit et malgré une amnistie solennellement publiée , fit fusiller au Prado un assez grand nombre de citoyens faits prisonniers pendant l'action. On ne finirait pas s'il fallait citer les douloureux résultats de la politique fallacieuse et cruelle de Napoléon.

que gagner à ce nouvel ordre de choses.

« Je commencerai mes opérations par l'Autriche , puissance du centre. Affaiblir et diviser ce grand corps politique est d'une nécessité reconnue pour mes projets. J'ai les secrets de ce cabinet , et je n'ignore pas combien il m'envie le titre de roi d'Italie, très-beau sceptre que j'ai détaché du sceptre allemand. Le noble orgueil de la maison d'Autriche, blessée dans ses plus chers intérêts , l'abuse sur ses moyens de résistance. Sa gloire et ses guerriers s'anéantiront de nouveau contre mes phalanges. Alors , mon frère l'empereur d'Autriche se croira trop heureux d'acheter mon amitié , et de reconnaître pour souverains les électeurs de Bavière , de Wurtemberg et de Saxe. Quelles superbes bran-

ches je détache de ce tronc antique !
 Ces nouveaux monarques , véritables
 vice-rois relativement à moi , ser-
 viront nécessairement mes intérêts
 pour conserver leurs sceptres ; leurs
 guerriers seconderont les miens , et
 malheur à qui viendra se mettre en
 ligne devant ces forces réunies !

« L'Autriche espère beaucoup des
 Russes ; et moi aussi j'appuie de
 grandes espérances sur ces euro-
 péens équivoques ; mais vous pen-
 sez bien que c'est dans un autre
 sens.

« Ces Russes , sous Suvarow , et
 pendant ma présence en Egypte , se
 sont fait un nom au détriment de
 l'armée française. Je ne serai pas
 fâché de leur prouver que là où je
 commande la victoire se fixe.

« Ici , monsieur le Capitaine , se
 borneront mes confidences. Je me

trouve suffisamment allégé , suffisamment ample pour contenir le reste de mes idées et de mes projets subséquens. Les événemens qui se préparent me commanderont , sans doute , de nouveaux épanchemens ; eh bien , Dangeais , près de vous encore je viendrai me soulager d'un fardeau que , pour une province de mon empire , je voudrais pouvoir supporter seul. »

CHAPITRE XI.

IL serait difficile de se faire une idée de l'étonnement dans lequel m'avaient jeté les confidences que Buonaparte venait de me faire. Etait-ce bien là cet homme qui, depuis vingt ans, commandait à la fortune ? cet homme devant qui fléchissaient et les rois et les peuples ? Non , sans-doute , ou quelque accident physique l'a privé de son bon sens.

Ne se pourrait-il pas que l'éclat de deux diadèmes lui eût détraqué l'imagination ? Deux couronnes peuvent , en effet , aliéner l'esprit d'un simple mortel que la nature avait placé si loin d'un trône. Ah ! si

Napoléon n'était en démente , prendrait-il continuellement le sophisme pour la vérité ? se retrancherait-il sans cesse derrière le paradoxe ? se compterait-il tout et les autres rien ? supposerait-il possible un ordre de choses que réprouve le système de l'Europe , système consacré par des siècles d'expérience ? croirait-il faire admettre un ordre de choses que rejettent la diversité des passions humaines , les intérêts des grands dépositaires de l'autorité , la coupe et la nature du sol , et plus que tout cela , les mœurs , le caractère , les idiomes , la religion , et les habitudes de chaque peuple , que nulle puissance humaine ne saurait fondre dans une seule domination ?

Cette foule de réflexions et de demandes faites à moi-même , m'amènèrent à prononcer , dans le se-

cret de mon cœur, que Napoléon tomberait épuisé dans la carrière qu'il allait s'ouvrir. Différant alors de l'opinion générale, chaque victoire de l'empereur des Français me paraissait un pas de plus vers sa chute. Si, plus que tout autre, je fus précocé dans ce raisonnement, c'est que, plus tout autre, j'étais instruit de ce qui pouvait l'appuyer. Trois ans plus tard, ce qu'il y avait d'hommes sensés à la cour de Buonaparte, pensait à-peu-près comme moi. Le prince de B... disait : « Du train dont y va Napoléon, je craindrais qu'il ne ressemblât à ces ambitieux danseurs, qui, après nous avoir étonnés par la hardiesse de leurs pas, beaucoup trop au-dessus de leurs forces, finissent par expirer dans la coulisse. »

Chacun sait qu'autrefois, et principalement en Europe, rien n'était plus rare que les campagnes d'hiver.

A l'approche de la mauvaise saison , les armées se retiraient dans leurs cantonnemens respectifs. Comment se fait-il qu'il en ait été tout autrement dans nos dernières guerres ? Quels chiffres nombreraient les calamités que cette précieuse mesure épargnait à l'humanité ! Soldats bien portans et soldats malades y trouvaient , les premiers , des adoucissemens sans nombre , et les seconds des consolations et des soulagemens de toute espèce. Mais de quel plus grand prix encore était-elle pour les blessés ? Un soldat percé de coups , mutilé , et gisant des heures entières (1) sur un sol humide , chargé de glaçons et de frimats , est une de ces horreurs contre lesquelles

(1) J'aurais pu dire des jours entiers, et quelquefois de longues nuits.

personne ne s'est encore élevé, et qui cependant glacerait d'épouvante quiconque pourrait s'en bien pénétrer. Un guerrier, le crâne ouvert ou le genou fracassé par un boulet de canon, enterré vivant sous des flocons de neige, est une circonstance digne des enfers. Là, les cris, quand il reste la force d'en pousser, sont des hurlemens; les moindres convulsions, des rugissemens, et la plus légère douleur, une effroyable torture!... Ici j'arrête mes crayons... J'accuserais trop mon siècle...

Nous étions à la mi-septembre 1805, et Buonaparte se préparait à entrer en campagne. Un de ses ministres lui dit : « Pour peu que tiennent les Autrichiens, votre majesté commence bien tard. — Vous croyez donc, répond l'Empereur, que j'avancerai par étape? Je n'ai pas

pour trois mois de campagne : le soldats au surplus , doit être de tous les climats , de toutes les saisons. Sous Pichegru , le Français n'a-t-il pas triomphé sur des fleuves glacés ? c'était bien cela... très-bien... »

Quelques jours avant de partir pour aller combattre les Allemands et les Russes, Napoléon voulut exposer au sénat les griefs qu'il prétendait avoir contre ses ennemis. Le soir même de cette séance, il me dit : « Eh bien ! n'ai-je pas fait merveille ? avez-vous remarqué la phrase magique ? *Je gémis du sang qui va en coûter à l'Europe.* Est-ce bien cela ? que j'ai bien jeté ce regret ! aussi , n'est-il pas tombé par terre : les journaux s'en sont emparé , et déjà il est aux extrémités de l'Europe. Quelques personnes ne le croiront pas sincère ; que m'importe , si la

multitude le prend à la lettre. Et cela sera, sa couleur est du vulgaire. »

Parti de Paris le 24 septembre, arrivé le 26 à Strasbourg, Napoléon passa le Rhin le 1^{er} octobre. Dès lors il ne compta plus que des succès. Il était le 10 à Augsbourg, le 19, Ulm lui ouvrait ses portes, le 14 il entra dans Vienne, et le 2 décembre ses troupes le faisaient triompher à Austerlitz.

Les grands guerriers sont probablement autrement constitué que les autres hommes. Le sol d'Austerlitz venait de s'imbiber d'un torrent de sang humain, et cependant jamais Buonaparte ne me parut plus naturellement enjoué. Il reçut l'empereur d'Autriche avec beaucoup d'aisance et de cordialité. Le soir il me dit que cette visite était ce qu'il estimait le plus de sa victoire. « Que n'étiez-

vous, M. Daugeais, présent à cette entrevue ! César était satisfait d'entretenir Napoléon, et surtout de le trouver aussi affable, aussi accommodant. Pouvais-je en agir autrement ? non, et comme je vous l'ai dit l'autre jour, près des têtes couronnées, je serai l'inverse de ce que je suis avec de simples mortels. Quelque chose manquait à cette réunion ; c'était mon frère, le jeune empereur de toutes les Russies.

L'héritier du Czar Pierre-le-Grand, sollicitant d'un Corse victorieux, la permission de rentrer paisiblement dans la capitale de ses états, eût complété le mérite du tableau. Mais cela viendra... et lui aussi doit être en sous ordre.. Voilà de grandes choses opérées en peu de temps. Je n'en ai encore rien écrit directement à l'impératrice. Franchement

elle mérite autre chose que de simples billets. Oui, je jetterai tous ces faits sur un brouillon que vous mettrez au net sitôt notre arrivée à Brunn. Si je vous choisis de préférence à Maret, c'est qu'il croit toujours en être à ses rédactions ministérielles, et qu'il se permet de châtier mon style. L'insolent, châtier mon style!... la première fois que j'appris qu'il s'était servi de cette expression, peu s'en est fallu que le *châtieur* n'ait été châtié d'une bonne manière. Moi, j'ai mon style, mon expression, ma manière; tout cela n'est qu'à moi, et ne saurait convenir à d'autres. »

Depuis trois jours nous étions à Brunn, lorsque Napoléon me remit le brouillon d'une lettre à son épouse, non sans m'avoir expliqué

plusieurs endroits indéchiffrables ou chargés de ratures.

Cette lettre, ainsi que plusieurs autres , prouve qu'il ne pouvait s'exprimer naturellement et sans jactance , même avec les personnes le plus intéressées à le croire un être éminemment distingué.

« Si je ne me croyais, madame, né pour de plus grandes choses, j'étoufferais sous le nuage de gloire que viennent d'amonceler sur ma tête les hauts faits de cette campagne.

« J'attache peu de prix aux suffrages des mortels ; mais si mes contemporains sont justes , le *veni* , *vidi* , *vici* , de César , a perdu de sa valeur , ou plutôt j'ai fait plus , et plus rapidement que celui qui s'exprimait ainsi.

« En deux mois , j'ai culbuté , mis

aux abois une antique monarchie ,
 hérissée de soldats intrépides , con-
 duits par de grands capitaines. J'ai
 contraint à m'abandonner sa capi-
 tale , le plus puissant monarque de
 l'Europe , soutenu de l'un des plus
 puissans souverains de l'univers.
 Votre époux , madame , a reçu l'un
 des Césars. N'inférez pas de là que
 je tiens à trop haut prix cette visite.
 Pour tout autre que Napoléon , c'eût
 été un honneur ; pour moi , ce ne
 pouvait être qu'une satisfaction ,
 bien douce à la vérité , puisqu'elle
 m'a mis à même de mesurer les dis-
 tances que j'ai rapprochées. Mon frère
 l'empereur d'Autriche , est un très-ga-
 lant homme : c'est un roi des pieds à
 la tête. Je n'aurais point été prévenu
 de son arrivée , qu'à son abord , je
 l'aurais reconnu pour ce qu'il est. Il
 exhalait la *riche odeur* d'un mo-

narque. Et on osa dire que les rois ne sont que des hommes ! voilà , de toutes les sottises imprimées , la sottise la plus fausse , la plus triviale , la plus démentie par l'expérience et la nature. Le premier qui l'écrivit aurait , j'en répons , tremblé , balbutié devant la majesté d'un de ces souverains qu'il voulait assimiler aux simples mortels. Aussi , est-il de fait que je n'ai jamais pu lire de sang froid cette niaiserie philosophique.

« François II , m'a parlé en faveur du jeune Czar , dont j'aurais pressé les troupes en désordre. Mais tout cela s'est passablement bien arrangé. J'ai beaucoup obtenu , quoiqu'il m'eût été facile d'obtenir davantage. C'en est assez pour le moment et pour mes projets ultérieurs. Il ne faut point tout à coup effrayer son monde.

« Les Français, j'aime à le croire, n'auront pas à se plaindre ; cette campagne ne leur coûtera pas un petit écu. Ce sera désormais mon système. Je ferai toujours vivre les miens chez les autres.

« Elle est brave, madame, la nation que je mène au combat , essentiellement brave ! Si l'univers était susceptible d'être conquis , un escadron français en ouvrirait la conquête , et le dernier coup de canon qui la terminerait , serait d'un canonnier français. Aussi que n'entreprendrai-je point à la tête d'un tel peuple?.. Soldats intrépides , citoyens enthousiasmes et dociles... mon amie, on va loin avec cela.

« J'ai désigné Presbourg pour y traiter de la paix. Les principales conditions n'y souffriront aucunes difficultés. Les électeurs de Bavière

et de Wurtemberg y seront irrévocablement détachés du pacte germanique. Je m'en fais deux rois de taille à mes vues subséquentes. Les intérêts de l'électeur de Bade y seront aussi stipulés proportionnellement aux circonstances.

« Je serais dans quinze jours à Paris , si je n'avais quelques terrains à *ensemencer* où je suis. Il faut en tout penser à l'avenir. Eugène est tout ce qu'il faut être pour être bien auprès de moi. Ne perdez point ma famille de vue ; redressez-la sans cesse , et plus particulièrement mes sœurs. Je les veux absolument de bonne maison... vous m'entendez ; et ce sera toujours une obligation qui vous donnera une grande place dans mon cœur.

« Que parlez-vous de ma santé ? elle s'accroît , je pense , avec mes

triomphes ; mais le tendre intérêt que vous y prenez , me la ferait soigner davantage , si le besoin de surveiller tout ce qui m'environne , me permettait plus de repos. Quoi qu'il en soit , ce sera un bien beau jour pour moi , que celui où je pourrai vous dire de vive voix , combien j'en suis reconnaissant. »

NAPOLÉON.

Au quartier impérial de Brunn en Moravie ,
le 6 décembre 1805.

.

Ainsi que l'empereur l'écrivait à son épouse , les rois de Bavière et de Wurtemberg furent reconnus en cette qualité par l'empereur d'Autriche , dans le traité de paix qui fut signé à Presbourg , le 26 décembre 1805.

Buonaparte séjourna encore quinze

jours en Allemagne. Il les employa à s'instruire des intérêts d'une foule de petits princes qu'il projetait d'englober dans le plan d'alliance et de confédération qui fut signé à Paris, le 12 juillet de l'année suivante. Ces opérations préparatoires étant une fois terminées, il reprit le chemin de sa capitale où nous arrivâmes le 26 janvier 1806.

CHAPITRE XII.

Si la fortune avait moins bien traité Buonaparte , il serait peut-être encore l'un des premiers souverains de l'Europe ; mais , semblable à ces nourrissons insatiables qui périssent d'embonpoint sur les bras d'une nourrice prodigue de soins et d'alimens , il dut sa perte aux excès que lui permit l'aveugle déesse qui le protégeait , et qui lui tourna le dos lors même qu'il avait le plus besoin de ses faveurs.

Sans les succès inouis qu'il obtint dans sa campagne de 1805 , il est plus que probable qu'il se serait désisté

d'une partie de ses projets sur l'Europe ; mais la facilité et la rapidité , avec lesquelles il écrasa les forces de l'empereur d'Allemagne , le firent plus que jamais persévérer dans ses fougueux desseins ; plus que jamais il les crut possibles et de facile exécution. Exemple frappant des volontés d'un Dieu , qui permit que du sein même des prospérités de l'ambitieux sortit le coup de foudre qui fit crouler son trône.

MM. de Châteaubriant , de Bonald et autres , se sont exercés sur les causes primitives de la chute de Napoléon , tandis que le général Suchet , beaucoup plus profond sans écrire , les définissait complètement en peu de mots. « La chute de Buonaparte , disait-il au ministre Champagny , date de Marengo : tout ce qu'il fit depuis , de con-

traire à ses intérêts , ne fut que la conséquence de cette victoire qui lui donna le secret de celles qui la suivirent. Elle le mit sur le trône , mais elle lui donna en même temps une idée si prodigieuse de ses forces que tôt ou tard elles devaient l'en précipiter. » Suchet raisonnait bien , et plus que tout autre , je puis lui rendre justice sous ce rapport.

Buonaparte crut voir , dans ses succès obtenus sur l'Autriche , tout ce qu'il pouvait obtenir de succès sur les autres souverains de l'Europe. Dès lors il tourna ses regards vers la Prusse , contre laquelle il nourrissait une foule de ressentimens que cependant il ne voulait point rendre publics.

Au commencement d'avril 1806, le roi de Prusse réunissait le Hanovre à ses autres états. Buonaparte , au

grand étonnement des puissances limitrophes, n'opposa rien à cette prise de possession. Son ministre des relations extérieures lui en témoignant un jour sa surprise, « Laissez-les prendre, lui dit-il, je saurai bien les amener à restitution. C'est un prétexte que je me crée. Je vous dirai cela dans quelques jours. »

Des bruits de guerre contre la Prusse commencèrent à circuler vers la mi-juin. Le 16 août, il y eut grand conseil chez l'empereur. Jamais monarque irrité ne s'exprima avec moins de ménagement sur le compte d'une autre puissance. « Messieurs, dit-il dans un passage de son discours à ses conseillers et ministres, je déclare la guerre à la Prusse, et nul esprit de conquête ne me porte sur ce gouvernement. Comme chef de la nation française, je dois ma haine à

son secret ennemi. Ne nous le dissimulons pas, messieurs ; depuis quinze ans nous sommes ses tributaires. Que de fois il nous a pressuré ! Que de fois , et surtout dans nos plus grands embarras , ne nous a-t-il pas dit : *De l'or, ou je fais monter à cheval ; optez*. Quand je parvins au trône..... Messieurs , ce gouvernement est impitoyable quand il est le plus fort. Je le lui rendrai bien (1). Il rendra gorge. Sa noblesse est sanfaronne ; je la mettrai à la besace. Oh ! les Prussiens s'intitulent la première puissance militaire de l'Europe. Eh bien ! nous verrons cela. Ce titre surpris , je le déchirerai dans leur capitale. Je vous le

(1) Pour notre malheur, il n'a que trop bien tenu parole, et nous savons à quelles représailles il a donné lieu.

jure par les armées que je commande !..... »

Le reste de son discours était à peu près de cette force ; et comme il me le dit bien le lendemain, « Mes ministres auraient voulu me faire quelques observations contraires à mes projets , qu'ils s'en fussent abstenus en me voyant si véhément et si plein de mon sujet. »

Buonaparte arriva à Bamberg le 5 octobre , et les hostilités commencèrent le lendemain.

L'Europe entière avait les yeux sur les parties belligérantes. Les hommes du métier , et connaissant à peu près les forces respectives et la valeur des deux nations , n'auraient osé déterminer le côté où se fixerait la victoire.

Que durent-ils penser lorsque , réunissant les exploits militaires de

cette guerre , depuis le combat de Saafeld , où fut tué le prince Henry de Prusse , jusqu'à la prise de Magdebourg , qui détermina le roi de Prusse à demander une suspension d'armes à son fier ennemi , qui la lui accorda ? Plusieurs d'entre eux , et je le tiens de prisonniers de distinction , crurent que l'ordre des événemens militaires était interverti : la Prusse , puissance du premier ordre en Europe , conquise en un mois ; ses guerriers , les fiers élèves du grand Frédéric , en fuite ou dans la nuit des tombeaux ; ses princes du sang , les uns morts , les autres prisonniers ; le drapeau français flottant sur les monumens les plus élevés de Berlin ; Magdebourg , capitale des places fortes , au pouvoir du vainqueur , leur paraissaient autant de faits qu'un agent invisible et suprême.

pouvait seul réaliser. Ces événemens extraordinaires semblent en effet justifier cette opinion (1) : et quoi qu'en dise l'homme irréligieux, le ciel était pour beaucoup dans cette catastrophe de la monarchie prussienne.

Fut-ce jonglerie, ou curiosité, ou tout autre chose, qui descendirent Napoléon dans le tombeau du grand Frédéric, c'est ce dont je n'ai jamais

(1) M. Frotté, que Buonaparte fit inhumainement fusiller contre la foi jurée, aurait-il eu raison quand il disait, en parlant du guerrier qui l'envoyait à la mort ? « Les succès inouis de ce foudre de guerre sont autant de vengeances que le ciel exerce contre les puissances étrangères, pour les punir d'avoir indolemment laissé périr le meilleur des rois, l'infortuné Louis XVI. »

(Notecommuniqée par un ami intime de feu M. Frotté.)

bien pu me rendre compte. Je sais seulement que le même jour il fut sombre et pensif, et qu'il me tint ce propos remarquable : « L'homme debout ne devrait jamais s'appuyer sur une urne funéraire. Il y a tant de néant dans ce qui n'est plus, que l'on serait tenté de ne rien faire pour être quelque chose... (Après un moment de silence.) Dangeais, ce caveau m'a fait mal..... Je suis homme... »

Que penser d'un tel propos dans la bouche d'un homme qui, cinq jours après, disait : « Je vais marcher contre mon frère Alexandre⁽¹⁾. Qu'il s'arrange : je le mènerai loin s'il n'entre en accommodement. Il n'est plus de degrés de froid pour

(1) Il affectait d'appeler les souverains ses frères ou ses cousins.

l'armée française; elle sera sibérienne si je le veux (1).

Ses succès contre les Russes, quoique plus disputés, furent à peu près aussi constans que contre les Prussiens; mais que de sang !. que de cadavres !... Quelque éloquent que sera le narrateur de ces boucheries, il laissera toujours son lecteur à cent piques du sujet. Il faut être présent à ces grandes destructions pour s'en bien pénétrer; encore l'horreur qu'elles inspirent, nous empêchant de les bien contempler, nous mettent hors d'état de nous en faire une juste idée.

Je l'accompagnais à la journée d'Eylau. Certes, si la dureté du roc

(1) Et on s'étonne de ce qu'il séjourna dans Moscou? Il croyait pouvoir intervertir l'ordre de la nature.

doit être le caractère distinctif d'un guerrier , Napoléon possédait éminemment cette qualité. Sur le champ de bataille , et le lendemain , il fut constamment un être à part et totalement dégagé de toute affection humaine. Je l'ai vu traverser froidement des rangs entiers d'hommes brisés sur la neige , tandis que ses plus vieux compagnons d'armes fermaient les yeux ou se détournaient pour se dérober à ces horribles spectacles. Il s'en aperçut au détour de l'église d'Eylau : « Serais-je le seul , dit-il sèchement , qui eût l'âme du métier ? » Il regarda ceux qui l'entouraient et n'ajouta pas un mot.

Si la perte des Russes fut énorme à la journée d'Eylau , l'armée française y fut considérablement épuisée. « Si les Russes m'avaient attaqué le lendemain de la bataille , disait

Buonaparte quelque temps après, j'étais nécessairement battu : mes troupes étaient harassées et désorganisées ; mais , en me donnant le temps de me reformer, les généraux ennemis me prouvèrent qu'ils n'avaient pas de ces inspirations du génie qui souvent réparent un grand échec..... »

La bataille de Friedland , livrée et gagnée par les Français le 14 juin 1807 , amena l'entrevue des deux empereurs sur le Niémen. Là , fut réalisé ce que Napoléon s'était promis lors de sa conférence avec François II , au bivouac d'Austerlitz. « Ce pavillon du Niémen , me racontait-il un jour , a un grand avantage sur les différens palais que j'ai occupés en Europe ; il m'a vu d'une sincérité , dont je suis encore surpris. A l'exception de mon prin-

cipal projet , je me suis franchement expliqué avec mon frère Alexandre; le roi de Prusse lui devra d'être encore souverain. Je voulais démembrer ses états et les révolutionner : opération superbe ! peuples et choses tout eût été neuf. Savez vous , monsieur , ce que m'a promis le czar ? dix victoires me satisferaient moins que cette promesse. J'ai de grands projets sur l'Espagne; Alexandre les connaît, et ne s'y opposera pas. Quelle assurance ! c'était l'unique opposition que j'avais à redouter. »

Par le traité de Tilsit , signé le 9 juillet , même année , le czar et le Roi de Prusse reconnurent en qualité de souverains de Naples , de Hollande et de Westphalie , trois frères de Napoléon : Joseph , Louis et Jérôme. Le Roi de Saxe y fut

aussi confirmé grand duc de Varsovie. C'étaient, suivant Buonaparte, quatre lieutenans qu'il se créait en Europe.

Sitôt que Napoléon fut de retour à Paris, ses regards et ses intrigues se dirigèrent exclusivement sur l'Espagne. De tout ce qu'il entreprit durant son règne, la dépossession de Charles IV fut ce qui le mit le plus en mouvement. Il était à ce projet le jour et la nuit ; et cependant il ne sut jamais se tracer un plan fixe. La raison en est que, n'en appelant point à son conseil, il supportait seul cette grande machine, dont les événemens déplaçaient de jour en jour les ressorts et la marche. J'ai reçu de grandes confidences sur cette affaire : j'attends, pour les publier, quelques pièces à l'appui, et qui doivent m'arriver de

l'étranger. J'ose croire qu'en jetant un grand jour sur les événemens de Bayonne, elles offriront Buonaparte sous un autre point de vue.

En dépossédant, sous de vains prétextes, un roi légitime, en traînant dans les fers la famille espagnole des Bourbons, en forçant l'Espagne à recevoir un roi qu'elle repoussait de cœur, Napoléon donnait à l'univers un de ces spectacles terribles et bien rares dans l'histoire des nations policées. Cependant soyons justes tout en le condamnant : pouvait-il se pénétrer de l'énormité de ses injustices, lorsqu'aucune puissance humaine et divine ne se chargeait de les lui mettre sous les yeux ? Au contraire, tout en France et chez l'étranger semblait applaudir à ses ambitieux desseins.

Je les ai vues, moi, ces réceptions pompeuses, magnifiques, inénarrables, qui lui furent faites dans toutes les communes qu'il traversa de Bayonne à Paris. Ce n'étaient point des chants d'allégresse, des rassemblemens commandés par les autorités locales, c'était l'enthousiasme d'une population en délire, encombrant routes, villes et villages, pour contempler un homme que l'irréflexion regardait comme un Dieu.

Ce concours unanime d'acclamations, réuni au silence des puissances continentales, n'était-il pas déjà plus que suffisant pour étourdir un homme tel que Napoléon, sur les conséquences de l'acte inoui qu'il venait de consommer ? Moins ambitieusement trempé que lui se serait débar-

rassé de ses remords dans ce nuage d'encens.

Ne croyons pas toutefois qu'il s'abusait sur la valeur des marques d'attachement que lui prodiguait une nombreuse population : moins que tout autre il pouvait se laisser prendre à ces apparences ; mais il s'en servait pour se justifier secrètement et s'affermir dans ses projets. Ecoutez-le dire, en souriant à l'enthousiasme inattendu que sa présence excitait à Nantes : « J'aurais assuré quinze cents francs de rente à chacun de ces bonnes gens, qu'ils ne feraient pas plus de folies. De par mon sceptre, j'en attendais beaucoup moins de messieurs les Nantais ! » Propos imprudent qu'il avait déjà tenu, à peu de chose près, à Toulouse et Montauban, et que Fouché eut la

hardiesse de condamner en sa présence.

Transplanter son frère Joseph sur le trône des Espagnes, ne remplissait pas seulement une partie des projets que Napoléon avait formés sur l'Europe; l'élévation de Murat au trône de Naples le débarrassait encore d'une foule de tracasseries domestiques que souvent il n'eut pas la force de réprimer comme il aurait dû le faire.

Des trois sœurs de Buonaparte, madame Murat fut sans contredit la plus ambitieuse, et celle qui prenait le moins la peine de le déguiser. Etait-elle obligée de traiter de Majesté sa belle-sœur la reine de Naples? on la voyait se faire effort pour laisser tomber ce titre. J'ignore comment son frère, avec autant d'irritabilité, a pu tenir au ton brusque et souvent

irrespectueux qu'elle mettait dans ses exigences. Ce sont, je crois, ces ménagemens inattendus qui donnèrent lieu à certains soupçons, selon moi, mal fondés.

Quoi qu'il en soit, le frère, indigné de la hardiesse importune de sa sœur, fut plus d'une fois sur le point de l'éconduire fort incivilement. Un jour qu'elle lui disait, avec beaucoup d'humeur : « Serait-il possible que vous fussiez assez ingrat pour ne point donner un trône à mon époux ? Ces droits à cet honneur ne sont-ils pas appuyés par les services importants qu'il vous a rendus ? Nos frères ont-ils de pareils titres ? Vous ne pensez point à moi.... » il lui répondit, avec la même vivacité : « A vous entendre, madame, on me croirait l'injuste détenteur d'un royaume que feu notre père vous aurait laissé par

testament. Sachez que tout est à moi et vient de moi ; que j'élève qui je veux et non qui m'obsède. »

Quelle que fût la sécheresse de cette réponse, l'ambition de madame Murat n'en fut pas moins satisfaite quelques mois plus tard ; son époux reçut le trône de Naples que Joseph n'abandonnait qu'à regret.

Ce n'étaient point là les seuls griefs que Buonaparte croyait avoir contre ses proches ; il n'était satisfait en aucune manière de la conduite de ses autres frères. Jérôme, surtout, était celui sur le compte duquel il s'exprimait avec moins de ménagement ; aussi ce pauvre roi de Westphalie était-il continuellement entouré d'espions qui rapportaient à son frère jusqu'à ses moindres actions. De là ces vertes réprimandes qui déshonoraient également et

celui qui les faisait ; et le fantôme de roi qui se laissait traiter avec aussi peu d'égards. .

Combien de fois n'ai-je pas vu Buonaparte se donner tort après ses fougueuses sorties contre Jérôme ! « Avant de lui confier un sceptre , disait-il à ses ministres , je le savais inhabile en tout à le soutenir ; aussi ne lui demandé-je point de grandes actions : que , seulement , sa conduite ne m'avilisse pas aux yeux de son peuple , qui , dans le fait , n'est et ne doit être que le mien. » Un pareil aveu prouve jusqu'à l'évidence que sa politique ombrageuse craignait de rencontrer dans ses propres frères un homme de tête , capable de lui résister. Ses démêlés avec le roi de Hollande , et l'abdication de ce dernier , appuieront suffisamment ma dernière assertion.

Si l'empereur des Français n'eût prétendu que réprimer doucement et fraternellement les écarts du jeune roi de Westphalie, c'eût été certainement en agir comme il le devait; mais le traiter souvent de Turc à More, et quelquefois pour des faiblesses à moitié pardonnables dans un jeune prince, c'était prouver combien il attachait peu de prix aux souverains de sa façon. Le lecteur pourra se faire une idée de cette inconséquence dans la lettre suivante, qui, quoiqu'écrite à madame Buonaparte mère, devait être autrement conçue.

« L'empereur des Français, madame, serait beaucoup plus heureux, si son amour-propre et ses projets ultérieurs ne l'avaient contraint à donner des sceptres à ses autres frères, vos fils. Il faut avouer que j'en

retire bien peu de satisfaction : Joseph , se bornant aux douceurs attachées à son rang , exécute nonchalamment les ordres que je lui transmets ; quelquefois même il les censure et les annihile. Le roi de Hollande me désole , me résiste , et fait cause commune avec ses sujets contre les actes de ma toute-puissance. Mais ce n'est pas particulièrement d'eux que je veux vous entretenir aujourd'hui , c'est de votre Jérôme. Ah ! madame , je le disais bien , que d'un monarque à ce jeune homme la distance était du bourdon de Notre-Dame à la sonnette d'une antichambre. Aussi , quand son Wintzingerode (1) , gascon s'il en fut ,

(1) Le Comte de Wintzingerode , alors ministre plénipotentiaire de la cour de Westphalie près celle de France.

se proclame hautement l'un des premiers ambassadeurs de l'Europe , je crois voir un cédre dans un pot à bouquets. Je devais prévoir les chagrins que me cause mon frère. Depuis son orgie chez Véry (1) je n'en ai jamais eu bonne opinion ; grâce à certains malotrus qui le circonviennent, il a passé mes espérances. Outre qu'il ne fait rien dans le sens de sa grandeur et de la mienne , monsieur se donne encore les airs de négliger son épouse pour des courtisanes. Ah ! madame, qu'il ne

(1) Buonaparte fait sans doute allusion au repas que donna Jérôme, chez le restaurateur Véry, pour célébrer son avènement au trône de Westphalie. Le local, il est vrai, et les convives, m'a-t-on dit, n'avaient rien de trop royal. Buonaparte, à cet égard, pouvait fort bien n'être pas très-content.

me monte pas la tête : ventre à terre je vais à Cassel ; là , je brise le souverain , et jette les courtisans dans un cul de basse-fosse. A-t-il oublié que je lui disais , en lui donnant pour épouse la princesse de Wurtemberg : « Monsieur , maintenant que votre sang va se marier à celui des monarques , toutes vos actions doivent être d'un roi. L'époux titré de Frédérique - Catherine - Sophie-Dorothée doit faire oublier le mari inconnu de la Paterson (1). Surtout plus de ces escapades d'écolier , et encore moins de ces sociétés de

(1) Jérôme avait épousé une jeune américaine nommée Paterson. On assure même que les deux époux s'adoraient mutuellement. Napoléon , tout-puissant , trouvant cette union disproportionnée , contraignit son jeune frère à la rompre pour lui en faire contracter une plus brillante.

chansonniers et autres gens de cette trempe. »

« Madame, voilà ce que je lui disais, et dont maintenant il ne tient aucun compte ; je sais même , à n'en pas douter , qu'il se conduit en sens contraire. Or donc , et voulant bien encore tenter les voies de la douceur , je m'efforcerai d'attendre qu'une lettre de votre main le ramène à ses devoirs , ou me prouve qu'il est incorrigible. Dans ce dernier cas , madame , je serai de bronze ; et Jérôme ira , s'il veut , près de Lucien , faire un double tome de frères repoussés par le noble orgueil d'un frère outragé. »

Au château de Marac , le 8 mai 1808.

Cette lettre mit madame mère dans les plus étranges perplexités. Elle connaissait l'empereur son fils ,

et dès lors le roi de Westphalie lui parut un prince dépossédé s'il ne s'étudiait à regagner les bonnes grâces de son frère. Avis fut aussitôt donné à Jérôme de toutes ces circonstances. Qu'en résulta-t-il ? que le jeune prince mit un peu plus de mystère dans ce qui pouvait ne pas convenir à qui l'avait fait roi. Les relations entre les deux frères en restèrent donc dans cet état mixte que fit cesser la chute du trône impérial.

Par la paix de Tilsit , Buonaparte s'était classé parmi les plus puissans monarques du monde. Là , peut-être , et sans ses projets sur l'Europe , il eût borné ses désirs ; ou plutôt ne se pourrait-il pas que ses ambitions subséquentes n'aient été une conséquence de sa chute , marquée à jour fixe au livre des Destins ? J'o-

serais le croire , et nombre de gens sont aujourd'hui de mon avis.

Napoléon , voyant son existence politique s'améliorer de toutes parts, voulut y réunir des plaisirs domestiques que lui refusait l'infécondité de son épouse. Ce projet l'occupait depuis quelque temps , et certaines circonstances m'apprirent qu'il avait long-temps milité contre le désir de m'en faire part. Néanmoins, un jour que, plus pensif qu'à l'ordinaire, j'étais appuyé contre l'embrasement d'une croisée, en attendant ses ordres, il vint à moi et me dit : « D'honneur, Capitaine, vous voilà tel que je vous désire, sombre, pensif, de mauvaise humeur ; tant mieux, je lirai dans vos traits ce que vous penserez et n'oserez me dire. Oh ! cet art de déchiffrer l'homme est le mien. Vous n'y

échapperez pas plus que Talleyrand , Lanjuinais , Carnot et autres. Savez-vous que ces messieurs ne m'approuvent pas toujours ? Souvent ils n'osent me le dire , ou ils se jettent dans des circonlocutions ; mais leurs gestes , leur silence même , me donnent le secret de leur opposition. Cela me sert bien , monsieur , c'est une science bien nécessaire aux souverains . . . Venez , je vais vous apprendre du nouveau . . . Dangeais , vous le voyez , tout me prospère : géant marche moins rapidement au but. En Europe tout maintenant est à moi , pour moi et par moi (1) ; faites des exceptions , j'y consens ;

(1) Comment pouvait-il parler ainsi ? Les plus grandes conspirations contre sa puissance datent de cette époque. Mais il avait besoin de s'étourdir pour se perdre.

je sais mieux que personne à quoi m'en tenir. Quoi qu'il en soit, satisfait du côté de l'ambition, c'est assez vivre pour elle; je veux assimiler à ses bruyans plaisirs de plus douces félicités, de plus paisibles jouissances : je veux avoir des enfans. Joséphine m'en refuse, donc elle a tort et sa cause est perdue. J'ai, pour rompre mon hymen, cent mille raisons magnifiques, que d'habiles gens s'empresseront de prouver très-solides. Que vous verrez de belles choses écrites et dites à ce sujet ! On expliquera tout en faveur de mon amour pour mes peuples : on me plaindra ; je serai censé m'immoler. Je rirai secrètement de ces superbes balivernes proférées et non pensées, mais de tout temps commandées par les bienséances, et par le besoin de se *plâtrer* aux yeux du vulgaire. Qui

maintenant remplacera Joséphine ? Voilà précisément ce qui se discutera demain chez moi , en comité secret. Trouvez - vous - y : vous y ferez des écritures de ce que mes conseillers avanceront de plus saillant. Faites-moi donc quelques petites objections : franchement je vous le permets ; vous me procurerez le plaisir de vous confondre ; j'ai pour cela cent milliers de bonnes raisons à mon service . . . Vous ne me répondez pas . . . J'y suis . . . vous attendez, pour vous prononcer, que mon conseil ait parlé. Oui , vous pensez bien ; cela pourra faire opposition.

Trois jours après cet entretien , il y eut conseil secret chez l'empereur. Maret donna d'abord communication des projets de son maître. S'il ne fut fait aucune objection contre

le divorce avec Joséphine , il n'en fut pas de même de la princesse qui devait la remplacer : il y eut presque autant d'opinions que de conseillers. Certaine princesse russe convenait fort à bien des personnes. « N'y pensez point , dit le duc de Frioul , Caulincourt m'a assuré qu'il y aurait opposition du côté des femmes. » Le prince de Bénévent proposa la princesse Amélie , fille du prince Maximilien de Saxe. « Le roi de Saxe , disait-il avec beaucoup de sagacité , n'a pas d'enfant mâle ; le prince Antoine se trouve dans le même cas : or donc , la couronne de Saxe peut revenir au père d'Amélie. » Le prince de Neuchâtel insistait vivement pour Marie-Louise ; cette proposition ne pouvait convenir à Fouché : « Messieurs , dit-il , la fille de François II est un choix aussi dangereux

qu'impolitique : Marie - Louise peut apporter en France le désir de venger Marie - Antoinette . . . — Vous auriez raison , monsieur , interrompit brusquement Buonaparte , si l'épouse que je me destine devait être près de moi autre chose que mon épouse. » Cambacérès , qui probablement pensait comme Fouché , crut terminer les débats en proposant à Napoléon d'épouser sa nièce , fille aînée de Lucien. Il se fit un moment de silence que rompit l'empereur , en disant : « Ma nièce ? mais vous n'y pensez pas ; ce n'est qu'une Buonaparte. Il me faut du sang des rois. » Et se retournant vers le prince de Vagram : « Vous avez raison , connétable , Marie-Louise remplira parfaitement bien mes intentions.... Messieurs , je vais faire demander l'archiduchesse. Son père n'est point

en mesure de me la refuser ; et ses sujets n'y perdront rien.

Le lendemain de ce conseil secret, Buonaparte rassembla toute sa famille aux Tuileries. Là, et en présence de Cambacérès et de Regnault-d'Angely, il annonça formellement à tout le monde sa dissolution de mariage avec Joséphine. Si jamais je publie ce qui se passa dans cette fameuse réunion, j'ose assurer que très-peu de pièces historiques pourront être comparées à mon récit.

Napoléon savait bien que l'empereur d'Autriche n'oserait lui refuser sa fille. « L'intérêt de ses Etats, me disait-il, lui interdit un pareil refus. Ce ne serait plus mon ambition seule qui précipiterait mes phalanges sur sa capitale, ce serait mon amour-propre outragé. J'userais la France, s'il fallait, à venger un tel

affront ! » Grâce au ciel , l'impétueux monarque ne fut pas contraint d'en venir à de sanglantes extrémités. Marie - Louise fut mise dans son lit ; et bientôt cette jeune princesse lui donna ce qu'il demandait , un héritier.

Gendre d'un des premiers monarques de l'Europe , vainqueur , allié , ou redouté des autres puissances , Napoléon crut alors , et plus que jamais , pouvoir impunément tout entreprendre et tout envahir. Trompé par les apparences , et plus encore par ses désirs illimités , l'imprudent ne voyait pas qu'il dormait sur le cratère d'un volcan dont lui-même déterminerait l'irruption.

« Dangeais , me disait-il au commencement d'avril 1812 , je vais marcher contre les Russes , et quoi

qu'on en dise, le refoulement de cette puissance dans ses anciennes limites est un des plus grands services que je puisse rendre à l'Europe. Cette guerre ne me coûtera pas plus de deux cent mille hommes ; mes nombreux sujets sont au-dessus de cette dépense , et mon superbe projet touchera de près à son exécution complète. »

Depuis long-temps je voyais la fortune sourire à tout ce qu'entreprenait Buonaparte , et cependant je ne sais quoi me présageait qu'elle l'abandonnerait dans cette nouvelle campagne contre la Russie. Étais-je le seul qui pensait ainsi ? non sans doute ; et ceux-là même qui aidaient Napoléon dans cette conquête la regardaient comme un gouffre dans lequel il se perdrait.

L'empereur, arrivé le 8 juin à Wilna, dirigea sur Smolensk la grande armée qu'il avait réunie sur la Vistule. De sanglans triomphes le portèrent successivement de Witepsk à Moscou. Mais de quel étonnement ne fut-il point frappé à la vue de cette capitale embrasée ! Cette ville , terre promise à ses soldats fatigués et privés de tout , n'allait bientôt plus leur offrir que des cendres et des ruines. Certes , et de ce jour , Napoléon fut frappé d'aveuglement. Tout autre que lui n'eût pas resté vingt-quatre heures au Kremlin sans donner à tous les corps de l'armée l'ordre de se mettre en retraite. Mais, le jour de la bataille de la Moscowa , n'avait-il pas dit : « Je ferai sauter mon armée de Moscou dans Saint - Pétersbourg. » C'en fut assez pour l'étourdir sur les dangers

qui l'environnaient , et la plus belle armée que jamais ait porté le sol européen fut à peu près menacée d'une destruction générale.

Me reproche maintenant qui voudra de n'aborder que les faits et de passer sur les détails , je ne sauverai pas moins à mon lecteur le récit de cette grande et terrible catastrophe , la retraite de Moseou. Assez d'autres sans moi se sont plu à déployer ce crêpe. Là, dirai-je seulement, plus que l'ennemi les élémens conjurés frappèrent de mort les plus braves soldats de l'univers.

Que faisait cependant le chef imprudent qui les avait conduits dans ces déserts glacés? Napoléon, trop légèrement convaincu que sa présence ne diminuerait en rien le fléau qui frappait son armée, en laissait le commandement à son beau-fils,

et reprenait assez tranquillement le chemin de ses Etats. Le 10 décembre il arrivait à Varsovie, avec son mamelouk, Caulincourt, Lefèvre-Desnouettes et moi. L'empereur était en si mince équipage que l'abbé de Pradt eut toutes les peines du monde à le reconnaître. Nous ne fîmes qu'une course de Varsovie à Paris. Qui aurait vu et entretenu Buonaparte le lendemain de son arrivée dans la capitale, aurait difficilement reconnu en lui le guerrier qui venait de perdre une armée. Ce désastre ne lui paraissait qu'un simple malheur qu'il fallait réparer au plus vite. Tout le monde, il est vrai, ne pensait pas comme lui ; et certaines personnes étaient secrètement affligées de sa coupable indifférence. S'en était-il aperçu, ou

voulut-il seulement me prouver qu'il s'était fait des principes contre les grandes catastrophes ? De ces deux motifs , j'ignore lequel me procura les aveux suivans. « Oh ! comme on doit jaser de moi , me dit-il quelque temps après son retour à Paris ; comme les petits caractères me déchirent à belles dents ! Je suis , à les entendre , un monstre sans pitié , sans remords que sais-je , moi , ce qu'ils ne disent pas , s'ils croient bonnement que je dois leur ressembler ? D'honneur , je ferais de belles choses si je n'étais autrement étoffé que ces pleurnicheurs. Dangeais , rien n'est désespérant comme de voir un ramas de pleutres exiger d'un grand homme les petites qualités d'un *diseur de patenôtres*. Vous avez vu où les choses en étaient. Mes soldats en seraient-ils plus avancés si

j'avais gelé avec eux ? N'est-il pas d'un plus grand caractère de survivre à la dissolution de ces superbes masses pour se ménager les moyens de les venger. La France n'a maintenant rien à me refuser : les cadets des braves que m'ont enlevés les éléments ne balanceront point à courir sur les barbares qui se réunirent aux calamités de la saison pour accabler mes guerriers. Quel homme ! qu'il est grand ! qu'il est au-dessus de l'homme, le mortel qui se soutient sans douleur devant la destruction de plusieurs milliers d'hommes ! Un tel être a sa tête dans les cieux et ses pieds aux enfers. Me conserver impassible au milieu de ce désastre ; me présenter hardiment à mon peuple ; en exiger de nouveaux épargnes et ses fils pour venger ses enfans, voilà, monsieur, voilà

de toutes les actions de ma vie celle dont je m'honore le plus. Il fallait , mon ami , être autrement né que les autres pour m'ancrer ainsi au-dessus de tout un peuple. Ne croyez pas , Dangeais, que, persévérant dans mon système d'infailibilité, je veuille m'éblouir sur les fautes que j'ai faites. Monsieur, en Russie je n'ai pas toujours été Buonaparte. J'ai resté trop long - temps à Moscou. Eh ! qu'y faisais-je ? Mais Lauriston traitait de la paix ; je la tenais pour conclue à la fin d'octobre. Oh ! je m'endormais , c'est vrai : outre que j'avais encore le temps d'aller à Saint-Petersbourg , je pouvais rester l'hiver à Leslko, dans le midi de la Russie , et me fortifier dans Wilna. Les Cosaques. . . . Ah ! Capitaine , un monarque français , quel qu'il soit , peut envoyer contre eux un peloton de

vétérans. Qu'ils se serrent , et cette canaille armée n'osera les aborder. J'ai *des hauts de cœur* chaque fois que je vois ces gredins inscrits dans les forces de mon frère Alexandre. Les Russes ont brûlé Moscou ; Capitaine, Rostopchin est immortel. Ah ! si jamais Paris se trouvait dans le même cas , moi , je n'aurais pas un Rostopchin ; les Parisiens sont au surplus trop douillets pour ces grandes déterminations. L'incendie de Moscou immortalise ses habitans. Dieu ! puisses-tu faire que les Parisiens leur ressemblent , s'il arrivait..... Mais , non je suis à deux siècles de ce malheur Dangeais, je frémis.... Pourquoi cela ? Baisserais-je ? Oui , je ne suis plus moi - même : les délices de la vie royale m'ont énervé ; déjà même je ne puis plus monter à cheval. Cependant je vais

encore me précipiter sur les Russes ; et plus tôt qu'on ne pense , on me verra sur le Niémen. »

Ce désordre d'idées m'annonçait un déclin sensible dans toutes les facultés de Buonaparte. Ce n'était plus le vainqueur d'Austerlitz et de Jéna. Si les batailles de Lutzen et de Dresde me retracèrent encore ses plus beaux exploits , c'était aussi le dernier rugissement du lion. Depuis lors tout de sa part ne fut plus qu'hésitation , incertitude , marches et contre-marches , attaques insignifiantes de la Marne à la Seine et de la Seine à la Marne. Cependant , celui-là rappelait encore de grands souvenirs , qui , depuis quinze mois , se soutenait avec moins de quarante mille hommes réunis contre deux cent mille ennemis. Aussi est-il certain que l'entêtement de Napoléon à ne point faire

la paix l'a plutôt détrôné que les armées dirigées contre lui.

Et par les confidences et les grands aveux que m'avait faits Buonaparte, et par le rôle extraordinaire qu'il avait joué en Europe, et par la rapidité de sa chute, jamais position ne fut pareille à la sienne, relativement à moi, le jour où, cédant aux circonstances, il abdiqua le trône des Français. Comment, déchu d'un pouvoir immense et d'une grandeur colossale, soutiendra-t-il ma présence, celui qui naguères voulait mettre l'Europe sous son sceptre ? Comment m'annoncera-t-il, que des superbes royaumes qu'il possédait, il ne lui reste qu'une île, qu'il ne tient encore que de la générosité des souverains qu'il voulait mettre à ses genoux ? Reconnaîtra-t-il ses torts et ses fautes ? Sera-t-il humble et rési-

gné ? Telles étaient les demandes que je me faisais en montant chez lui une heure après qu'il eût signé son abdication. J'entre dans son appartement; le duc de Vicence et le duc de Bassano étaient debout, paraissant beaucoup plus affligés que Napoléon : le plus parfait silence régnait dans la pièce. Ce fut Buonaparte qui le rompit le premier en se levant brusquement. « Allons, messieurs, dit-il avec assurance, il faut céder. C'est aujourd'hui mes *fourches caudines*. Je passerai noblement sous le joug. » Après quelques autres propos de cette nature, il témoigna le désir d'être seul, et nous nous retirâmes. J'étais à peine dans l'antichambre qu'il me rappela lui-même. « Voilà, sans doute, me dit-il, un bien vilain chapitre pour clore votre ouvrage. Consolez-vous, vous n'êtes encore

qu'au premier tome ; je vous fournirai probablement de superbes matériaux pour en faire un second. Vous me croyez probablement bien malheureux ? détrompez-vous , monsieur , je me possède maintenant plus que je n'ai su posséder un empire immense. Dangeais , je m'étais perdu dans un océan de prospérités , je me retrouve sur le banc du malheur. On m'accusera d'opiniâtreté parce que j'ai refusé toutes propositions de paix. Eh bien ! moi , je m'applaudis de ce refus. Je n'aurais été que roi de France , et chaque jour je me serais vu torturé du souvenir que naguères j'étais empereur des Français et roi d'Italie , tant qu'il m'aurait resté un tronçon de mon arme , j'aurais voulu charger mon ennemi ; j'eusse vraiment été malheureux. Aujourd'hui , que tous moyens

me sont échappés , je me sens calme , et m'honore de cette quiétude autant que de la ténacité que j'ai montrée. Si , de l'île d'Elbe , je ne vois point jour à ressaisir ma puissance échappée , eh bien ! Capitaine , je me ferai ce raisonnement : « Fils d'un simple bourgeois , ne suis-je pas un très-heureux mortel ? le monde est plein de mon nom , et mes revenus s'élèvent à des millions. » Et des imbéciles osent dire qu'à ma place ils se tueraient ! Pourquoi cela , s'il vous plaît ? ai-je perdu l'héritage de mes pères ? le feu a-t-il ravagé mes domaines et consumé mes moissons ? Des créanciers me poursuivent-ils et suis-je sans ressources ? Non , rien de tout cela ne peut m'affliger , et je me tuerais !..... Mais qui peut dire cela et le penser ? Quelques butors ; un commis sans-emploi , ou un pau-

vre marchand prêt à faire banqueroute. Non, Capitaine, je vivrai ; et si je ne puis plus remuer le monde, je me répéterai ce que me disait un jour madame Helvétius : « qu'il est encore bien du bonheur dans trois arpens de terre. » Me suivez-vous à l'île d'Elbe ? Non ; restez en France ; vous tenez beaucoup à votre pays, restez-y. Si, dans quelques années, les événemens me clouent irrévocablement dans l'île d'Elbe, je vous l'écrirai. Vous clorez alors les mémoires que vous écrivez sur ma vie, et les publierez si cela vous convient ; quant à moi, il m'importe peu d'être connu de mon vivant ; je crois même y gagner dans l'esprit de mes contemporains. »

Ces confidences furent les dernières que me fit Napoléon, qui partit quelques jours après pour l'île

d'Elbe. Je profitai de son éloignement pour me retirer dans la campagne que j'habite aujourd'hui. Là , heureux et tranquille , je me croyais pour toujours à l'abri des inquiétudes que m'apportaient nécessairement les confidences de Napoléon , lorsque le six mars j'appris qu'il avait débarqué à Cannes. Ce ne fut cependant que le 11 avril qu'il m'obligea de quitter ma retraite. Si d'importantes raisons m'obligent à taire pour le moment les grands secrets qu'il me dévoila , je puis au moins assurer que le malheur l'avait faiblement changé. Quelles que fussent ses promesses , je vis toujours en lui l'impétueux guerrier qui voulait donner des lois et n'en recevoir de personne. Le champ-de-mai fut une véritable comédie dont il riait secrètement et de bon cœur. Républicains et jacobins

étaient encore ses dupes. « Vous me ferez mourir avec votre mot de constitutionnel, dit-il un jour, fort impatiemment, à Cambacerès; cet adjectif-là est un barbarisme dans une charte souveraine. » De tels aveux annonçaient encore de grands événemens à l'univers, lorsque la déplorable affaire du Mont-Saint-Jean mit fin au rôle extraordinaire qu'il avait joué en Europe. Du haut du rocher que maintenant il habite, peut-être plane-t-il encore par la pensée sur le théâtre de ses exploits. C'est au moins ainsi que je puis expliquer ces derniers mots qu'il m'adressa : « Du haut de Sainte-Hélène, je découvrirai encore passablement la France pour lui donner chaque matin le bonjour »

VIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.







